
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00285192 1



L'ART DE S'ENRICHIR

PAR

DES ŒUVRES DRAMATIQUES.

FAUTE A CORRIGER.

Page 49, ligne 23, au lieu de : à Mlle. *Clairon*, lisez : Mlle. *Gossin*.

L'ART
DE S'ENRICHIR

PAR

DES ŒUVRES DRAMATIQUES;

OU

MOYENS ÉPROUVÉS DE COMPOSER, DE FAIRE RECEVOIR ET DE FAIRE RÉUSSIR LES PIÈCES DE THÉATRE.

O cives, cives, quærenda pecunia primùm est;
Virtus post nummos

HORAT. Epist.

PARIS,

Chez BARBA, DELAUNAY, libraires, Palais-Royal.

IMPRIMERIE DE MOREAUX, RUE SAINT-HONORÉ, N°. 315.

1817.

CE QU'ON VOUDRA.

Les mortels trop délaissés de la fortune pour dire mes fermiers, mes gens, mon équipage, ou ceux qui redoutent trop peu l'indigence pour dire mon rabot, mon tranchet, ma lime, ont trois partis à prendre : solliciter des places, composer des romans et se faire auteurs dramatiques. Déjà l'être courageux qui se voue à la pénible recherche des emplois est armé d'un fil secourable dans le labyrinthe qu'il parcourt; mais est-il des succès infaillibles, quand tous les efforts tendent à un but unique? Le guide des pétitionnaires avoue lui-même qu'après plusieurs mois de sueurs, d'incertitudes, de courbettes, d'humiliations, *les nouveaux visages* peuvent anéantir en un moment des espérances presque réalisées. . . . « Alors, dit-il, recommencez

« vos démarches avec un courage re-
« naissant . . . » Eh ! quel homme, une fois déçu, voudra fonder encore l'édifice de sa prospérité sur un sable léger qu'apporta le flot de la faveur, et qu'il emporte en se retirant ? Solliciteur infortuné, et vous tous que le sort trahit, c'est un refuge qu'il vous faut : Thalie vous ouvre son temple hospitalier ; venez, cet asile m'est connu : je vais en éclairer pour vous les détours. D'autres guideront vos pas dans la carrière des *Radclif, des Genlis, des Ducray* ; mais ne vous y jetez pas tête baissée : la gloire d'un romancier est périssable ; et rarement Plutus sourit au fruit de ses veilles.

Tel est le fond des réflexions que je faisais dans la grande allée des Tuileries, il y a six semaines environ, entre cinq et six heures du soir. Le projet dont on a l'imagination remplie ne reste pas longtems *inexécuté* ; rentré chez moi, je taillai ma plume, j'écrivis, je rayai, j'écrivis encore, je rayai de nouveau . . . . . Bref, après quarante-cinq jours d'écritures et de corrections, je remis hier à

mon libraire un cahier assez volumineux ; voici le dialogue auquel cette remise a donné lieu :

MOI.

Monsieur le libraire, je vous apporte un manuscrit.

LE LIBRAIRE (*le soupesant*).

C'est bien léger, bien petit, monsieur l'auteur.

MOI.

L'intérêt ne se vend pas à la livre; et j'espère que mon ouvrage n'en sera jamais réduit à se recommander par la valeur du papier.

LE LIBRAIRE.

Dieu vous entende. Mais, quoi! pas de nom en tête de votre livre ?

MOI.

Non, monsieur le libraire; je veux qu'on me lise d'abord et qu'on me juge ensuite ; le contraire arrive à l'écrivain qui se nomme.

LE LIBRAIRE.

Oui, mais gare les Aristarques dont vous aurez forcé la paresse. Voyons votre titre ; car vous savez que c'est l'essentiel : *l'Art de s'enrichir par des œuvres dramatiques!* oh! oh! êtes-vous sérieux ou plaisant dans cet opuscule ?

MOI.

J'y plaisante sérieusement. . . . .

LE LIBRAIRE.

Ah! Ah! . . . . .

MOI.

Cela vous étonne ?

LE LIBRAIRE.

Nullement. Ne sommes-nous pas au tems des prodiges : témoins *Jacques de Falaise*, *les bateaux à vapeur* et la réussite d'une comédie (1). Sans doute vous rehaussez votre brochure d'une estampe gravée par Desnoyers.

---

(1) La Comédienne. Je ne romprais pourtant pas une lance pour soutenir que le succès a été complet.

MOI.

La nécessité, s'il vous plaît? Il n s'agit pas ici d'un roman.

LE LIBRAIRE.

Prenez garde à ce que vous dites; chez nous, il faut être, avant tout, le très-humble valet d'une divinité légère appelée la mode; or la mode proclame les gravures, les frontispices, les vignettes, les fac-simile, depuis le boudoir à corniche dorée où la jeune comtesse fait, avec madame de Genlis, un cours d'*exquise sensibilité*, jusqu'à l'échoppe ambulante au coin de laquelle Jeannette, la bouquetière, dévore le roman du jour, dans la double attente des acheteurs et d'un amant. Sans hyperbole, les auteurs d'aujourd'hui doivent, à bon compte, la moitié de leur gloire au burin du graveur.

MOI.

Mais que puis-je faire graver là?

LE LIBRAIRE.

Eh! parbleu l'un de vos dramaturges

enrichis, roulant voiture, votre ouvrage à la main, et se faisant un jeu d'éclabousser. . . . .

MOI.

Je saisis votre idée. . . . d'éclabousser la foule amaigrie de ces auteurs timides qui, m'éconnaissant l'art d'aider leur médiocrité, suivent de cahos en cahos la route de l'Académie, et n'arrivent qu'à l'hôpital, si les petites-maisons ne se sont pas trouvées sur leur chemin.

LE LIBRAIRE.

Vous y êtes : voilà le sujet qu'il faut faire graver.

MOI.

Nous verrons à la seconde édition : en attendant, monsieur le libraire, faites gémir votre presse sous la première.

LE LIBRAIRE.

Volontiers, monsieur l'auteur ; et puissent les gémissemens de ma presse ne pas causer votre désespoir.

INTRODUCTION.

MON LIVRE AU LECTEUR.

Lecteur, vous m'avez acheté ; vous avez séparé négligemment mes feuillets ; ma préface est franchie, comme toutes les préfaces du monde, et j'ai le bonheur d'obtenir votre attention, concurremment avec le sorbet framboisé que *Tortoni* vient de vous faire servir. Jusque-là, tout est au mieux ; mais voilà que, par un effet de ma méchante destinée, une jolie femme de votre connaissance se place au guéridon voisin. Si l'attention peut être partagée plus ou moins également entre deux objets, elle en saisit difficilement trois, sur-tout quand de ce nombre est une jolie femme. Il faut donc me résigner à passer quelques heures dans l'une de vos poches . .. De grâce, ne choisissez pas celle où vous avez mis, sans les ouvrir, les douze prospectus d'*éditions économiques* qu'on glissa hier sous la bande de vos journaux ; épargnez-moi le voisinage des couplets de fête, des vers de société ; sauvez-moi la proximité d'un mémoire à consulter, d'une assignation à compa-

roir, d'une consultation de médecin, d'un discours académique; en un mot, daignez me tenir éloigné, s'il y a lieu, de tous les écrits somnifères dont vous pourriez être porteur..... : la contagion gagne si vîte. Bon, me voici bien isolé dans votre poche de côté : grand merci ; mieux vaut solitude qu'ennuyeuse compagnie. Placé sur votre cœur, j'en compte les pulsations, quelquefois hâtées par un coup-d'œil de la jolie dame..... Je ne céderais pas ma place au prix d'une mention honorable de l'Institut; jugez combien elle va me devenir plus précieuse encore, si je suis destiné à vous accompagner chez votre aimable correspondante de regards...... Mais abrégeons.

Vous êtes rentré chez vous, content de vos affaires, c'est-à-dire de vos plaisirs, de votre digestion, de la jolie dame du café. Vous avez grondé l'endormi Jasmin ; il a reçu ses instructions pour le renvoi de certains visiteurs, aussi matineux qu'incivils, qui semblent prendre un malin plaisir à tourmenter les jeunes gens comme il faut. Vos glaces, dix fois consultées, vous ont rendu le plus agréable temoignage. Enfin, étendu sur le double duvet où vous déposez chaque soir

Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire,

votre main m'a saisi de nouveau : cette fois, je serai lu.

Deux heures se sont écoulées, et, minuit sonnant, vous terminez mon dernier chapitre. La haute idée que j'ai conçue de votre pénétration me dispense de vous demander si vous avez aperçu mon double but : convenez seulement que, pour les aspirans à la fortune dramatique, j'offre une mine d'or à exploiter.

Il me reste, lecteur bienveillant, à solliciter votre protection ; mais gardez-vous de me recommander à ces hommes réservés qui, marchant toujours sous la bannière des grands maîtres, ne savent pas franchir les règles importunes de l'art : combattans timides, ce n'est qu'armés de toutes pièces qu'ils mesurent la carrière des lettres ; et leur sagesse, toujours en garde contre les douces titillations de la vanité, ne hasarde la plus innocente entreprise qu'après avoir réfléchi longuement sur cette sentence de Perse :

> . . . . Ratio. . . secretam gannit in aurem
> Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo.

Vous sentez que de tels sujets sont indignes de mes soins : qu'ils parcourent, en trébuchant, les sentiers raboteux de l'Hélicon ; moi, je cours m'embarquer sur le Pactole, avec des mortels plus disposés à suivre mes conseils salutaires.

Vous n'êtes pas sans avoir rencontré, le soir au Luxembourg, ce méditatif disciple d'Hippocrate qui, paraissant fort occupé d'un apho-

risme, ne réfléchit qu'au désastre de ses finances. Habitué d'un restaurateur du quartier latin, son modeste ordinaire appartient au règne végétal : il ne peut, hélas ! élever ses prétentions jusqu'aux *nombreuses combinaisons de bœuf-bouilli*, formant le fond de la cuisine dite bourgeoise du traiteur *ultrà-Pontin*. Nul doute, cependant, que son estomac, affaibli par la bierre à quinze centimes, ne reprît bientôt toute sa vigueur avec le *Beaune* ou le *Saint-Emillon ;* nul doute qu'il ne digérât à souhait le *beefsteck* succulent, le *chapon gras* et le *turbot délicat;* nul doute qu'il ne dît ensuite comme Sénèque : *Nec difficulter mihi ut inciperem meliùs cœnare persuasit.* Partagez donc un moment le banc sur lequel s'est isolé ce Gallien futur : lisez-lui mes préceptes ; qu'il en profite, et qu'il dîne chez Véry.

Détaillez mes avantages à votre cousin l'étudiant en droit : ce joli garçon sera d'une facile séduction ; car, tandis que son père, honnête bourgeois du Berry, le soutient à grands frais près de nos Cicérons modernes, il prend ses licences dans les coulisses du Vaudeville : c'est là que, fidèle au droit français, il commente la loi d'*Habeas corpus* avec d'aimables actrices, très-sensibles à son éloquence. Un peu d'aide, et vous le verrez tourner un couplet de facture plus facilement qu'il ne tourne aujourd'hui la conclusion d'une harangue.

Songez à moi quand vous verrez ce jeune clerc de procureur si leste à franchir les ruisseaux, et qui, malgré son agilité, ne saisit jamais, même en perspective, le dessert de son patron. Je lui procurerai les moyens d'oublier, au sein d'une bonne chère à son gré prolongée, la brièveté désespérante de ses repas actuels.

Initiez à mes secrets ce commis si exact..... à composer un mélodrame, quand il n'emploie pas son tems à lire les journaux, à se brosser et à tailler sa plume. Ce sujet pourra devenir quelque chose; mais il manque de certains principes qu'il puisera dans mes pages instructives.

Recommandez-moi chaudement aux innombrables gobe-mouches dont les soins exclusifs sont de cracher dans la Seine, ou d'occuper les chaises de *Gand*, durant l'été; d'encombrer, en hiver, les cafés sans y rien prendre, et d'attenter en toute saison au repos des maris.

Vantez les leçons que je renferme, devant le solliciteur éconduit, le faiseur de romans historiques, l'historien romanesque, le dîneur parasite, le possesseur ruiné d'une *martingale infaillible;* en un mot, devant tous ceux qui pourraient faire plus ou mieux qu'ils ne font.

Si tous les hommes que je viens de passer en revue sont persuadés par mes conseils, ils griffonneront, rimeront, chansonneront pour le théâtre, feront vendre les journaux qui les cri-

tiqueront, enrichiront les administrations de nos spectacles, et deviendront eux-mêmes opulens. Vous voyez qu'il n'y a pas à balancer..... Bonne nuit, lecteur.

L'ART DE S'ENRICHIR

PAR

DES OEUVRES DRAMATIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

Education des Auteurs dramatiques.

Certains professeurs commencent leurs cours par une très-longue, très-soporifique dissertation sur les difficultés de l'art qu'ils enseignent : la raison? Je l'ignore. Mais cette conduite me paraît aussi maladroite que le serait celle d'un jardinier-fleuriste qui, sans faire admirer l'éclat, la fraîcheur, le doux parfum des roses qu'il exposerait en vente, ferait apercevoir d'abord leurs épines. Je veux suivre une marche opposée; et soigneux de relever tous les avantages de mon art, je saurai le présenter à mes élèves désarmé de tout obstacle rebutant.

Pour première preuve de bonhomie, je prends mes disciples à toutes mains, sans leur imposer le plus léger examen : moins ils seront savans, plus je les trouverai dociles à mon cours d'études, dont quatre mots offrent le résumé : *peu de savoir, beaucoup de savoir-faire.*

Cependant, comme j'écris incontestablement pour la postérité, je consacre un chapitre tout entier à l'éducation : les jeunes gens qui se destinent aux lettres dramatiques y trouveront d'âge en âge les principes de la leur; tandis que les hommes formés pourront, en le lisant, modifier convenablement les talens qu'ils possèdent déjà. Que les uns et les autres soient sans crainte, je ne me présente point chargé d'in-folios, revêtu d'hermine, et la toque doctorale en tête; personne à mon école ne pourra s'écrier :

> Qui me délivrera des Grecs et des Romains?
> Du fond de leurs tombeaux, ces peuples inhumains
> Feront assurément le malheur de ma vie.....

Je laisserai reposer sur leurs ais poudreux, Homère, Hésiode, Aristote, Platon, Thucydide et Plutarque. Vos livres immortels ne seront pas ouverts, concis et rapide Salluste, fidèle Tite-Live, indépendant Tacite, gracieux Virgile, inimitable Horace, éloquent Cicéron. Pages brûlantes d'Ovide, de Tibulle, de Properce, vous serez délaissées; et les chefs-d'œu-

vre d'Euripide, d'Aristophane, de Plaute, de Térence, seront enveloppés dans votre disgrâce. Pardon, écrivains immortels; mais quelle est votre influence? Vous formez le goût, exercez le jugement, faites éclore le génie... De vos jours, ces dons étaient indispensables; mais, plus heureux que vous, nous savons quelquefois secouer le joug trop gênant que la sagesse impose. Il est, au XIXe. siècle, des auteurs dont l'esprit offre tant de ressources, qu'ils parviennent à plier le goût général au leur; à prouver que le jugement est un luxe moral; et à nous présenter impunément les réserves de la mémoire pour les conceptions du génie.

Je ne veux pas néanmoins que mes élèves restent dans l'ignorance; ils devront même s'élever jusqu'à l'*école secondaire*, afin que leur science étonne les onze douzièmes de leurs confrères en Apollon.

Mon système d'instruction ainsi fixé, je m'attache à vos destinées, JEUNE HOMME qui, par une heureuse inspiration, prêtez l'oreille à mes préceptes : je vous suivrai dans la carrière que j'ouvre à votre naissante ambition; j'en aplanirai les difficultés sous vos pas; je saurai vous garantir des écueils qu'elle présente; ma main écartera les ronces dont elle est couverte; enfin, je ne vous abandonnerai qu'aux autels de la Fortune, et quand vous serez comblé de ses plus rares faveurs.

Voyez-vous au fond d'une classe enfumée ce petit homme aux sourcils épais, à l'air sévère, qui, dans son large fauteuil à bras, semble un sénateur romain occupant sa chaise curule (1)? La perruque de ce grave personnage recèle un chef qui fut long-tems rebelle aux sciences : elles parvinrent cependant à s'y loger; et, comme si elles habitaient à regret cet asile, elles en sortent journellement pour introduire ailleurs leurs élémens, peut-être appauvris. Ne vous attendez pas qu'un tel précepteur vous transmette le savoir orné de commentaires à lui : il tient trop à propager les bons principes pour hasarder ses propres idées.

Toutefois, ce pénultième organe de l'Université saura vous enseigner le strict nécessaire; or, il est indispensable que vous sachiez :

1°. *Lire avec habileté :* cet art primitif, chez un aspirant aux succès dramatiques, doit être poussé jusqu'à la perfection; il faut qu'il puisse déchiffrer à la volée, en tous sens, à toute lumière, même au clair de la lune, les ouvrages d'autrui, pour les faire contribuer ensuite, le plus adroitement possible, à la composition des siens. Telle est la base de sa prospérité;

2°. *Ecrire à peu près correctement;* mais, sur-tout, peindre comme Roland. Vous sentez de quelle importance il est qu'une pièce soit lue

---

(1) Ou chaire curule..... : on choisira.

sans hésitation dans un comité, ou que du moins on puisse, au besoin, l'épeler facilement;

3°. *L'arithmétique.* Cette science, dont les commerçans ne peuvent se passer, est d'utilité première dans *les spéculations dramatiques*, qui sont beaucoup plus commerciales que littéraires. Je vous conseille d'y ajouter quelques notions de géométrie : il sera bon que vous sachiez calculer mathématiquement la ligne courbe que devra décrire votre colonne vertébrale dans vos visites au surintendant des spectacles, aux directeurs, aux membres des comités, aux puissances qui les approchent, etc., etc....., proportionnant cette courbure dorsale au crédit des personnages et à la médiocrité de vos pièces;

4°. *L'histoire moderne.* C'est à cette source féconde que l'on puisera long-tems encore bon nombre de ces mélodrames terribles, auxquels les sensibles habitans du Marais viennent apporter le double tribut de leurs écus et de leurs larmes; et je présume que vous serez, comme un autre, accessible au plaisir de rire avec un directeur d'avoir fait pleurer tout un quartier.

Il est d'autres connaissances non moins utiles qu'il ne faut pas négliger : tel est le dessin; attachez-vous aux principes de cet art, jusqu'à ce que vous ayez acquis la faculté de tracer rapidement le profil rembruni d'un personnage quel-

conque, quand il vous recevra mal. Au moyen de cette précaution, vous serez en mesure d'éviter ce bourru, toutes les fois que sa physionomie présentera le caractère de votre croquis... Avis aux solliciteurs de toutes classes.

La musique vous sera d'une utilité plus générale; et, fussiez-vous assez disgrâcié d'Apollon *pour n'avoir qu'une note dans la voix*, il est au moins à désirer que ce son unique ne soit pas faux. Si, plus malheureux encore, vous êtes affligé d'un de ces organes embarrassés qui semblent annoncer la présence continuelle d'un rhume, n'épargnez ni soins ni lubrifians pour dissiper ce vice incommode. Attaquez avec le même soin ce sifflement minaudier dans lequel la langue, mal à propos engagée entre les dents, fait substituer le *z* au *j* ou au *g*. Démosthènes, pour triompher d'une semblable difficulté, répétait seul ses harangues, la bouche remplie de petits cailloux; moins sévère que l'orateur grec, je vous permets d'employer en pareil cas des pralines ou des confitures sèches.

La parole est quelquefois le plus sûr des protecteurs : elle est toujours le plus complaisant de tous. Travaillez à rendre vos accens agréables, persuasifs, entraînans; il est en cela des soins réservés pour le beau sexe : je ne saurais trop vous les recommander. La beauté exerce une influence à laquelle rien ne résiste; votre réussite dépendra souvent d'elle. Or, quelle que

soit la voix que la nature vous ait assignée, apprenez à la modifier de manière à ne jamais fatiguer l'oreille d'une jolie femme par un son grêle ou aigu. Nos Françaises, pour la plupart, affectionnent la *basse-taille*, et rarement elles favorisent l'aspirant à leur protection qui vient les solliciter en *haute-contre*.

Je ne vous parle point de la danse, la moindre recommandation à cet égard serait superflue; il est entendu, depuis vingt ans, que les trois premiers pas de l'adolescence doivent être marqués par un *flic flac*, un *entrechat* et un *rigaudon*.

Mais gardons-nous d'oublier que vous devez un jour coudre des rimes à vos idées; un petit cours de poésie vous est donc nécessaire. N'allez pas cependant pâlir sur cette poétique réunie par *le Batteux* pour le désespoir des rimeurs; le dictionnaire de Richelet, voilà votre régulateur; et, si vous avez le bonheur d'entendre la langue qu'on parlait en France deux siècles avant Ronsard, vous pourrez encore puiser dans ce recueil une très-honnête érudition.

Après avoir disposé les élémens de votre éducation, j'use du droit acquis aux auteurs de franchir un lustre en une seconde, et j'arrive, par un alinéa, au terme des trois années qu'ont duré vos études, pour en préparer le complément.

Un principe que rien ne doit vous faire oublier, c'est de mettre à profit le tems: faites

concourir vos moindres actions à vous rendre promptement favorable la fantasque fortune ; et livré sans relâche à vos projets, retardez le moins possible, l'instant où vous attacherez à sa roue votre premier ouvrage. Le choix des livres est un soin inhérent à ce plan de conduite : je vais désigner ceux qui conviennent à votre position. Il serait peut-être plus dangereux que nécessaire d'ajouter à mon bref catalogue ; le voici :

Ouvrages recommandés à l'aspirant aux succès dramatiques.

Les Contes de Pérault. C'est une mine encore riche d'opéras comiques; et vous savez qu'en changeant quelques détails, ce qui sert à réjouir les petits enfans, peut fort bien amuser les grands.

Les contes de Lafontaine, Boccace, Rabelais, Vergier, etc. etc... Vous pourrez, sans beaucoup d'efforts, aider à transporter ces jolies bagatelles sur notre scène lyrique : il suffira de voiler certains tableaux.... Toutefois, la gaze sera claire ; nos auteurs dramatiques sont là pour former la jeunesse des deux sexes.

Les romans mis en lumière depuis celui de la Rose jusqu'à nous ; mais surtout les plus noirs, les plus incompréhensibles... Donnez au narré la forme du dialogue ; changez quelques stilets en pétards ; ajoutez à cela l'inévitable fête,

le ballet arrivant toujours à propos pour faire languir l'action, des niais, force brigands, de l'oripeau, des torrents, des chevaliers attentifs à la mesure, qui se tuent en *six-huit*.... et voilà d'excellens mélodrames.

Les vieilles anecdotes que, par droit de succession, nos bons ayeux ont conservées de siècle en siècle, afin d'ennuyer le nôtre. Par bonheur, quelques vaudevillistes distillent journellement ces vieilleries : c'est un moyen sûr pour qu'enfin il n'en soit plus parlé. Cependant, comme il se trouve quelquefois de l'or au fond de l'alambic d'où elles s'évaporent, vous ne ferez pas mal de participer à l'opération.

L'anthologie. Ce recueil n'offre souvent qu'une saillie, une réponse originale, un mot piquant qui peut, tout au plus, fournir le titre d'une pièce ; mais ce titre est un trésor, surtout, depuis qu'on lit sur les affiches de nos spectacles : *les billets pris, on n'en rendra pas la valeur*.

Les mille et une nuits, mille et un jours, mille et un quarts d'heures. Ces productions orientales, ou prétendues telles, pourraient encore figurer avec distinction au théâtre; néanmoins leur crédit baisse. Peut-être la galanterie française répugne-t-elle à présenter sans cesse aux dames, le spectacle de cent beautés affligées par la tyrannie d'un seul homme, qui fait si peu, d'ailleurs, pour les consoler. Je vous conseille de traiter ces sujets, en supprimant les ha-

rems : chez nous, il n'y a que des sultanes, et les cent esclaves que chacune possède sont du genre masculin... aussi, la partie est-elle moins inégale en fait de consolations.

Les drames, mélodrames, comédies, opéras, vaudevilles, farces et parades qui voltigent dans notre système dramatique. Ce milliard d'opuscules résulte, à quelques exceptions près, d'une combinaison à peine variée de cinq à six caractères, d'autant de passions, d'autant d'intrigues, d'autant de coups de théâtre, et d'autant de dénouemens ; plus vous en lirez, plus vous acquerrez l'art de combiner à votre tour... c'est le génie du siècle.

L'Almanach des muses, le Chansonnier des grâces, l'Annuaire du caveau moderne et les Soupers de Momus. Les deux premiers de ces recueils semblent destinés à reculer les bornes des..... licences poétiques. Quant aux derniers, je les recommande sérieusement à votre bon goût ; on dirait, en les lisant, que toute la gaîté française s'est réfugiée chez *Balaine* (1) ; je sais cependant que les joyeux chansonniers qui s'y réunissent pourraient se recruter encore ; mais, aussi exclusifs qu'altérés, ces messieurs veulent boire tout le vin et faire tout l'esprit.

---

(1) Et chez Beauvilliers, où se rassemblent, dit-on, nos *Momusiens*.

CHAPITRE II.

Qualités physiques et morales.

Je n'exige dans un auteur dramatique, ni les formes grâcieuses de l'apollon Pythien, ni les traits délicats d'Adonis ; mais s'il possède quelques perfections physiques, elles ajouteront aux chances de sa réussite : c'est le droit incontestable du beau sur tout ce qui respire ; et l'esprit est facilement séduit, quand déjà les yeux sont charmés.

J'aime surtout à me figurer, mon cher Emile, que la nature a dessiné votre visage d'une main hardie et libérale ; de grands traits, suivant moi, présagent de grandes passions, partant de grandes destinées : cette opinion me paraîtra raisonnable tant qu'il sera dans l'ordre de penser que notre mère commune, en nous donnant une âme, agit en conséquence des vues qu'elle a lorsqu'elle forme son enveloppe.

Faut-il, pour justifier mon goût pour les grandes proportions, user d'une logique plus pressante ? me voici sur les bancs : Je saisis mon sujet du côté le plus saillant, c'est-à-dire *par le nez*, et je vais prouver, j'espère, qu'il est avantageux de l'avoir *long*. Ici, j'entends l'auteur d'une brochure nouvelle s'écrier : « Et cette

« porte fatale, toujours prête à rendre camard « le solliciteur sur qui elle se ferme brusque-« ment, ne vous ai-je pas appris à la redou-« ter?... » Déclamation spécieuse d'un ennemi secret des nez majestueux!.... Quel est le fonctionnaire assez barbare pour froisser un nez entre une porte et son chambranle? Quel est l'homme dont l'insigne brusquerie ne sait pas respecter ce qui contribue souvent à rendre sa propre figure respectable? Un tel bourru est à naître... que dis-je, à la seule idée du danger que peut avoir craint le solliciteur éconduit pour l'organe sensible de son odorat, nous voyons le *sollicité* rouvrir sa porte, s'adoucir, s'excuser (car chez nous on est poli, même en chassant les gens); on s'explique ensuite; le solliciteur, habile à profiter de tout, gagne un pas, puis un autre; le voilà dans la chambre : et le nez a ménagé l'entrée de son maître dans un lieu d'où, sans son intervention, le pauvre homme était peut-être à jamais repoussé. Attendez-vous un service de ce Crésus qu'un goût décidé pour la solitude porte à cacher soigneusement l'heure de son dîner, même à ses meilleurs amis? Une démarche innocemment inconsidérée peut vous faire perdre sa protection. Vous arrivez à sa porte; votre main agite la sonnette : on ouvre; les valets hésitent à vous introduire.... ; mais votre long nez sait à tems vous avertir que vous allez être importun : il a saisi les apprêts odorans du

repas ; et, grâce à ce fidèle serviteur, vous évitez, en remettant votre visite, un refus certain qu'eussent accompagné ces mots :

Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dine.

Opérant donc avec lenteur une retraite contrariante autant que nécessaire, vous approximez par hasard la maison d'un ami..... Certaine odeur suave frappe soudain votre membrane pituitaire..... ; une force irrésistible vous attire. Deux étages sont franchis ; votre pied touche le parquet de la salle à manger..... Le couvert est mis : une fumée délicieuse s'exhale de dix plats..... « *Parbleu, vous avez eu bon nez*, dit « franchement votre ami ; mettez-vous à table. » Eh bien ! cette bonne fortune, inappréciable pour un auteur, un camard l'eût manquée.

Passons à la bouche : *David* et *Guérin* riront à mes dépens quand ils apprendront que je vous la souhaite grande ; mais il vaut mieux, croyez-moi, qu'on ait à vous reprocher une irrégularité physique qu'une prononciation insuffisante. Un homme de votre profession ne peut jamais avoir la voix trop forte, la langue trop libre, quand il rappelle ses ouvrages au souvenir des puissances dramatiques : il n'est jamais assez entendu. Plus la bouche est ouverte, moins cet inconvénient est à craindre ; il faut d'ailleurs que tout homme se mêlant d'écrire, sache à propos montrer les dents ; une

jolie femme ne découvre les siennes qu'après avoir entendu dire qu'elles sont belles : l'auteur prend volontiers ce parti, s'il les a bonnes.

Quant aux yeux, je m'accorderai certainement avec les amateurs du beau réel, car je désire que vous les ayez grands. Ne croyez pas toutefois, qu'un vain motif d'agrément me détermine : si je me déclare partisan d'un œil bien ouvert, c'est qu'il me garantit en quelque sorte l'étendue, la justesse de la vue ; et ce sens est celui qui chez vous doit s'exercer le plus. Portez vos regards sur tout ; qu'ils furetent partout, embrassent tout, analysent tout, afin que vous fassiez votre profit de tout..... Poursuivons.

L'arme du ridicule, si légère, si facile à manier, est cependant terrible dans la main de l'homme le moins redoutable : je veux donc bien vous en éviter ici l'atteinte, et vous permettre d'avoir l'*oreille petite ;* mais c'est à la condition expresse que l'aptitude peu ordinaire de cet organe étroit me dédommagera d'une concession que je fais à regret, dans la persuasion où je suis qu'une *grande oreille* vous servirait mieux. Quoi qu'il en soit, songez que rien ne doit échapper à votre ouïe : habituez-vous à triompher par elle de tout obstacle propre à émousser les sons, comme l'éloignement, un bruit étranger, une muraille, une porte fermée ; et n'oubliez pas qu'au danger incertain d'écouter, succède l'avantage plus sûr d'avoir entendu.

Il n'est d'exception à cette règle générale qu'à l'usage des maris : si par hasard vous l'êtes, je n'ai pas besoin de vous rappeler sur quels objets vous devez, pour votre tranquillité, fermer les oreilles, et surtout les yeux.

Assez d'autres ont décrit combien il est avantageux de posséder un bras long, un jarret souple et délié, une jambe sèche du bas, dont les muscles jumeaux, fortement prononcés, laissent espérer une vigueur à toute épreuve; enfin, un pied bien emboîté, exempt de cors et de durillons. J'ajouterai seulement que l'usage bien entendu de toutes ces parties concourra puissamment à déterminer vos succès, comme à déjouer les entreprises de vos ennemis.

Au résumé, n'allez pas conclure de tout ceci que je veuille fermer la lice dramatique aux aspirans privés des qualités physiques que je viens de signaler avec plus ou moins de détail : l'intelligence, la vocation, le savoir-faire, tels que je les peindrai, tiennent souvent lieu des dons que la nature dénie; et je m'avouerai vaincu avec plaisir toutes les fois, par exemple, qu'un auteur camard sentira d'aussi loin qu'un concurrent au nez aquilain.

Les qualités morales nécessaires aux auteurs dramatiques peuvent se distinguer en *réelles* et en *simulées*. Je parlerai d'abord de celles-ci, et je serai bref; une seule des premières les représente toutes. Cette qualité, vulgairement appe-

lée *fausseté*, se nomme chez les gens bien nés *dissimulation;* dans les grandes occasions, elle reçoit le titre plus noble de *politique*. Moyennant son aide puissante, vous paraîtrez tour à tour vif ou lent, gai ou triste, sage ou fou, indifférent ou sentimental, téméraire ou prudent, généreux ou économe, constant ou volage : en un mot, vous choisirez le matin, suivant les circonstances, une apparence d'humeur pour la journée.

Mais il est des qualités qui doivent appartenir à votre caractère : celles-là seront stables, invariables; ce sont elles que je nomme *réelles*. Attachez-vous, mon cher élève, à l'énumération que j'en vais faire; gravez-là profondément dans votre mémoire; le moindre oubli à cet égard pourrait rendre nuls tous vos efforts, trahir toutes vos espérances.

Je place en tête de la liste cet ensemble compliqué des ressorts de l'imagination que les difficultés irritent, sans jamais le fatiguer; cette éloquence spécieuse qui ravit le consentement, sans déterminer la volonté, et n'accorde le repos qu'au prix d'une faveur; ce Protée subtil se reproduisant sous mille formes, suivant ses divers intérêts; cette force cachée, prompte à détruire toute harmonie, à vaincre sans combattre, à miner sourdement l'édifice qu'elle paraît soutenir..., *l'intrigue*, enfin, dont le nom serait écrit partout en lettres d'or, si chacun avouait la

moitié des obligations qu'il lui a. Persuadez-vous bien qu'il vaudrait mieux ne posséder aucun talent que d'être étranger à l'intrigue : avez-vous de faibles droits? elle les fait valoir; sont-ils nuls? elle vous en tient lieu : et voilà l'explication de mille réussites, qui d'ailleurs seraient inexplicables. Si, d'après mon exposé, vous alliez, à l'exemple de Cicéron, vous déchaîner contre *les tems*, contre *les mœurs*, ce serait à tort, car il est beaucoup plus facile de se faire intrigant qu'homme de mérite.

Le premier satellite de l'intrigue, et son meilleur suppléant, si l'on se fait un scrupule de l'employer, c'est *la persévérance*. Rarement le succès échappe à l'homme persévérant : solliciteur, il fait révoquer le refus; guerrier, il lasse les efforts de son ennemi; amant, il désarme les rigueurs de sa belle. Un écrivain a dit quelque part : « Le torrent passe sur la pierre sans y « laisser de traces, tandis que la chute long-« tems répétée d'une goutte d'eau finit par user « le marbre le plus dur. » Vous avez entendu : profitez.

Si j'avais écrit il y a cinquante ans, je vous aurais recommandé d'être modeste, au moins en apparence. La modestie était alors une politique adroite pour attirer les éloges : plus un auteur s'abaissait, plus ses auditeurs se croyaient obligés de l'élever. Une telle conduite de la part des auteurs produirait aujourd'hui

l'effet contraire, c'est-à-dire que leur humilité serait fréquemment prise au mot. Attentifs à prévenir cette déconvenue, ils prennent le parti de se louer eux-mêmes, afin de donner le ton : moyen qui en vaut bien un autre. Le jugement favorable que portent sur leurs propres ouvrages les écrivains dramatiques, par exemple, n'est pas, je le sais, exempt d'opposition; mais l'opposition fait supposer un avis; celui-ci nécessite quelques connaissances, lesquelles résultent de l'étude; et les comités de lecture, qui se sont déclarés juges compétens, aimeraient mieux accepter vingt pièces détestables que de motiver le refus d'une seule : aussi, refusent-ils sans alléguer leurs motifs.....; cela pour cause. *La confiance en vous-même* est donc une qualité que vous devez cultiver avec soin : elle vous donnera cette assurance, cet accent renforcé, cette loquacité hasardée dont l'effet presque certain est d'étourdir un auditoire, et d'obtenir à la médiocrité hardie ce que le mérite timide eût sollicité vainement.

J'arrive naturellement à vous démontrer l'avantage d'une *hardiesse* poussée jusqu'à la témérité. Toute démarche faite mollement obtient un faible résultat; souvent elle n'en obtient aucun. Il est si facile, si bref de dire : *Non ;* certains personnages ont une telle affection pour ce monosyllabe, qu'ils le font entendre avant qu'on ait fait la demande. Mais *non* perd toute sa

rigueur à l'oreille de l'homme qui sait l'interprêter convenablement ; cela peut se périphraser ainsi : « Je veux être vivement sollicité; ou faites « vous recommander auprès de moi ; ou sachez « m'inspirer plus de confiance ; ou flattez mon « goût favori ; ou je pourrai vous satisfaire , « quand vos courbettes et mes dédains auront « suffisamment prouvé combien je suis important. » En un mot, il n'est pas de terme d'une signification plus étendue que *non*. Le seul cas où l'on puisse raisonnablement le prendre à la lettre , c'est quand il est accompagné de la brusque répulsion du demandeur vers la porte ; encore , celui-ci ne doit-il se considérer comme battu définitivement, qu'après s'être assuré que les fenêtres sont inaccessibles.

La honte est le plus nuisible de tous les sentimens ; n'espérez aucune réussite tant que vous serez subjugué par elle ; et tâchez , quoiqu'il vous en coûte , d'affranchir votre front de son importune rougeur. User de la bonne volonté d'un protecteur ne suffit pas toujours ; il faut savoir en abuser utilement : cette réflexion s'applique surtout aux sollicitations et aux visites. Ne craignez pas de dépasser la permission qui vous sera donnée à cet égard ; un solliciteur ne peut montrer trop souvent sa figure : elle est toujours assez tôt oubliée. Si l'on vous permet de venir *de tems en tems* , paraissez tous les matins. Il arrivera quelquefois que , sous pré-

texte d'une affaire pressante, ou vous congédiera sans avoir entendu votre supplique quotidienne ; revenez alors le soir ; il ne faut rien perdre. Je vous ai conseillé de respecter l'heure à laquelle votre prometteur dîne ; mais s'il vous l'indiquait lui-même, comme la seule disponible, donnez à ce rendez-vous toute l'extension possible : mettez-vous à table en entrant. Cette action qui pourra d'abord paraître tant soit peu cavalière, finira par faire rire, et du rire à la bienveillance, il n'y a qu'un pas.

Enfin, cultivez en vous avec un soin extrême *l'aptitude à saisir l'occasion :* la déesse, vous le savez, ne possède qu'une mèche de cheveux ; et qui manque une fois cette prise unique, court risque de ne pouvoir fixer jamais la plus fugitive, la plus farouche des divinités.

Récapitulation faite des qualités *réelles*, j'en trouve six dont il est indispensable que vous soyez pourvu : 1°. la *dissimulation* (je choisis le terme décent) ; 2°. *l'intrigue ;* 3°. *la persévérance* ; 4°. *la confiance en vous même*, 5°. *la hardiesse ;* 6°. *l'aptitude à saisir l'occasion*. Ce fond moral fera de vous l'homme par excellence dans l'art que j'enseigne; mais, de peur d'oubli, je répéterai que la dissimulation est là pour représenter toutes les impressions qu'il peut être nécessaire de feindre. Je ne saurais trop insister sur ce point ; car le meilleur moyen connu d'attirer les bonnes grâces des hommes, c'est,

comme on sait, de flatter leurs passions, fussent-elles vicieuses; or, peut-on exercer plus adroitement cette flatterie qu'en paraissant *harmoniser* avec eux de sentimens? Flexible tournesol, suivez en toute direction le soleil de la faveur, et vous serez bientôt vivifié par ses rayons bienfaisans.

CHAPITRE III.

Ressources, expédiens.

Le beau denier que cinquante mille livres de rente ! qu'il est agréable, qu'il est doux, j'ai presque dit qu'il est glorieux d'en jouir ! Pourquoi faut-il ajouter qu'il est rare de le posséder ! Si le destin vous a donné cet honnête revenu, je pourrais bien, mon aimable élève, trouver votre esprit peu docile à mes leçons..... Dans cette supposition, je veux examiner l'emploi d'une de vos journées, et juger s'il m'est permis d'en saisir quelques secondes.

Le jour va luire pour vous ; c'est-à-dire qu'il est bientôt midi... « Déjà, dites vous en baillant « à votre valet de chambre, qui vient tirer vos ri-« deaux. — Pardon, Monsieur ; mais le tailleur, « le bottier, le marchand de chevaux, le car-« rossier attendent depuis deux heures. D'ail-« leurs, j'ai voulu remettre à Monsieur cette « lettre musquée ; la réponse presse. Voilà aussi « un tout petit billet : cela vient de cette jeune « voisine qui se trouve toujours derrière sa ja-« lousie quand Monsieur se montre : je parie-« rais qu'on perd le goût de la perspective..... « Et puis l'autre petite est là. — Ah ! ah ! faites « entrer dans le salon vert, et donnez *un demi-*

« *jour.* — Mais les ouvriers? — Qu'on les ren-
« voie. »

Je passe la scène du salon vert, la toilette prolongée, la tasse de chocolat *analeptique*; et je vous reprends au moment où, lançant un léger coup de fouet au coursier qui piétine, vous faites voler l'élégant *carrik* sur le pavé, d'où jaillit l'étincelle...... *Elle* est là cachée; son joli sein palpite, encore libre du tissu jaloux qui va le couvrir. On a quitté précipitamment, pour vous voir, la couchette solitaire où l'on songeait à vous..... Heureux fripon!.... Et c'est la dame au poulet musqué que vous allez chercher : il est vrai qu'elle attend une prompte réponse.

« Mais il n'est pas jour chez Madame; je n'ai
« pas reçu l'ordre d'introduire Monsieur. — Al-
« lons donc, Julie, toujours difficultueuse... : tu
« sais cependant que je te trouve charmante,
« divine, que je t'aime presqu'autant que.......
« — Chut, chut, bel enjoleur. — Va m'an-
« noncer, vîte, vîte... — Mais comment puis-
« je y aller?.... Je..... devrais bien..... me fâ-
« cher. » Julie, un peu rouge, court enfin articuler votre nom, pour la forme, car vous êtes sur ses pas.

Sa maîtresse a vingt-deux ans : elle est brune; ses grands yeux noirs lancent mille feux croisés, auxquels il est difficile d'échapper; sa bouche semble une rose entr'ouverte, dont un

double rang de perles ornerait le cœur. Cette taille est bien un peu forte ; si l'on pouvait se plaindre d'un trésor trop volumineux, je trouverais encore ce sein un peu marqué..... ; mais quelle main ! quel pied !.... Du reste, votre jolie connaissance est vive, rieuse, encline à l'impatience ; et l'on sait ce que peut vouloir dire le matin, à un beau jeune homme, une dame de ce physique et de ce caractère. Seconde lacune.

Une promenade au bois de Boulogne doit être au moins le prétexte de cette visite du matin : vous y voici. Le tems est superbe ; mais on ne peut pas toujours parcourir un bois qui, longtems encore, ne le sera que de nom. « Il serait « enchanteur, s'écrie comme par inspiration « votre compagne, d'aller dîner à Saint-« Cloud..... » Cette partie ne vous convient *plus* aujourd'hui, je le sens à merveille ; mais comment vous y soustraire ? Avouera-t-on à cette petite femme qu'un rien irrite, et le salon vert, et *le demi-jour?* N'avez-vous pas plutôt une vieille tante qu'il faille conduire à quelque séance académique, vu l'effet insuffisant de l'opium sur elle ? Hein ! vous goûtez mon avis : la défaite est glissée et reçue, non sans une petite moue toute gentille ; l'essentiel, c'est que vous voilà libre.

Déjà quatre heures, comme le tems passe ! Il faut songer à votre toilette ; rentrons. Le

maître de danse vous attend..... : « Je ne pren-
« drai pas ma leçon, M. *Jeté*... — Cependant,
« Monsieur..... — Cependant, voilà votre ca-
« chet. — Cela suffit, Monsieur. — Je le pen-
« sais bien, M. Jeté..... » Après ce bref dialogue, le disciple de Terpsichore

S'échappe du salon par un triple entrechat.....;

et vous voilà, pour la seconde fois, dans les mains de votre valet-de-chambre. « Soyez ex-
« péditif, Saint-Germain : je dîne à six heures,
« et je ne puis vous en donner que deux. Dî-
« ner à six heures ! en vérité, nous revenons
« aux habitudes de nos bons aïeux, qui se met-
« taient à table midi sonnant. »

Un joli *coupé citron* vous conduit chez l'Amphytrion du jour. Le repas sera long, si j'en juge par le choix des convives : ce sont trois habitués aux déballages de *Corcelet*, trois milords, un musicien, un peintre, et, qui pis est, deux membres du *Caveau Moderne*. Troisième lacune.

Après cette aimable orgie, à peine a-t-on eu le tems de se faire écraser les pieds à *Gand*, qu'il faut aller entendre l'*aria* de l'Opéra-Italien. Le morceau vient de finir quand vous entrez; mais vous ne laisserez pas d'en raisonner demain au cercle de la baronne. L'avis d'un homme à la mode sur un livre, une pièce, une ariette, un tableau, se borne, pour l'ordinaire, à ces mots : *C'est merveilleux*, ou *C'est détes-*

table; il peut même, sans risquer d'être contredit, prononcer indifféremment l'une ou l'autre sentence.

N'oubliez pas le petit billet qu'on vous a remis ce matin : il vous enjoint d'être sans faute à certaine soirée qui va bientôt commencer, car minuit approche. Cependant, une séance avec Saint-Germain devient indispensable après le *laisser-aller* bachique de tantôt. Ce n'est que votre troisième toilette : on n'est pas plus simple. Le désordre réparé, vous volez à la chaussée d'Antin : une profonde inclination ici, une légère révérence là, un salut grâcieux à l'une, un sourire malin à l'autre, un serrement de main affectueux de ce côté, un compliment politique de celui-ci, et vous voilà quitte du cérémonial accoutumé. La fête est au jardin : vous parcourez rapidement cette enceinte *anglaisée*, où des forêts, des villages, des abbayes, des fleuves, des rochers, offrent leur vaste perspective dans un demi-arpent de terrain; l'objet de vos recherches ne paraît nulle part... « Cruelle, « m'auriez-vous trompé?.... » Telle est l'apostrophe injuste qui s'échappe de votre bouche, lorsqu'une nymphe presque aérienne se montre au détour d'un bosquet : c'est votre amante, ou plutôt c'est Egérie sortant de son bois sacré... ; malheureusement, je ne puis voir en vous le vertueux Numa...... « Enfin, je vous trouve, « ma belle voisine : quel bonheur! — Vous « voilà donc, méchant? — Ne me grondez pas :

« les heures m'ont paru des années. — On le « croira difficilement », etc., etc., etc....... Quatrième lacune : elle comprendra la brouille, le raccommodement, la douce étreinte d'une main qui n'est pas ingrate, le pas de deux, la valse aux vives émotions, le baiser volé dans le bosquet, et d'autres circonstances mille fois détaillées. Tout cela a été rapide comme l'éclair ; cette journée, même, qu'a-t-elle duré ? Le tems a seulement agité le bout de son aîle, et la voilà passée.

. . . . Celeres Gaudentibus horæ.

Maintenant que vos membres fatigués sont mollement étendus, faites-moi le plaisir de me dire quels instans vous auriez pu me consacrer depuis votre réveil. L'aurore d'un nouveau jour a paru ; et ce n'est qu'en prenant sur aujourd'hui que vous avez pu suffire aux jouissances d'hier. Demain, la semaine prochaine, un autre mois, vos momens seront sans loisirs ; hélas ! je ne pourrai de long-tems vous réunir à mes disciples. Néanmoins, je ne m'éloignerai qu'après vous avoir donné un conseil qui pourra vous servir, quand les traits de l'amour et ceux du plaisir viendront s'émousser sur vos sens réfroidis : le bel esprit est la retraite des vieux mondains, comme la dévotion est celle des femmes jadis belles ; si, donc, vous éprouvez un jour certaine démangeaison littéraire, écrivez sans hésiter ; la réputation d'un riche est une vierge

sacrée à laquelle personne n'ose toucher ; et vous verrez incontestablement réussir tous vos ouvrages, pourvu que vous ayez le soin d'écrire sous le titre de chacun : *l'auteur a cinquante mille livres de rente.*

Je reviens à vous, mortel disgrâcié de Plutus, car c'est pour votre usage surtout que je trace ces pages instructives. Ne vous laissez pas abattre par l'adversité : peut-être sera-t-elle la première cause de votre prospérité future; le besoin anime l'industrie, et celle-ci commande souvent à la fortune. Cependant, si l'opulence émousse parfois le goût des lettres, il faut au moins quelques ressources pécuniaires pour les cultiver avec fruit ; mon avis est que vous commenciez par vous mettre à même d'employer ce moyen dans une proportion raisonnable ; vous avez à semer un peu, pour recueillir beaucoup.

Ce n'est pas que la mise en lumière d'une pièce nécessite des frais bien considérables : *un franc dix centimes* couvrent cette dépense primitive ; savoir :

Quatre cahiers de papier à lettre, au plus, à 15 c. l'un.	»	60 c.
Trois plumes, à 10 c. l'une. . .	»	30
Encre.	»	10
Une feuille de papier vert, pour couverture.	»	10
Total.	1 f.	10 c.

Mais combien est à plaindre l'auteur qu'une confiance imprudente en son mérite arrête à ce mince déboursé ! Je le compare au nocher qui, comptant sur une rame fragile, entreprend une longue traversée sans mât et sans voile ; si, contre toutes probabilités, il atteint le but désiré, ce ne sera qu'après un voyage aussi lent que hasardeux. Depuis l'instant où, le cœur agité d'une émotion moitié douce, moitié pénible, vous livrerez à ses juges l'enfant chéri de votre muse, jusqu'à l'heure solennelle qui verra combler ou détruire vos espérances paternelles, des sacrifices nécessaires vous seront imposés... Mais les détails que vous attendez sans doute sur cet objet appartiennent à divers chapitres : la suite vous les offrira successivement. Vos efforts doivent, maintenant, s'appliquer à la recherche de ce mobile universel que M. Figaro nomme l'*argument irrésistible*. Faut-il, pour vous le procurer, vendre la petite propriété qui vous est échue en partage? Ne balancez pas un seul instant ; il s'agit d'un bénéfice clair, et je le prouve. Tout bien fonds produit au plus quatre pour cent nets, quand la gelée, les ouragans, la grêle, les inondations, la sécheresse ne viennent pas annuler ce faible revenu, et le convertir en charges ruineuses; tandis que les spéculations dramatiques rapportent (déduction faite des non-valeurs), quatre pistoles au moins par chaque pièce de

cinq francs qu'on y consacre. C'est placer son numéraire à mille pour cent ; on ne gagne pas beaucoup plus en aidant ses amis à la *petite semaine* ; et, dans ce dernier cas, on rencontre quelquefois des ingrats qui taxent d'usure une obligeance manifeste.

La ressource facile que vous tireriez d'une *vente à l'amiable*, sera remplacée par des expédiens un peu plus difficiles, si vous êtes encore sous puissance paternelle. Les papas se montrent parcimonieux en diable dans l'allocation des dépenses de leurs fils : l'entretien, les maîtres, l'achat des livres, tout est invariablement fixé. Le seul chapitre sur lequel il soit possible d'obtenir quelque latitude, c'est celui des *frais imprévus* ; encore est-il des pères d'une prévoyance désespérante. Mais votre bibliothèque comique offre mille intrigues propres à dérouter cette attention excessive ; choisissez les plus convenables à votre position. Ces ruses, innocentes pour la plupart, vous seront d'une grande utilité, surtout si l'auteur de vos jours, fidèle aux heureuses habitudes qui se contractent en province, laisse reposer Racine et Regnard, pour orner sa mémoire des traits d'utile érudition que renferment la Maison rustique, le Coutumier de Normandie ou du Berry, le Bon jardinier, le Cuisinier français, la Feuille départementale et l'Almanach de Mathieu Lansberg.

J'admets maintenant que vous soyez orphe-

lin et sans biens ; on a toujours quelques oncles ou tantes, et vous joueriez d'un rare malheur si tous les vôtres étaient pauvres. Or, je vous conseille de diriger vos démarches vers ces parens là ; ayant soin de mesurer vos prétentions à la tendresse qu'ils vous témoignent ; mais plus particulièrement aux dimensions de leurs coffres-forts. Vous pourrez même recourir à eux votre père vivant ; ils seront quelquefois disposés à vous aider pour le contrarier, tant l'amitié fraternelle a de force par le tems qui court.

Enfin, toute votre parenté directe et collatérale fut-elle éteinte, rien ne serait encore désespéré ; les bons amis d'aujourd'hui ne sont-ils pas toujours prêts à rendre service ? Bien plus, leur sollicitude est telle, qu'au lieu d'un intérêt, ils en auront deux en vue lorsqu'ils vous obligeront : le leur et le vôtre ; et vous les trouverez si pénétrés des principes de la justice distributive, qu'ils aimeront mieux vous voir manquer du nécessaire, que de séparer ces deux intérêts là. Toutefois, comme vous ne pouvez exercer qu'une reconnaissance purement morale, il est de mon devoir d'aider votre inexpérience dans le choix des amis qui tiennent le moins à la reconnaissance effective. Suivez donc un jour cette voiture antique que traîne un seul cheval ; vous réglerez sans peine votre marche sur celle du paisible animal ; car le vieux Phaéton qui le

guide n'est pas habile à hâter sa lenteur habituelle : Tour à tour valet-de-chambre, cuisinier, cocher, il n'a pu se former également au triple usage du peigne, de la casserole et du fouet. Il me semble voir la demi-fortune s'arrêter aux Tuileries; une femme en descend. *L'omnis homo*, confiant dans la sagesse de son cheval, que lui garantit une expérience de vingt années, l'abandonne à lui-même, et marche derrière sa maîtresse, portant avec précaution le doyen de tous les barbets, que je nommerais le second maître du bon domestique, n'était le respect dû aux bienséances. . . . . . Eh bien! mon cher élève, vous pouvez disputer, que dis-je? enlever toutes les affections de la dame à ce quadrupède adoré...... Point d'exclamations : voici l'amie presque désintéressée qui vous convient. Heureux mortel! c'est Hébé; je parierais qu'elle n'a pas cinquante ans. Attachez-vous à ses pas; elle saura deviner vos vues; son cœur volera au-devant du vôtre. Soyez complaisant, assidu, amoureux même, la chose est aisée. Moi, je vous quitte par discrétion, et de peur d'envier votre bonheur indicible.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.

Sujets, choix des théâtres, genre de composition.

Vous voilà, mon cher élève, pourvu d'une éducation suffisante, habitué à combiner utilement vos qualités physiques et morales, informé des sacrifices que votre nouvel état impose, habile à vous procurer les ressources qui vous sont nécessaires : tels sont les matériaux de l'édifice que vous allez élever; venons-en à leur emploi.

Horace a dit :

Tu, quid ego, et Populus mecum desideret, audi.
Si plausoris eges aulæa manentis, et usque
Sessuri, donec cantor, vos plaudite, dicat :
Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores,
Mobilibusque decor, maturis dandus et annis.

Messieurs vos collégues futurs se sont affranchis tout doucement de ces conditions, qu'ils prétendent pourtant remplir à la lettre. Ce qu'en bon français on peut appeler, dans leur genre, violation manifeste de l'art, du goût, des mœurs,

des vraisemblances, ils le considèrent comme une facilité merveilleuse, une aptitude au-dessus des difficultés : il n'y a que manière de voir les choses. Le résultat, c'est qu'au lieu de nous offrir des tableaux, ils ne nous présentent que des croquis grossiers, où l'on cherche en vain la morale, l'intérêt et la vérité. Qu'une adolescente timide échange innocemment un billet avec son amant, qu'une jolie femme reçoive, par hasard, un jeune officier pendant la garde de son époux, qu'un parasite, pour gagner son dîner, invente une petite aventure qui compromette deux ou trois personnes, qu'un mari désœuvré dîne au Cadran-Bleu avec sa voisine la marchande de modes, qu'un marchand vende à moitié perte une partie de son fonds, afin de payer une belle enseigne, vingt auteurs pour un révélent au public ces petits scandales bourgeois qui, jadis, n'eussent pas inspiré le plus obscur chansonnier du Pont-Neuf.

Les sujets vivans manquent-ils aux fournisseurs dramatiques, c'est en tamisant la cendre des morts qu'ils exercent leur muse infatigable : voyons quels sont en cela leurs succès.

Ils exhument d'honnêtes citoyens dont les noms mêmes n'étaient pas restés dans notre mémoire ; et qui, pour la plupart, sont morts en remerciant le ciel de les avoir fait jouir d'une tranquille obscurité, que leurs historiens comiques devraient bien apprécier pour leur pro-

pre compte. Heureux dans un sens contraire, le guerrier illustre mourut au bruit de sa renommée; le poëte célèbre entendit à son heure suprême un concert d'éloges, qui pût diminuer pour lui l'amertume de ce dernier moment, et tous deux virent avec orgueil leur existence s'éteindre vierge d'ignominie. Vaine consolation! un dramaturge forcené, ravissant le héros au silence de la tombe, le traîne à l'Ambigu-Comique : là mutilé, enlaidi, méconaissable, il éprouve un échec qu'il n'éprouva jamais durant sa vie; et le poëte célèbre, devenu justiciable des sifflets, vient mourir une seconde fois sur la planche des Variétés, au son de ces terribles instrumens, qu'il avait bravés jusqu'alors.

J'exige que vous soyez plus difficile, quant au choix des sujets. Cette utile sévérité (car c'en est une, vu la facilité du siècle) est la seule que je veuille me permettre; encore sera-t-elle tempérée par la permission que je vous donne d'user à votre aise du génie d'autrui, si le vôtre est insuffisant. Mieux vaut mettre sous les yeux du spectateur une intrigue qui ressemble à tout, qu'une pâle originalité ne ressemblant à rien. Il est, au surplus, des convenances locales que je vais vous faire connaître, en examinant le régime intérieur des théâtres, et le genre de composition qu'il faut adopter pour chacun.

L'Académie royale de musique est régie par des lois vieilles comme le Monde, auxquelles

l'auteur le plus célèbre ne put jamais obtenir la moindre modification. Ces lois immuables classent ainsi les arts appelés à former l'ensemble qui nous étonne dans ce vaste établissement: 1°. la musique ; 2°. la danse ; 3°. la peinture ; 4°. la mécanique..... J'allais oublier la poésie ; mais vous me pardonnerez cette légère omission, quand vous saurez que les sublimes accens de Calliope ne sont ici qu'un accessoire, dont on se passerait même volontiers, si le public voulait bien entendre, au lieu des vers du poëte, les notes seules du compositeur; lequel saurait démontrer, sa baguette à la main, qu'une déclaration d'amour produirait le plus grand effet, prononcée ainsi : *ut ut, sol sol mi mi, fa sol la la sol re, etc. etc.* On peut espérer cependant que, par respect pour une ancienne habitude, l'Académie royale de musique conservera l'usage de la langue française; pourvu que nos modernes Quinault se rendent humblement aux remontrances très-judicieuses des compositeurs de musique, des maîtres de ballets, des chanteurs, choristes compris, des danseurs, sans excepter les figurans, du machiniste, du décorateur et des principaux garçons de théâtre. Tous ont le droit incontestable d'exiger quelques changemens au *poème*; et leurs prétentions sont ordinairement si heureuses que, soustraction faite de ce qui les gênait, il reste tout juste dans l'ouvrage, de quoi procurer un doux sommeil au parterre.

N'écrivez donc point pour l'Opéra : toutes les richesses de votre imagination, produites dans une œuvre lyrique, suffiraient à peine aux coupures qui vous seraient imposées. Je crois, d'ailleurs, ce théâtre pourvu pour long-tems de pièces reçues, en calculant d'après sa consommation ordinaire, c'est-à-dire sur le pied d'une première représentation tous les trois ans.

Les sociétaires du Théâtre-Français, comme les puissances du grand Opéra, exercent un empire absolu sur les auteurs; mais ce pouvoir diffère dans ses effets. Des artistes dont le talent s'alimente uniquement de productions littéraires, ne pouvaient guère classer chez eux l'écrivain après le machiniste : ils n'ont pu se décider néanmoins à lui donner le pas sur le comédien, attendu qu'il faut beaucoup plus de génie pour jouer une pièce que pour la composer.... Ne riez pas : cette assertion sera soutenue en champ clos par tous les acteurs nés et à naître. Voltaire a dit dans quelques vers frisant le badinage, que la gloire de Zaïre appartenait toute entière à Mlle. ~~Clairon~~; le moyen de douter, après cela.

Vous qui n'êtes point encore victime de ces vaines prétentions, fuyez, croyez-moi, notre premier théâtre national : c'est une terre ingrate où ceux qui la fécondent sont nourris d'espérances décevantes; fuyez, c'est là qu'un comité fatal aux auteurs semble boire à longs traits

l'eau du fleuve d'Oubli..... Quel est en effet votre dessein? De vous enrichir, je pense, sans rechercher follement cette gloire vaporeuse qu'il faut acheter à beaux deniers comptans, pour qu'elle ne soit pas contestée. Or, examinons si l'on peut cingler à pleines voiles vers le temple de la Fortune, sous le vent du Théâtre-Français : un bref aperçu des épreuves que subissent journellement les amans de Thalie dans son premier sanctuaire, fixera, je crois, vos incertitudes à cet égard.

Durée moyenne de l'attente d'un Auteur, depuis l'instant où il projette de faire jouer sa première pièce au Théâtre-Français, jusqu'à la première représentation de cet Ouvrage; Savoir :

TEMS RIGOUREUSEMENT NÉCESSAIRE :

A l'Auteur, pour s'introduire librement dans les coulisses, foyers, loges d'acteurs, etc.	» ans	3 m.	» j.	» h.
Au même, pour décider les Sociétaires à l'honorer de leur protection	»	11	»	»
Aux Protecteurs, pour parler des intentions de l'Auteur en petite assemblée.	»	3	»	»
Idem, en assemblée générale. .	»	6	»	»
Au Comité, pour répondre à la demande d'une lecture.	1	6	»	»
Du jour de la réponse à la lecture promise	»	5	»	»
	3 a.	10 m.	» j.	» h.

TEMS RIGOUREUSEMENT NECESSAIRE :

Ci-contre. . . .	5ª	10ᵐ·	» j.	»
Depuis la lecture jusqu'à l'indication des changemens, coupures, additions, etc.	»	1	»	»
Pour examen de la pièce, après sa refonte.	»	8	»	»
Du terme de l'examen à l'admission définitive.	»	3	»	»
De l'admission à l'enregistrement	»	6	»	»
Du jour de l'inscription à celui où l'ouvrage passera.	25	6	»	»
Pour copier les rôles et apprendre la pièce.	»	9	»	»
Pour remises, à cause des indécisions, congés ou autres obstacles	»	9	»	»
Pour répétitions ordinaires . .	»	6	»	»
Enfin, pour répétitions générales, confection des costumes, et indispositions d'usage à l'époque d'une première représentation . .	»	5	15	11
TOTAL. . . .	51 a.	1 m.	15 J.	11 h.

Ajoutez à cela, je vous prie, la *possibilité* d'une chute (je veux bien épargner à votre oreille le mot plus convenable de *probabilité*), les embûches que dressent vingt concurrens jaloux, les difficultés qui en sont l'effet, lors d'une seconde, d'une troisième présentation, et vous reconnaîtrez que l'homme favorisé de la plus rare longévité pourra voir jouer, tout au plus, deux ou trois de ses pièces au Théâtre-Français, s'il n'est pas du petit nombre des élus dont le

nom seul rachète vingt années d'attente. Admettons maintenant que ces ouvrages figurent sur l'affiche aussi souvent que *le Tartufe*, *la Fausse Agnès* et *la Coquette corrigée*, ce qui n'aura pas lieu, par la raison que je dirai, il n'en restera pas moins démontré que la vie est trop courte pour qu'on puisse s'enrichir en écrivant la *haute-comédie*. « Au moins, me direz-« vous, si l'auteur parvenu à la vieillesse la « plus reculée, n'a pu mettre en scène qu'un « petit nombre de ses pièces, dans notre grande « maison de Thalie, sa postérité recueillera le « fruit des longues veilles qu'il a consacrées « aux lettres dramatiques..... » Que vous connaissez mal le code de nos spectacles! Ignorez-vous donc que dix ans après la mort d'un auteur, les ayans-cause du défunt cessent d'avoir droit aux remises que les comédiens faisaient sur ses ouvrages; qu'alors ces messieurs deviennent les héritiers de ce même auteur, et ses héritiers bien légitimes, vu le bien-être qu'ils lui ont procuré durant sa vie? Mais, avant de m'étendre davantage sur cet objet, il est nécessaire que je vous révèle une circonstance importante.

Vous saurez que, sans quitter Paris, un sociétaire du Théâtre-Français doit avoir vingt mille livres de rente assurées (1) : c'est un revenu

(1) Il en est de même d'un sociétaire de Feydeau; et tout ce que je dis ici des sociétaires du Théâtre-Français peut, à quelque chose près, s'appliquer à ceux de l'Opéra-Comique.

dont sa modeste ambition ne peut rien rabattre ; et malheur aux pauvres auteurs s'il y manque quelque chose : eux seuls doivent fournir l'appoint, quand ce sacrifice les priverait du nécessaire. Qu'un auteur mange tous les jours, qu'il ait un abri contre l'intempérie des saisons, que son habit soit frais ou râpé : qu'importe, pourvu qu'il écrive..... Mais que Talma, Saint-Prix, Lafond, Mlles. Mars, Bourgoin, Leverd, ne roulent pas voiture, c'est une idée à laquelle ils ne pourront jamais s'habituer. Or, voici comment on raisonne au Théâtre-Français : « Les « auteurs cherchent à s'enrichir de ce que nous « leur donnons, rien de mieux prouvé : c'est à « nous d'agir en sens inverse, en nous enri- « chissant de ce que nous ne leur donnerons « pas. » De ce principe découlent ces difficultés, ces remises, ces lenteurs employées pour atteindre l'heureuse époque à laquelle on peut jouir des ouvrages, sans payer une rétribution attentatoire à l'intégrité des indispensables vingt mille livres de rente. Pour arriver à cette fin, c'est déjà un moyen passablement heureux que celui d'oublier un manuscrit vingt-cinq ou trente années dans les cartons du comité ; mais le peuple des auteurs a la vie dure : bon nombre d'entre eux survivent à cette épreuve. Alors, il faut bien jouer leurs pièces ; il faut compter en soupirant la remise d'usage. Cependant, patience, quelque soit la réussite d'une production, elle

rentrera bientôt dans la poussière des cartons, pour y demeurer jusqu'à tranquille et gratuite propriété; et nous aurons *quotidiennement* du Molière, du Regnard, du Dancourt, du Destouches, du Marivaux; ce dont le public ne se plaindra pas trop, parce qu'on ne peut cesser d'aimer ces écrivains, et ce dont le caissier des Français se réjouira, parce qu'on a cessé de les payer. Vous sentez, maintenant, qu'un comité dont la politique machiavélique sait résister aux sollicitations véhémentes des poëtes qu'animent en même tems l'amour propre et l'amour de l'or, et qui a le bonheur de voir ces importuns descendre successivement au tombeau, sans avoir perçu le salaire auquel ils prétendaient, vous sentez, dis-je, qu'un tel comité ne se laisse pas mettre en défaut par des héritiers, que meut l'unique espoir du gain. Dans cette lutte inégale, l'intérêt qui sollicite doit céder à l'intérêt qui retient; dix ans s'écoulent, et les vingt mille livres de rente restent intactes.

On ne peut disconvenir que, dans cet état de choses, la justice distributive ne soit fidèlement observée; mais les meilleures institutions ont leurs détracteurs : croiriez-vous bien qu'il existe des gens assez mal intentionnés pour soutenir que les comédiens sociétaires, au risque d'être restreints à 18,000 livres de rentes, devraient être assujétis à verser perpétuellement les droits d'auteurs dans une caisse particulière; que même il

n'y aurait pas une injustice criante à dispenser ainsi ces artistes du soin d'éclabousser, chaque matin, *l'honnête homme à pied* qu'ils sont chargés d'amuser chaque soir; que les sommes à prélever annuellement sur les somptuosités de vingt individus environ, ne seraient pas du tout mal employées, si elles l'étaient à mettre la petite nièce de Corneille à même d'exister sans compromettre, sur la scène, le nom de son grand oncle; à faire des pensions aux comédiens *renvoyés* qui, pour n'avoir pas été sociétaires, n'en ont pas moins été utiles; enfin, à procurer, d'une manière décente, des secours à certains auteurs qui firent quelquefois tomber la pluie de Danaé sur nos théâtres, et qui, dans l'espoir d'une *reprise*, attendue depuis vingt ans, dînent quand il plaît à Dieu. Ce n'est pas tout: les discoureurs dont je parle, poussent l'audace jusqu'à dire qu'il ne serait pas inutile d'imposer aux sociétaires l'obligation de rendre compte, à qui de droit, des règles qu'ils suivent quand il s'agit de mettre en scène les nouvelles pièces, ou d'y remettre les anciennes..... Heureusement pour la dignité dramatique, des propos en l'air ne sont pas des lois; et quel audacieux oserait en proposer qui blessassent les intérêts des Néron, des Mithridate, des Orosmane, des Sémiramis, etc. etc.?

Quelque détermination que ces réflexions vous suggèrent, je vous ménage un petit con-

seil et un petit avis. Voici le conseil : n'essayez jamais le genre tragique ; depuis un tems immémorial, on ne croit pas plus à l'apparition d'une bonne tragédie qu'à la pierre philosophale à la quadrature du cercle, aux amis désintéressés et à la fidélité conjugale. Voilà maintenant l'avis : rien ne doit être fixe dans un ouvrage présenté au Théâtre-Français, pas même le sujet : style, caractères, exposition, intrigue, dénouement, tout doit pouvoir se changer suivant le goût des acteurs ; bref, c'est moins une pièce qu'un projet de pièce qu'il faut leur apporter. Autrement, eux ou leurs successeurs prononceront un jour (1) cette sentence foudroyante : « *Nous ne nous chargeons pas de jouer cela* ». Ces mots n'étaient pas sans réplique pour les créateurs de notre comédie ; ils savaient y opposer victorieusement ceux-ci : *eh bien ! je remporte mon manuscrit ;* et soudain l'ouvrage passait dans toute son intégrité. Plus tard, des auteurs d'un mérite secondaire soutenaient encore leurs droits, en cédant quelque chose aux criailleries du foyer (2) ; mais aujourd'hui quelle autorité peut avoir sur des puissances devenues colossales, le dramatiste infortuné que le discrédit

(1) Ce n'est pas toujours au moment où la pièce est admise que les acteurs émettent leurs goûts particuliers, c'est aussi quand il s'agit de la monter ; et l'on sent qu'alors ceux qui l'ont reçue peuvent être morts depuis un quart de siècle.

(2) Celui des acteurs.

des lettres oblige souvent à mesurer son orgueil à la patience de son boulanger ? Quels argumens opposera-t-il, au surplus, à ceux du sociétaire opulent, dont le regard dédaigneux semble lui dire : « Vous n'avez pas raison, parce « que vous êtes venu pédestrement, et que mon « équipage m'attend à la porte ? » Le plus sûr est de subir avec résignation un joug inévitable.

A l'Opéra-Comique, les auteurs retrouvent, moins quelques circonstances, les mêmes tribulations qu'au grand Opéra; la baguette d'Euterpe est le sceptre de cet empire, et prompte à se changer en un damas terrible, elle élague impitoyablement tout ce qui n'arrondit pas la phrase musicale. Malheur au mot sur lequel l'Aréopage chantant a froncé le sourcil : vainement se recommande-t-il par son harmonie poétique, par une signification précise, par l'impossibilité d'y substituer un synonyme ; rien ne peut le sauver. Quant au remplacement de cette expression disgrâciée, le musicien se charge d'y pourvoir, au moyen des *oui*, *oui*, *oui*, *non*, *non*, *non* qu'il tient en réserve à cet effet.

Tel est le premier point de vue sous lequel un opéra-comique est considéré. L'auteur sans expérience croit en être quitte pour quelques hémistiches sabrés dans ses morceaux de chant; et, bientôt consolé d'une perte si légère, il se félicite d'avoir pu conserver un plan à peu près

dramatique, des rôles naturellement dessinés, quelques scènes bien filées, enfin, un dialogue correct et facile; quelle erreur est la sienne! Le plan, dont on se garde bien de contester l'heureuse disposition, doit néanmoins subir une entière métamorphose, parce qu'il ne plaît ni à M. ..., ni à Madame D..., ni à Mademoiselle R..... Le goût de ces virtuoses ne se plie point aux sujets; ceux-ci doivent au contraire venir se mouler sur lui: l'on prend à Feydeau la mesure d'un opéra, comme *Leger* et *Barbichon* prennent la mesure d'un habit. Les rôles de la pièce examinée ne seront pas ménagés plus que le plan: l'amoureux est un rôle *de tenue* dans toute la rigueur du mot; mais H... ne soupire que botté et éperonné. La jeune première est timide, ingénue; mais les amoureuses de Feydeau ont une aversion invincible pour les yeux baissés. Le père débite une très-bonne morale; mais ici les pères ne doivent pas trancher du bel esprit: ils ne sont en scène que pour faire nombre. La suivante est d'une décence exemplaire; mais personne ne voudrait la jouer. Le Frontin est aux ordres de son maître: il ne parle qu'à propos, et se tient toujours dans une réserve respectueuse; mais les valets de l'Opéra-Comique agissent, parlent et chantent en maîtres; tandis que, là, plus d'un maître semble être destiné à faire ressortir le mérite de son valet. On sent qu'au milieu d'une

refonte générale, les scènes bien filées ne peuvent pas échapper au fatal creuset : à cet entretien dans lequel une amante, attendrie *crescendo*, laisse insensiblement errer sur ses lèvres le doux *je vous aime* que l'amant a déjà deviné, il faut substituer une scène *battuechaud*, où la belle, avec une abondante franchise, se hâte d'avouer sa défaite au plus aimable des vainqueurs, qui l'écoute une cravache à la main et jure, en rajustant son col, que cet aveu va faire le bonheur de sa vie. Quant au dialogue, sa condamnation est inévitable : il est naturel, animé, plein d'une bonne logique; mais c'est une véritable pauvreté que cette abondance. Force bons mots, force calembourgs, force anti-thèses, voilà la vraie richesse du style, voilà le véhicule des succès.

Moyennant ces légères concessions sur vos premiers ouvages, et si vous êtes prompt à vous corriger de la manie d'intéresser par la vraisemblance, la morale et le bon comique, en devenant habile à façonner ce qu'en jargon de coulisse on appele des *habits à la taille des acteurs*, votre réputation est assurée. Admirez Joconde, de graveleuse renommée (ce n'est pas ma faute s'il faut aller prendre un exemple si loin), vous ne le voyez point, captif dans l'enceinte étroite du théâtre, se borner aux applaudissemens d'une foule capricieuse; admis au milieu des cercles les plus brillans, il en fait depuis quatre

ans les délices, sous mille formes séduisantes : ici Zulmé, cantatrice agréable autant que pianiste habile, exerce-t-elle son double talent? C'est Joconde qu'elle fait admirer, encore embelli des charmes que la beauté sait prêter à tout. Là, Florville pour montrer un superbe solitaire, offre-t-il des bonbons à la compagnie? Joconde est peint sur chaque diablotin, nommé dans chaque devise, moulé sur chaque tablette. Joconde, entouré de brillans, orne la tabatière du vieux financier qui digère sur ce divan. Près de la cheminée, je vois encore Joconde entre les mains d'une beauté frileuse; et sa romance, *dans un amoureux délire*, collée sur un écran, tempère à souhait l'ardeur du foyer. Enfin, m'approché-je d'un petit cercle féminin où l'on s'entretient tout bas du soin le plus sérieux, la toilette, j'apprends que n'aguère le chapeau devait être à la Joconde, la robe façon Joconde, les rubans couleur Joconde, la broderie au point de Joconde, et que tous les élémens d'une parure recherchée ne pouvaient avoir été pris ailleurs qu'à *la Rosière de Joconde*. Ces modes passées, on en parle encore....le fait est rare. Quelle gloire pour M. Et.....! Tâchez, mon cher élève, d'arriver à une telle célébrité; la chose n'est pas impossible; je vous garantis même une réussite complète, si vous accueillez favorablement les conseils lumineux des sociétaires de Feydeau.

J'ai maintenant à vous entretenir d'un théâtre très-grec par le nom ; mais qui ne l'est pas trop en effet. Sa situation à l'extrêmité d'un faubourg, la construction imposante de l'édifice, le silence qui règne alentour, tout le fait prendre d'abord pour un temple consacré à la solitude ; et l'aspect intérieur de ce séjour ne fût pas toujours propre à démentir cette première idée. C'est-là que les auteurs relâchent avec quelque sécurité, lorsque déjà battus par la tempête, ils craignent d'échouer sur les nombreux récifs qui sembent défendre l'entrée des autres grands théâtres. Là, du haut de son trône, un prince dramatique leur dit avec sensibilité :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Vers enchanteur, dont feu Guillard pouvait bien avoir souvenance, quand il mit celui-ci dans la bouche de Thesée :

J'ai connu le malheur, et j'y sais compatir.

Les acteurs de l'*Odéon* (il faut bien le nommer), ne partagent pas volontiers ces sentimens paternels ; ils sont, comme leurs camarades de l'autre rive, friands de corrections, de changemens, de coupures. Mais le prince dramatique qui, nonobstant sa douceur naturelle et son titre modeste de directeur-sociétaire, ne laisse pas de porter un sceptre, représente sérieusement à ces messieurs, que

son caissier doit leur compter certains émolumens, qu'ils viennent toucher avec une exactitude dont on ne saurait trop les féliciter; qu'une semblable tâche (celle du caissier), ne présente pas toutes les facilités imaginables, quand le succès n'en est fondé que sur des recettes effectuées près de la place Saint-Michel; qu'enfin des prétentions qui peuvent être simplement ridicules aux environs du Palais-Royal, seraient, pour l'acteur qui les émettrait dans le quartier du Luxembourg, des titres incontestables d'admission aux Petites-Maisons. Ce discours, fort simple ici, mais que l'orateur sait orner d'un tour académique, n'admet pas la moindre objection; celui qui oserait répliquer serait battu en ruine par un homme élevé sous le manteau de Thalie. Aussi les acteurs se bornent-ils à soupirer tout bas de n'être sociétaires qu'à demi; les actrices même, chose surprenante, se condamnent au silence; et tous, jusqu'à de meilleurs tems, se résignent, quoiqu'il leur en coûte, à jouer les pièces telles que les auteurs les produisent.

Déterminé par le régime doux et encourageant de l'Odéon, je ne doute pas que vous n'augmentiez le nombre des auteurs qui se réfugient quelquefois dans son enceinte hospitalière; peut-être n'est-ce pas là précisément *qu'en vos heureuses mains le cuivre* pourra devenir *or;* mais si vous y trouvez un bien presque aussi précieux, la réputation, réjouissez-vous; cette

enchanteresse soutient la médiocrité sur son aîle, émousse le trait de la satire, grossit les cent voix de la renommée, et finit toujours par conduire ses protégés au temple de la fortune.

Voilà pour les grands théâtres. Il me reste à vous offrir une idée du régime des petits; et je réunirai sous un seul point de vue le Vaudeville, les Variétés, le théâtre de la Porte-St.-Martin, l'Ambigu - Comique et le théâtre de la Gaîté. « Quoi! vont s'écrier avec colère les adminis- « trateurs du Vaudeville, vous osez assimiler « notre établissement à ceux du boulevart!.... « Messieurs, j'en suis désolé; mais mon pre- « mier hommage appartient à la vérité..... Où « sont, je vous prie, les motifs de la prééminence « à laquelle vous prétendez? Posons « quelques points de rapprochement, et ju- « geons ensuite avec sang-froid. On joue chez « vous des comédies (qu'elles comédies!) mê- « lées de couplets; le boulevart n'a-t-il pas les « siennes, et gagneriez-vous toujours à la com- « paraison? Le théâtre de la Gaîté nous attriste « par des mélodrames; qu'est-ce donc à votre « avis qu'*Ida*, *la Belle au bois dormant*, *les* « *Saphos lyonaises*, *Agnès Sorel*, *etc.* (1)? « Tout bien considéré, l'Ambigu-Comique fait

(1) Je sais que le Vaudeville a *Gaspard l'avisé*, *M. Sans-Gêne*, le *Comte Ory*, *une Nuit de la Garde nationale*, *encore un Pourceaugnac*; mais M. D..... nous avait promis de ne recevoir que de bonnes pièces, et de recevoir toutes les bonnes pièces.......

« rire au moins une fois par trimestre ; rit-on « plus souvent dans la rue de Chartres ? A la « Porte-St.-Martin, l'esprit brille uniquement « dans les jambes des danseurs ; hélas ! en écou- « tant l'esprit du Vaudeville, n'a-t-on pas regretté « quelquefois les jambes de la Porte-St.-Mar- « tin !.... Cessez donc, messieurs, d'accuser ma « justice ; et si, plus malheureux que le public, « vous vous rappelez cet *Arlequin dans l'île « des antropophages* qu'annonçait, l'an der- « nier, votre affiche, sous la noble désignation « de *vaudeville parade*, remerciez-moi d'avoir « évité de vous mettre en parallèle avec le spec- « tacle extérieur de *M. Caris*. J'entends aussi « vos murmures, messieurs du boulevart « Montmartre ; vous êtes fâchés tout rouge de « voir figurer ici les Variétés comme *petit-théâ- « tre* ; vous espériez sans doute que j'établirais « en votre faveur une classe mitoyenne. Mais il « faut prendre votre parti ; malgré vos préten- « tions, malgré des recettes annuelles supé- « rieures à celles de l'Opéra, malgré les qua- « rante mille livres de rente de vos directeurs, « vous fûtes, vous êtes, vous serez toujours « *petits*. Toutes les *échasses* du monde ne vous « grandiraient pas d'un centimètre ; et pour peu « qu'on fixât le rang des théâtres d'après le mé- « rite des ouvrages qu'ils représentent, le vôtre « serait classé parmi les *infiniment petits* (1).

---

(1) Cela soit dit sans porter préjudice à *Quinze ans*

J'aurais peine à préciser le genre de composition qui convient aux petits théâtres : sujets tristes ou gais, faits historiques ou romanesques, intrigues simples ou compliquées, style plat ou relevé, couplets fades ou spirituels, tout est indifférent; la seule condition indispensable, c'est de procurer d'abondantes recettes. Sous ce rapport essentiel, les comités du boulevart, qui se composent en grande partie de capitalistes excellens calculateurs, jugent avec une habileté merveilleuse les ouvrages soumis à leur examen; ouvrages qu'ils nomment quelquefois *le papier des auteurs*, tant les habitudes de la bourse ont pris d'empire sur eux. Une attention particulière au nom de l'auteur, une mûre délibération sur le titre, dans les grandes occasions la lecture des deux premières scènes et du dénouement, telles sont les dispositions qui précèdent le jugement prononcé sur une pièce par ces aréopages financiers; et cette méthode est apparemment la meilleure, puisque le public confirme presque toujours leurs arrêts. Vous voyez que les productions dramatiques sont pour ainsi dire des valeurs commerciales qui pourraient avoir cours sur la place : je vais parier qu'on escompterait à toutes mains un

---

d'absence, à *Lagrange-Chancel*, au *Solliciteur*, au *Combat des Montagnes* et à quelques autres pièces; mais ce sont là des exceptions bien rares. . . . . .

mélodrame *consenti* P........., un vaudeville *souscrit* D.......... et une farce *acceptée* S.....

Quant au pouvoir des acteurs, il diminue journellement dans les petits théâtres, où l'autorité toute entière appartient aux entreprises; mais la galanterie des entrepreneurs conserve aux actrices certaines prérogatives, que les auteurs doivent respecter d'autant plus volontiers, que ces dames montrent peu d'exigeance. Leurs prétentions se bornent, pour l'ordinaire, à obtenir quelque relâchement sur l'exactitude des costumes : l'une, possédant un bras moulé par les Grâces, demande un léger changement au rôle qu'il faudrait jouer en manches longues; l'autre prie l'auteur d'égayer un peu la mise d'une ingénue, dont la colerette sévère forcerait la réclamante à cacher le plus joli sein du monde; celle-ci trouve qu'une robe traînante ne sied pas à certaine princesse, parce que ce vêtement dérobe un pied qui fait tout l'espoir de la coquette actrice; celle-là soutient qu'un grand chapeau coiffe on ne peut plus mal une jeune villageoise, parce qu'en jouant ce personnage, l'obstinée veut montrer ses beaux yeux; quelques beautés aux formes séduisantes insistent pour qu'on introduise partout des nymphes vêtues à la légère; plusieurs (ce sont les danseuses), demandent des tuniques écourtées; et toutes, par un goût contradictoire, rejettent les costumes qui n'admettraient pas de

corsets..... Le moyen de se refuser à des réclamations aussi légitimes.

En quelques mots, voici le résumé de ce chapitre.

Donnez un rôle à l'intérêt dans toutes les pièces que vous composerez ; vous n'en demeurerez pas moins le maître de violer le goût et la vraisemblance, pour vous conformer à l'usage. Ce principe admis, rappelez-vous les conseils qui suivent, quand il s'agira de l'appliquer.

Si vous projetez d'écrire pour le grand Opéra, changez d'avis.

Voulez-vous essayer vos forces au Théâtre-Français ou à l'Opéra-Comique? Intriguez, corrigez, coupez, rampez, patientez, et vous pourrez réussir.

Votre muse mieux inspirée dirige-t-elle d'abord son vol vers l'Odéon? Osez, écoutez, profitez, espérez, et vous réussirez.

Enfin, est-ce aux petits théâtres que vous posez les bornes de votre carrière modeste? Mordez, injuriez, divaguez, étourdissez, et votre fortune est faite.

Je passe aux détails d'exécution.

CHAPITRE V.

Présentation.

Un jeune auteur, au pied de son secrétaire, croit régner sur toute la nature : l'espérance embellit tout à ses yeux d'un brillant coloris; le Permesse ne roule que des flots dorés; les lauriers du Pinde s'abaissent jusqu'à la main qui veut les cueillir; enfin, les Muses détachent en souriant leurs couronnes immortelles, pour en orner indistinctement le front de ceux qui leur adressent des hommages. Heureuse prérogative de l'inexpérience! Les écrivains encore soumis à ses lois ressemblent aux enfans : ils ne voient de la vie que le profil qui séduit, et ne soupçonnent pas même qu'elle en ait un différent. Mais l'expérience, la sévère expérience fait bientôt succéder de fâcheuses réalités à ce songe enchanteur.. .. Permettez-moi, mon cher élève, de vous épargner un rêve dont le réveil serait accablant.

L'aspirant aux succès dramatiques qui termine une pièce, fût-elle bonne (et ce n'est pas commun), n'a rempli que la plus petite partie de la tâche qu'il s'est imposée en prenant la plume : une distance effrayante sépare le cabinet de ce prétendant, du trou étroit où son manus-

crit doit figurer à la main du souffleur. En vain espère-t-il lui faire franchir cet espace par l'unique secours de son talent; la persévérance même sera une aide insuffisante Dès que les projets de cet *homme nouveau* seront connus, les obstacles, les dédains, les remises indéfinies se multiplieront à son approche : partout l'astuce tendra sous ses pas les embûches de l'envie. C'est donc l'intrigue défensive qu'il devra se hâter d'opposer à l'intrigue assaillante; et, pour faire triompher la première, il aura besoin du concours de toutes les qualités morales, de toutes les ressources dont j'ai parlé dans mes chapitres précédens.

Cette combinaison de moyens sera nécessaire à l'auteur débutant jusqu'à ce qu'il ait acquis *un nom*..... Alors, plus d'entraves, plus d'opposition : il intéressera tous les comités, excepté peut-être celui du Théâtre-Français; personne n'osera dormir pendant ses lectures; des roses presque sans épines naîtront pour lui par centaines; bref, il disposera d'un talisman devant lequel viendra s'abîmer à jamais sa mauvaise destinée. Il me prend envie de citer une anecdote propre à démontrer en même tems l'influence que peut exercer *un nom*, et l'excellente judiciaire d'un jury comique séant au boulevart; la voici :

R....., grand amateur de manuscrits originaux, publiés ou inédits, passe sa vie à courir

les ventes, pour augmenter la collection, suivant lui précieuse, qu'il possède en ce genre. Une telle manie ne s'explique pas au premier coup-d'œil; il est même des gens qui s'étonnent toujours de voir arracher à grands frais aux rats quelques vieux cahiers, dont ils ont eu plus ou moins long-tems la jouissance, pour en surcharger avec ordre les ais d'une bibliothèque, où d'autres rats viendront s'en emparer à leur tour. Mais cette passion, qui peut quelquefois prêter à rire au *profanum vulgus*, rachète ce petit inconvénient par l'avantage réel de ne jamais faire pleurer ceux qu'elle subjugue. Donc, elle est préférable *au jeu*, qui ruine; *au vin*, qui frappe d'apoplexie, et *à la volupté*, qui procure la goutte..., au moins..... J'arrive à mon anecdote.

Un jour que R..... détachait une liasse de comédies manuscrites, qu'il venait d'enlever à son voisin l'épicier, par une enchère adroite de 25 centimes, un cahier plus petit que les autres s'échappe du paquet, et laisse apercevoir, en s'ouvrant, le nom de *Favart*..... « Favart! s'écrie « mon bibliomane enchanté : posséderais-je « un manuscrit original de cet auteur char- « mant?.... Mais ce titre m'est inconnu; il se- « rait plaisant que ce fût une production iné- « dite : parbleu, le fait est facile à vérifier..... » R....., hors de lui, court à sa bibliothèque; le théâtre de Favart est feuilleté : la pièce ne s'y

trouve pas..... Plus de doute, c'est un ouvrage posthume, ou plutôt c'est un trésor que vingt théâtres vont se disputer.

Un peu revenu de sa première ivresse, R..... fit cette réflexion judicieuse : A la fin du dix-huitième siècle, Favart paraissait admirable; mais d'autres tems, d'autres goûts. Le présent s'attribue aisément la supériorité sur le passé, qui n'est pas là pour défendre sa cause; on corrige chaque jour les meilleurs ouvrages, par la seule raison qu'ils ont vieilli; et Molière lui-même serait peut-être déjà rajeuni, c'est-à-dire mutilé, si le respect attaché à son nom n'eût arrêté la main sacrilége des *renovateurs*. Favart est loin d'inspirer une telle vénération : or, porterai-je son œuvre posthume à l'Opéra-Comique? Non; une plume musquée transformerait *Colin* et *Lucas* en petits-maîtres à l'eau rose glacée. Présenterai-je mon manuscrit au Vaudeville? Non; il faudrait dire adieu à cette gaîté franche qui distingue l'auteur d'*Annette et Lubin;* et qu'admettrait-on en échange? un délire bachique au sein duquel le buveur *à rouge trogne* vanterait à tout propos *le joyeux Bourgogne*, parce qu'il est reconnu parmi nos vaudevillistes que *le vin*, fût-il de Surène, doit être *un nectar divin*, et que c'est uniquement *le jus de la treille* qui fait que la gaîté *s'éveille*. Rabattrai-je sur les Var étés? Non; il faut descendre en droite ligne des *Jocrisses, des Innocens ou des Cadets-Rous-*

sels, pour réussir à ce théâtre. Allons, allons, point de fausse honte ; reléguons Favart un peu plus loin : tout bien considéré, il aura moins à souffrir aux petits spectacles qu'ailleurs; là, du moins, il sera joué sans coupures, et je me procurerai le plaisir de vérifier une bonne fois si le public dédaigne les anciennes richesses littéraires, au tant que veulent nous le faire croire, et pour cause, nos écrivains d'aujourd'hui.

Cette détermination prise, R..... fait tirer une copie du précieux manuscrit; il tourne ensuite une lettre d'envoi fort grâcieuse; et se réservant de donner au besoin un éclaircissement, il fait parvenir la pièce sans décliner le nom de son auteur. Le paquet fut remis à certain directeur d'un *petit* établissement, qui, *grand prometteur* sur l'affiche, donne de *très-petits spectacles* dans une *très-grande salle;* c'est le même qui cota, dit-on, n°. 600, la première pièce qu'on lui remit, pour avoir occasion de dire, après trois mois, qu'il avait mille ouvrages dans ses cartons. Cependant, six semaines s'étaient écoulées, et R..... n'avait reçu aucune nouvelle de cet important administrateur. Il lui écrit une fois : point de réponse; une seconde fois, même silence; une troisième, une quatrième, une cinquième fois : pas un mot. Las d'écrire inutilement, il se rend un matin chez le silencieux dépositaire de son manuscrit. N'allez pas croire que cette première visite obtint quelque

succès ; R..... dut se retirer huit jours consécutifs sans avoir été introduit ; enfin, à la neuvième tentative, il eut le bonheur insigne d'entretenir M. le directeur, pendant qu'il se faisait la barbe. Je rapporte mot pour mot le dialogue auquel cette entrevue donna lieu :

R.....

M. le Directeur, j'ai pris la liberté de vous adresser une pièce, il y a quelques mois.....

LE DIRECTEUR *(se rasant)*.

Son titre, s'il vous plaît ; on m'adresse des pièces par milliers.

R.....

Celle-là est intitulée... *(Il en dit le titre)*.

LE DIRECTEUR.

Ah ! je me rappelle cela..... un vaudeville, l'auteur inconnu..... Refusé, mon ami, refusé à l'unanimité.

R.....

Vous m'étonnez.

LE DIRECTEUR.

Je le crois ; MM. les auteurs commençans sont riches en amour-propre : il n'y en a pas

un qui voulût s'avouer l'inférieur de Racine, Molière, Quinault ou Favart..... Vous riez, jeune homme?

R.....

Oui : la justesse de votre remarque me charme... Ainsi, la pièce dont je vous parle ne laisse pas même espérer qu'après quelques corrections...

LE DIRECTEUR.

Mon Dieu, non!.. Le sujet est plat, l'intrigue embrouillée et lente, le dialogue détestable et les couplets unis comme *bonjour*.

R.....

Prenez garde à ce que vous dites, M. le Directeur : la prévention de votre comité pourrait...

LE DIRECTEUR.

Que diable me contez-vous donc là, mon cher? Je faisais partie de l'assemblée qui a jugé votre ouvrage : et mon autorité en vaut bien une autre, j'espère...

R.....

Vous me voyez pénétré de respect pour elle; et je n'ai plus qu'une petite observation à vous

faire, c'est qu'en citant quatre poëtes dramatiques célèbres, vous venez de nommer l'auteur de la pièce *rejetée à l'unanimité*.

LE DIRECTEUR (*surpris*).

Que voulez vous dire, voyons ?

R.....

Que cet ouvrage est de Favart..... Voici le manuscrit tracé de sa propre main.

LE DIRECTEUR (*laissant échapper son rasoir*).

De Favart ! ! !.....

R.....

Oui, M. le Directeur.

LE DIRECTEUR (*prenant un air riant*).

Eh ! méchant, que ne me disiez vous cela d'abord..... On ne peut pas tout deviner..... Mais, Monsieur, daignez donc vous asseoir. Soyez tranquille, demain la pièce est distribuée; avant dix jours elle est sue, et sous trois semaines, la répétion générale.

R.....

Mais votre affiche annonce plusieurs nouveautés ; je ne voudrais pas.....

LE DIRECTEUR.

Elles seront remises, Monsieur, remises indéfiniment; les auteurs sont faits pour attendre. Un vaudeville de Favart! Cela passe avant tout.. Ah! si j'avais pu soupçonner que j'étais en possession de cette perle littéraire, elle serait à sa soixantième représentation..... Dès demain, je proposerai à mon comité de *lire désormais* les pièces qu'il examinera.

Satisfait de la promesse positive qu'il obtenait, R..... tira sa révérence au directeur, qui, la serviette au cou, une joue rasée et l'autre couverte de savon, l'aurait peut-être reconduit jusque chez lui, si le portier, par un rire inextinguible, n'eût rappelé au conducteur obstiné dans quel grotesque équipage il faisait les honneurs de sa politesse.

Revenons à mes préceptes. Il ne suffit pas que je vous aie fait entrevoir l'hydre des difficultés; je dois mettre dans vos mains des armes pour le combattre. En présence de cet ennemi redoutable, point d'hésitation, point de faux mouvemens, point de coups mal portés; il est plus prompt à profiter d'une faute qu'on ne peut l'être à la réparer : c'est un adversaire dont il faut craindre l'adresse autant que la force. Déployons un peu la tactique qu'il convient d'employer contre lui.

La faute le plus ordinairement commise par les auteurs qui débutent, c'est d'envoyer leurs ouvrages aux administrations théâtrales : ils évitent de cette manière un refus direct, toujours fort dur à entendre; et celui qu'ils reçoivent par la petite-poste de Paris leur semble plus doux, parce qu'il ne frappe pour ainsi dire que leur nom. Je conçois que l'injure faite à un nom sans gloire est peu de chose; tandis qu'une porte, en se fermant sur un homme refusé, rend pour lui le plus désagréable de tous les sons; mais malheur à qui se laisse abuser par les inspirations de l'orgueil ou de la timidité (1); je crois l'avoir dit ailleurs, la sotte habitude de rougir énerve toute intelligence, paralise tout savoir faire.

Si donc vous n'êtes pas jaloux d'apprendre avec quelle heureuse variété de style on peut appliquer à vos ouvrages le mot *refusé*, soumettez-les vous même à leurs juges; suivez les discussions auxquelles ils donneront lieu; opposez-vous à ce qu'ils soient transportés d'un lieu à un autre; ne les abandonnez enfin qu'après réception définitive. Une conduite différente n'expose pas seulement aux rejets ou aux retards indéfinis : elle entraîne encore une conséquence plus fâcheuse et non moins commune :

---

(1) Qui n'est qu'un orgueil honteux.

rappelez-vous le *sic vos non vobis* de Virgile.... Nous reviendrons sur cet article.

Quelques auteurs, suivant eux bien informés, croient esquiver et le refus arbitraire, et les lenteurs, et le *sic vos non vobis*, en demandant un rendez-vous à tel administrateur-général, à tel semainier perpétuel, à tel directeur, afin de déposer leurs productions dans *des mains pures*; marche erronée que cela. Un ministre vous accorde volontiers une audience; de plus il vous envoie *l'hommage de sa parfaite considération* au bas d'un *laissez-passer* doré sur tranche. Les autorités de nos théâtres moins complaisantes, gardent en pareil cas le silence; ou, si elles commettent leur dignité jusqu'à s'apercevoir qu'elles doivent une réponse, le secrétaire de leurs commandemens est chargé d'avertir le solliciteur que, *vu ses nombreuses occupations*, M. l'administrateur-général, ou le semainier, ou le directeur, n'examine pas par lui-même les ouvrages; que, d'ailleurs, l'administration s'est imposé un mode d'examen dont elle se fait un devoir scrupuleux de ne s'écarter en aucune circonstance. Ainsi, l'auteur qui s'était flatté d'échapper au fatal comité de lecture, renvoyé devant ce tribunal inévitable, a perdu ses peines en prenant une voie détournée; heureux encore s'il ne s'est pas attiré l'animadversion de ceux qui vont le juger.

Voyons cependant jusqu'à quel point l'admi-

nistration *au devoir scrupuleux*, demeurera fidèle à ses principes sévères, si elle est attaquée d'après les règles de l'art.

Je me transporte, par la pensée, au jour où vous venez d'achever votre première pièce : elle est là, couverte d'un papier vert, symbole de vos espérances; il s'agit maintenant de la présenter. Le tems presse, procédez vîte à votre toilette; mais prenez-y garde, je n'admets pas ce costume bizarre qui décèle un poëte de cent pas; laissez cette misérable ressource au rimailleur obscur. Une autre parure doit marquer d'autres destinées : l'homme, vous le savez, est souvent redevable de sa bonne ou de sa mauvaise fortune à la seule apparence qu'il montre : fastueux, éblouissant et sot, il règne sur l'opinion, voilà notre discernement; plein de mérite, sous les livrées de l'indigence, il obtient à peine un regard, voilà notre justice; les couleurs du ridicule en font un objet de risée, à la bonne heure.

Quant à vous, mon cher élève, prenez ce fer chaud dont le farouche Turnus reprocha jadis l'usage au fils d'Anchise, et prêtez à votre chevelure mille contours grâcieux; revêtez ensuite le large pantalon, signal d'un élégant négligé; qu'il badine sur un escarpin brillant, dont le noir contraste heureusement avec un bas blanc superfin; et qu'aux bouts artistement chiffonnés d'une cravate diaphane, vienne se marier

sur votre poitrine un superbe jabot, s'échappant d'un gilet de cachemire. Pour couvrir ce dessous recherché, ce n'est pas trop, je pense, du joli frac brun qu'un tailleur en vogue vous apporta hier; endossez-le donc, et votre tenue sera conforme à mes vues, quand vous aurez glissé dans votre bourse quelques pièces d'or, qui pourront bien ne pas revoir le secrétaire d'où vous allez les tirer.

Pendant que vous jetez un dernier coup-d'œil sur vos glaces et sur votre pièce, le portier, qu'aiguillonne l'espoir des étrennes, court chercher un cabriolet; non de ceux que déshonore l'ignoble numéro noir moulé sur fond blanc, mais bien ce leste équipage appelé *bourgeois*, qui, moyennant un demi-louis, vous donnera, quelques heures durant, l'apparence d'un premier commis; on n'est pas obligé de produire à chaque visite la quittance de son carrossier.

Ainsi frisé, paré, voituré, il s'agit de prendre M. le directeur (1) au saut du lit: descendez à sa porte, montez, traversez les appartemens, arrivez jusqu'à lui, avant qu'on ait pu s'apercevoir que vous êtes entré. Cette apparition foudroyante étonnera d'abord votre

(1) Ou telle autre autorité dramatique supérieure; mais je n'emploierai que le titre de *Directeur*, pour éviter la répétition de ceux d'*Administrateur général* et de *Semainier perpétuel*.

homme ; elle pourra même le fâcher, s'il donne audience à telle gentille ingénue ou à telle sémillante soubrette ; mais ne reculez pas d'une semelle ; vous avez partie gagnée, pourvu que, dans une phrase d'excuses assez légères, vous sachiez introduire deux ou trois noms en crédit, *vos gens, vos chevaux, votre cabriolet*.. Aussitôt que le sourire de la bienveillance, obéissant à ces paroles magiques, effleurera les lèvres de M. le directeur, ajoutez sur un ton qui tienne moitié du protecteur, moitié du protégé : « Il « m'a pris fantaisie d'écrire pour le théâtre ; n'en « soyez point étonné, cette fantaisie prend à « beaucoup d'autres, qui ne la justifient pas par « d'excellentes raisons ; et les auteurs pullulent « au boulevart, depuis que notre toilette re- « cherchée rend si difficile l'art du tailleur et « celui du bottier (1). Je ne sais si de tels écri- « vains ont la conscience de leur faiblesse ; tou- « jours est-il qu'ils se sont déclarés *les sévères* « *gardiens* du temple de Thalie, afin que per- « sonne ne vienne enchérir sur leurs tristes « hommages. Nul sujet nouveau, s'il porte l'é- « tincelle du génie, ne peut arriver aux autels « de la déesse : à Rome, les vestales empêchaient « le feu sacré de s'éteindre, chez nous, ces mes- « sieurs font en sorte qu'il ne puisse se rallumer. « Vous sentez que je vais les trouver armés

(1) Si l'on doutait de ce que j'avance, j'ai mes preuves.

« jusqu'aux dents contre mes entreprises ; peut-
« être même ont-ils déjà deviné l'essor de ma
« muse ; car le talent se trahit bientôt sous le
« voile de la modestie ; et je tremble qu'ils ne
« privent le public de mes heureux essais. Je
« viens donc, mon cher directeur, solliciter
« franchement votre appui »...... Interrompez-vous ici, pour attendre la réponse de votre auditeur ; et si, dans les premiers mots qu'il prononcera, votre oreille est frappée du fatal *mais*, précurseur ordinaire des refus, reprenez à l'instant : « Vous m'allez alléguer les devoirs, le
« travail, les inquiétudes qui remplissent vos
« instans, depuis l'aube matinale jusqu'à l'heure
« chaque jour reculée de votre sommeil....
« Je sais combien est compliquée la machine que
« meut votre main habile : tous les ressorts
« m'en sont connus ; mais enfin *Colbert*, *Lou-*
« *vois et Néker* déjeûnaient ; non moins occupé
« que ces grands ministres, il n'y a pourtant
« pas de raison pour que vous restiez à jeûn
« plus qu'eux. Or, mon cabriolet nous jette
« *chez Balaine ;* déjà les *huîtres* sont ouvertes ;
« *l'aï mousseux* est choisi, *la terrine de Nérac*
« déballée. Nous doublons les morceaux, tri-
« plons les rasades ; je lis ma pièce entre le
« cure-dent et le moka ; elle vous séduit, vous
« m'ajournez devant une assemblée favorable ;
« je vous remets à la main le timon de votre
« empire, et je vole où le plaisir m'appelle ; on

« ne peut pas être plus expéditif ». Peu de gens sont insensibles à ce genre d'éloquence; et je serai bien trompé si M. le directeur, après avoir vu le Champagne pétiller dans son verre, ne juge pas votre ouvrage pétillant d'esprit.

Vous pourriez cependant rencontrer un sujet cacochyme qui, réduit au lait d'ânesse ou aux infusions pectorales, fût sevré de jouissances gastronomiques. Le cas échéant, vous reconnaîtrez sans peine ce mortel disgrâcié d'Hygie aux bouilloires, théïères et coquemars rassemblés près de sa cheminée. Que cet aspect change subitement votre système d'attaque; l'offre d'un repas délicat ressemblerait ici à la boutade de ce fou qui, pour égayer un aveugle, voulait le conduire à une séance des sourds-muets. Toutefois, j'espère que votre visite ne sera pas perdue; le tacticien véritablement adroit tire parti de toutes les circonstances : puisque la place ne peut être enlevée de vive force, sachez vous y introduire au moyen des intelligences que vous aurez l'art d'y ménager. Il est une faculté qui ne souffre jamais chez l'homme malade, c'est l'amour propre; appliquez-vous à flatter celui de l'administrateur dramatique, puisque son appétit est nul. Au ton familier que vous aviez dû prendre d'abord, substituez le langage mesuré d'une puissance mitoyenne, sollicitant une puissance supérieure : parlez de lumières, de sages conseils, de bienveillance. Cette humilité d'un

personnage à cabriolet, fera merveille; et je ne serais point surpris que M. le directeur n'entrât chaudement dans vos intérêts, pour soutenir la haute idée que vous paraîtrez avoir conçue de sa prépondérance. Quoi qu'il en soit, rappelez-vous en sortant que vous avez forcé, pour entrer, la consigne du domestique; cela mérite un dédommagement... et les amis d'antichambre sont à si bon compte !

Admettons que cette première démarche ne vous ait obtenu que la permission de revenir faire votre cour à M. le directeur, et la licence d'arriver jusqu'à son cabinet; c'est déjà beaucoup. En peu de jours, vous connaîtrez la coterie *directoriale*; l'humeur, les goûts, les passions, les faiblesses des acteurs et actrices qui la composent; l'influence qu'ils exercent sur l'esprit du chef; de quel poids est leur autorité dans les assemblées; en un mot, si vous êtes attentif, vous n'aurez bientôt plus rien à donner au hasard : vous marcherez sûrement dans le chemin de l'intrigue.

Mon avis est que vous recherchiez de préférence les actrices; ceci vous paraîtra tout simple: l'âme candide d'une femme est le creuset où viennent s'épurer l'obligeance et la sensibilité. Mais il vous semblera sans doute moins naturel que je vous recommande de prendre vos protectrices entre trente et quarante ans; je dois pourtant insister sur ce point. Ne pincez pas les

lèvres, c'est un âge encore fort agréable dans un monde où, par l'effet d'une rare prédilection, les amoureuses ne plient guère bagage avant la cinquantaine. Hésitez-vous? voici mes raisons. Cette jeune et brillante actrice à laquelle il serait, j'en conviens, charmant de devoir votre réussite, vous distinguera-t-elle dans le tourbillon qui l'environne, quand chaque regard qu'elle abaisse vers la terre rencontre un soupirant à ses pieds? Opposerez-vous votre opulence factice aux trésors du prodigue milord, dont les billets doux sont autant de *bank-notes?* Le bruit grêle de votre cabriolet de louage, ne sera-t-il pas couvert mille fois par le fracas des équipages qui viennent se presser à la porte d'une beauté presque divinisée? croyez-moi, fuyez cette syrène enchanteresse; fuyez tout engagement sérieux : le berceau de l'amour serait le tombeau de votre fortune.

Je le répète, une prêtresse de Thalie touchant à son septième lustre, voilà votre fait : la coquetterie n'arrête plus l'élan de son âme compatissante; elle volera au-devant de vos vœux, si vous savez vous rendre digne de ses bontés. Mais la sollicitude d'une comédienne de trente-cinq ans est un brasier dont on doit craindre la divergence; il faudra des précautions soutenues pour en concentrer l'ardeur sur vous seul. Permettez-moi quelques détails sur cet objet : dès que vous aurez en vue une protectrice qui, par

son crédit, pourra recommander vos ouvrages, les soutenir en assemblée par sa fermeté, et les faire valoir au théâtre par son talent, devenez l'ombre attentive de cette dame. Si votre physique est ordinaire, tous vos soins suffiront à peine ; si vous êtes joli garçon, on vous saura gré d'une galanterie qui se trouve rarement unie à un pareil avantage.

La matinée d'une actrice est une suite de scènes rapides, imprévues, incohérentes qui, produites par des passions plus ou moins vives, tendent à resserrer, dans l'espace de quelques heures disponibles, les plaisirs qu'une autre femme répand avec plus de mesure dans toute sa journée. Pour aider à ces jouissances impromptu, il faut être nécessairement doué d'une complaisance aussi mobile que les goûts ou les caprices qu'il s'agit de seconder ; mais je ne vois rien là d'impossible à l'homme pénétré de mes principes sur les qualités morales.

Vous êtes introduit un matin chez votre aimable connaissance ; la paresseuse n'est pas levée. Un bras seul est hors du lit.... quel bras ! c'est l'enseigne des trésors d'albâtre recélés entre deux draps. La jolie main tient une tasse de café ; « mais ce jus exotique est détes- « table ; la cuisinière choisit mal.. Cidalise en « a d'exquis »... N'oubliez pas d'apporter ce soir à la cuisinière du café pareil à celui de Ci-

dalise. Comme il faut qu'on se lève, on vous ordonne de prendre sur la cheminée une brochure nouvelle, puis de détourner les yeux..... heureusement le signe indicatif se dirige vers une glace, et l'on ne vous demandera pas compte de votre lecture. Le tems est superbe; on brûle d'aller *aux promenades aériennes*; à merveille, vous avez votre cabriolet. Mais la marchande de modes n'apporte pas une *capote négligée* dont on ne peut se passer; déjà deux petits pieds, agités par une impatience toujours croissante, frappent le parquet avec précipitation..... En deux tours de roues vous voilà chez la modiste retardataire. L'apprentive au nez retroussé vous accompagne au retour; son carton renferme la capote desirée : elle était indispensable, cependant on ne la mettra pas.... La toilette d'abord adoptée éprouve bien d'autres changemens ... ; à la fin, on est prête. Le cabriolet vole; vous arrivez à la folie renommée. Occuperez-vous deux chars?.... pourquoi, puisqu'un seul peut recevoir votre amie et vous? rien de plus naturel d'ailleurs : pour satisfaire à la décence, une demoiselle bien née *dégringole* en présence de sa maman; l'usage autorise une jeune dame à *dégringoler* sans son mari; mais il ferait beau voir qu'une protectrice ne *dégringolât* pas avec son protégé. En rentrant, on propose un peu de musique; volontiers, répondez-vous, toujours volontiers..

et vingt mesures sont à peine comptées, que le piano, déclaré discord, est abandonné. Ah! vous allez lire haut la brochure de ce matin, pendant qu'on brodera; idée heureuse... Paf! un coup de main qui jette le livre au plafond prouve, après trois minutes, que la lecture ennuie. Enfin, un rôle est ouvert; vous allez le faire apprendre : votre bouche le transmettra mot-à-mot à la studieuse actrice; de bien près, bien près, entendez-vous?... c'est-là qu'il fallait en venir... Ainsi s'écoule la matinée. Demain, ce seront d'autres fantaisies; la même inconstance fera succéder l'une à l'autre; la même attention vous sera nécessaire.

Le soir, c'est au théâtre, c'est dans sa loge, que l'objet de vos complaisances doit surtout avoir à s'en louer : il n'est pas une papillote que vous ne deviez visiter; pas une boucle de cheveux dont vous n'ayez à rectifier le contour. Cette toile caressante que Parny nomme le *dernier vêtement* sera-t-elle bien chauffée, si vous ne remplacez l'osier qui la soutient au-dessus du feu... fripon, le jour viendra, peut-être, où vous la suivrez jusqu'à sa destination. En attendant, votre main lace l'heureux corset; elle seule tient les épingles utiles à la toilette (1); et ce petit pied qui reçoit tant d'hommages se trouve

(1) Nos galans d'autrefois appelaient cela *servir de pelote*.

mal logé dans sa prison étroite, s'il n'est chaussé par vos soins.

Bientôt un autre devoir vous appelle dans la salle : allez y donner l'exemple des applaudissemens que va mériter votre amie; et quand, chargée de nouveaux lauriers, elle quittera la scène, disputez aux plus empressés le bonheur de la reconduire chez elle....

Telles sont les obligations qui vous seront imposées; rarement elles resteront sans récompense : celle de qui vous aurez soigné les besoins, les plaisirs, la gloire, fera tout pour assurer vos succès.

Mais le sage qui traverse l'orageux Océan, se garde bien de confier toute sa fortune à un seul navire; imitez sa réserve : votre fortune est dans votre espoir; il y aurait trop d'imprudence à le faire reposer sur une base unique. Recherchez les acteurs en général; courtisez plus particulièrement les membres du terrible comité. Ces derniers prendront d'abord à votre aspect la gravité qui convient à des juges, en présence de leur justiciable : ils vous interrogeront avec hauteur, vous répondront avec dédain; et pour peu que votre imagination prête à chacun de ces juges une robe et un bonnet carré, il ne tiendra qu'à vous de pâlir devant eux, comme les ombres devant le redoutable Minos. Mais toute cuirasse a son défaut, tout homme a son côté faible; un peu d'adresse suffit pour ren-

contrer l'un et l'autre. Une fois que vous aurez trouvé le secret de chatouiller leur goût favori, ces régulateurs sévères de la littérature dramatique qui, sous un masque rembruni, allaient vous faire trembler, reviendront, en le jettant, ce *Frontin*, ce *Sganarelle*, ce *Daniers*, ce *Jocrisse* dont le premier devoir est de vous faire rire.

Si, contre toute apparence, vos démarches directes, quoique bien entendues, n'attendrissaient pas ces messieurs, il faudrait faire parler leurs amis, les amis de leurs amis, voire même les connaissances au troisième degré. Une protection par ricochets en vaut une autre; l'essentiel c'est de réussir. Dans tout ce manège, n'oubliez ni les huîtres, ni la terrine de Nérac, ni le pétillant Aï : la gourmandise fait plus d'amis que la sympathie; demandez aux dîneurs en ville.

Enfin, il est encore une ressource à la disposition des auteurs assez malheureux pour avoir usé sans succès de toutes celles que je viens d'indiquer : le moyen dont il s'agit termine la nomenclature, parce qu'il ne s'emploie que dans les cas désespérés : c'est l'ancre de miséricorde. Je m'explique : supposons que vous soyez éconduit par un directeur sans appétit et sans vanité, par des actrices sans compassion pour les jeunes auteurs, par des acteurs sans faiblesses dont on puisse tirer parti, (et jugez

combien tout cela est rare), vous allez peut-être croire qu'il ne vous reste plus qu'à brûler votre manuscrit... n'en faites rien ; une *association* va vous tirer de là. Toutefois, n'allez pas, donnant dans un excès contraire, proposer cette association aux And..... aux Pic..., aux Duv.., aux Et....., aux De J... ; ces auteurs estimables ne spéculent point sur l'infortune des nouveaux écrivains. Adressez-vous aux *cerbères dramatiques* dont je vous ai parlé ; vous les trouverez réunis sous une bannière portant pour devise :

Nul n'aura de l'esprit hors nous et nos amis ;

Et voici les conditions respectives auxquelles vous pourrez devenir l'ami de ces messieurs, et spirituel à leur manière.

D'une part, vous remettrez votre pièce à discrétion à l'auteur que vous aurez choisi pour associé ; mais comme les beaux esprits ont la mémoire ingrate en fait de propriété littéraire, vous tirerez un reçu de lui, afin de tranquilliser sa conscience.

D'autre part, l'auteur dont il est question se chargera de retrancher la gaîté, l'esprit réel et l'intérêt qui pourront se trouver dans l'ouvrage ; il se fera fort d'y introduire, en échange, une quantité honnête de calembourgs usés, quelques saillies alambiquées, et des personnalités fort piquantes.... pour ceux qui en se-

ront les objets. La pièce, ainsi restaurée à la plus grande gloire des lettres, sera réhaussée du nom de son correcteur, qui la présentera même aux comédiens, sous les auspices de sa juste réputation; à charge, par vous, de lui abandonner les deux tiers de vos droits d'auteur, si l'ouvrage réussit, et de vous déclarer le seul coupable, s'il vient à tomber(1).

Ces conditions vous semblent peut-être un peu dures.... aussi, pourquoi les auteurs s'avisent-ils d'avoir un commencement? en amour, c'est une époque charmante; en littérature, c'est un temps d'épreuves diaboliques; mais ce tems passe, et l'on vole un jour de ses propres ailes.

---

(1) Car le public est quelquefois assez malin pour se faire nommer un auteur tombé.

CHAPITRE VI.

Lecture, Réception, Refus.

Une présomption favorable vous sera permise, lorsqu'admis au sein d'une assemblée réunie pour entendre votre production, vous pourrez y compter presqu'autant de voix favorables que d'assistans; ou bien y voir siéger un directeur (1) séduit, dont l'avis entraînera celui des membres qui n'opinent que du bonnet. Cependant, dans ce cas même, craignez de vous livrer à une sécurité prématurée; vous ne connaissez pas les gens de qui votre sort dépend. Habitués à changer chaque soir de caractère, et se piquant peu d'en avoir un en propre, s'ils conservent aujourd'hui la teinte du rôle qu'ils ont joué hier, ce soir une nouvelle teinte effacera celle-là, pour être effacée demain à son tour. Bref, au moment où l'auteur patient et attentif croit les avoir fixés par des complaisances, des assiduités, des éloges, ils lui échappent comme des anguilles. Il faudra donc attendre, pour vous réjouir, que l'événement ait justifié vos espérances. Dailleurs, vos envieux

(1) *Directeur* est toujours employé pour première autorité d'un théâtre.

n'auront-ils pas mis tous leurs soins à vous susciter des opposans dans le conseil : n'entonnez le chant de victoire qu'après en avoir triomphé sans retour.

Dans une ou deux séances au Rocher de Cancale, l'acteur sur lequel vous aurez cru pouvoir le plus compter, aura contracté l'habitude de lire convenablement votre pièce, c'est-à-dire d'en faire ressortir les passages brillans, et d'esquiver les endroits faibles. Mais si la chose n'a pu s'arranger ainsi, il n'y aura pas grand inconvénient à ce que le premier venu se charge de cette lecture : comptez qu'il y déploiera son savoir-faire tout entier ; autrement, le lecteur serait compromis ; et, vous fût-il opposé, il aimera mieux servir un moment votre cause que de donner prise sur sa réputation. Le pire des moyens serait de lire vous-même. On prétend que personne ne sait aussi bien qu'un auteur faire valoir son ouvrage à notre oreille : qu'il donne à saisir ses moindres intentions, fait apercevoir des nuances qui échapperaient à tout autre, s'identifie à merveille avec les personnages qu'il met en scène ; qu'enfin son imagination passe, en quelque sorte, dans son organe. Voilà de fort beaux raisonnemens, que les effets démentent presque toujours. Sans doute que seul, au coin de sa cheminée, les pieds sur les chenets, les pincettes dans une main, et de l'autre tenant son cher manuscrit, un auteur lit

comme *Vigée*, déclame comme *Talma;* mais il n'en est pas de même au milieu d'un aréopage qui va le juger à la rigueur. La timidité, cette ennemie de toute réussite, s'empare de lui : elle embarrasse sa langue, rend sa voix tremblante; il se trouble, se trompe, se reprend, se trompe encore; et la prévention, qui l'attendait là, proclame en toute hâte archi-sot un homme auquel il ne manque peut-être, pour être admiré, qu'une confiance robuste en soi-même, que tant de gens prennent pour du talent.

Le général sur qui repose la défense d'une forteresse n'a pas de poste fixe; il se tient prêt à se porter partout où l'œil du chef devient nécessaire : tel doit être l'auteur dramatique, pendant l'examen de sa pièce; observateur attentif, il se recueille, médite ses réponses aux objections qu'on pourra lui faire, et s'applique mentalement ce vers philosophique :

> A tout événement le sage est préparé.

Poussons plus loin la comparaison. Le général abandonne par fois quelques ouvrages avancés, dont la défense compromettrait le corps de la place; l'auteur prudent agit d'après ce principe : il sacrifie à la première réclamation toute idée d'un effet douteux, toute plaisanterie forcée, toute saillie où le spectateur aurait une part amère; mais particulièrement toute phrase de

nature à fournir une maligne réflexion sur les acteurs. Ceux-ci ne souffriront jamais, par exemple, que vous vantiez *les yeux enchanteurs* de votre héroïne, quand ce rôle sera le lot d'une actrice affligée de la cataracte; ni que votre amoureux compare sa maîtresse *à la jeune Hébé*, quand ce tendron devra paraître sous les traits d'une beauté majeure depuis vingt ans; ni que vous prêtiez *une taille superbe* à votre héros, quand le public sera menacé de voir ce nouvel Antinoüs dans un homme de quatre pieds dix pouces; enfin, les examinateurs s'opposeront à ce que vous exaltiez sans cesse les vertus, la pudeur, la retenue de votre *Célimène* ou de votre *Araminte..... :* cela gêne une pauvre actrice; le parterre rit, et puis elle pleure.... Les âmes sensibles se rappellent encore combien, il y a quelques années, une jeune première répandit de larmes, pour avoir eu malheureusement à dire *qu'elle allait se faire vestale.*

Hâtons-nous d'arriver au moment décisif, à ce moment redouté, même des auteurs aguerris, où vos regards vont se reposer sur la plus aimable perspective, ou s'arrêter, hélas! sur une mer de nouvelles vicissitudes. Le comité se réveille, se mouche, crache, tousse; puis l'orateur ordinaire, avec une dignité *comico-sérieuse*, vous annonce « que l'assemblée va délibé-
« rer à huis-clos sur votre ouvrage (ce qui équi-
« vaut à l'invitation de vous retirer), et qu'elle
« vous fera parvenir *par écrit* sa décision ».

La première partie de cette courte harangue est sans réplique : il faut sortir. C'est en votre absence que vos ennemis vont s'élancer dans l'arène, d'autant plus audacieux qu'ils auront à combattre un parti privé de son chef; mais ne quittez pas la place sans avoir passé une revue rapide de vos défenseurs : encouragez celui-ci par un coup-d'œil, celui-là par un sourire, cet autre par une promesse, et tous par les dehors d'une noble confiance en votre cause. Quant à la décision, gardez-vous de consentir à la recevoir *par écrit* : ce moyen pourrait ne présenter aucun inconvénient en cas d'admission, mais ceux qu'il entraînerait seraient incalculables, si votre pièce était refusée. Admettant cette dernière supposition (car il faut tout prévoir), suivons à vue de pays les détours que l'écrit disgrâcié fera pour arriver jusqu'à vous. Jeté dédaigneusement sur le tapis, il est ramassé parmi les paperasses que M. le secrétaire emporte chez lui. Là, relégué sur le coin d'une cheminée, il y repose plus ou moins long-tems oublié; mais le secrétaire d'un comité de lecture compte bien quelques auteurs au nombre de ses bons amis : l'un d'eux, un matin, ouvre par distraction votre pièce..... ; on lui permet de la lire, de l'emporter même, si cela peut lui convenir. Toutefois, ce premier curieux sera modeste : il ne vous prendra qu'une scène ou cinq à six couplets. Pendant qu'il transcrit en-

core, survient son plus cher camarade : à ce point d'intimité on ne refuse pas la communication d'un ouvrage, et sur-tout celle d'un ouvrage rejeté. Le malheur veut que d'autres scènes ou d'autres couplets conviennent au second curieux; mais celui-là se pique de délicatesse : il ne communique le manuscrit qu'à sa maîtresse; et ce n'est pas sa faute si cette belle est liée avec cinq ou six mélodramaturges, fournisseurs d'opéras - comiques ou vaudevillistes, tous amateurs d'esprit tout fait, auxquels elle ne sait rien refuser. Enfin, une marche rétrograde remet votre production entre les mains de M. le secrétaire, qui vous la renvoie par l'intermédiaire d'un factotum subalterne, lequel a quelquefois aussi des auteurs pour amis. La lettre de *renvoi* contient des témoignages de regrets, des encouragemens, des protestations d'intérêt, etc., etc..... à vous permis de vous procurer un fort joli dédommagement, en faisant encadrer cette missive.

Vous voilà j'espère suffisamment prévenu contre les décisions envoyées à domicile : insistez donc pour venir entendre votre arrêt au sein de l'assemblée qui l'aura prononcé Peut-être opposera-t-on à votre demande une résistance opiniâtre; peut-être même aurez-vous à séduire ceux qui gardent les avenues du tribunal dramatique; mais fallût-il vous faire hisser par les trappes ou descendre par les frises du théâtre,

arrivez, coûte qui coûte, au lieu où vous pourrez être tiré promptement de la plus pénible des situations morales, l'incertitude.

Il est au théâtre deux espèces de refus : *le refus absolu* et *la réception à corrections*. Le premier ne peut manquer de paraître aussi clair qu'il est accablant; le second n'est guère moins positif; quelques dramatistes l'interprètent cependant à leur avantage : je dois vous précautionner contre cette erreur toujours préjudiciable. Quand, à l'exemple de Pénélope, vous passeriez dix ans à faire, défaire et refaire votre ouvrage, ce serait en vain : *reçu à corrections* veut dire *refusé poliment;* et rien ne fait changer cet arrêt, qui prouve bien moins la faiblesse d'une pièce que celle du parti aposté pour la soutenir au comité. Le plus sûr, en pareil cas, c'est de chercher fortune ailleurs, sans changer une seule ligne à la production refusée; entendez-vous ? sans y changer une seule ligne : cette condition est de rigueur. Car, ici vous avez paru trop gai, là vous serez trouvé trop sérieux; ici les friponneries de votre Frontin ont été jugées excessives, là ce valet paraîtra d'une assommante probité; ici l'on a repris dans votre dialogue quelques détails graveleux, là vous serez blâmé de n'avoir pas le petit mot pour rire : bref, tout ce que vos premiers juges auraient voulu mitiger, est précisément ce que leurs successeurs ne trouveront pas assez saillant.

Je me suis hâté de vous parler des refus, parce qu'il faut s'acquitter promptement d'une commission désagréable. Je vais maintenant vous entretenir des *réceptions :* on peut les diviser en trois espèces, que je nommerai *réceptions à grandes espérances*, *réceptions simples et réceptions conditionnelles*. La réception à grandes espérances s'applique aux pièces dont la lecture produit l'enthousiasme; celles reçues ainsi sont rarement soumises à la vaine formalité *du rang d'inscription :* elles obtiennent, pour l'ordinaire, ce qu'on appelle *un tour de faveur :* ce sont des lettres-de-change à tirer sur le public dans les mortes-saisons; malheureusement, le public ne les acquitte pas toujours à présentation. La réception simple est une promesse tacite d'oublier un ouvrage pendant cinq, dix, quinze, vingt petites années : grâce à elle, les rats grignotent paisiblement et à loisir quelques milliers de manuscrits attendant leur tour, tandis qu'elle réduit souvent les auteurs à se grignoter les ongles, faute de mieux. Mais, avec quelque adresse, on peut se relever de cette réception, et troubler les rats dans leur jouissance. Enfin, la réception conditionnelle résulte d'une convention conclue entre les partisans de l'auteur et ses adversaires; laquelle porte, pour clause unique, mais *sine quà non*, que le même auteur recevra tel ou tel associé, qui partagera dans tout, la composition et les chances désa-

vantageuses exceptées. C'est par cette mesure, qu'aux dépens des nouveaux venus, messieurs les comédiens s'acquittent quelquefois envers d'anciens auteurs, auxquels ils ont des obligations (1)....; allez dire encore qu'on manque de reconnaissance au théâtre.

Je ne daigne pas signaler, comme réception de quatrième espèce, celle où le comité ordonne, *de bonne foi*, d'opérer dans une pièce des corrections, des coupures, des additions, pour l'admettre ensuite *sérieusement*; refondre un ouvrage d'un bout à l'autre, est une bagatelle qui ne vaut pas la peine d'être remarquée; l'auteur est trop heureux d'en être quitte à ce prix, et cette admission rentre dans la classe des réceptions simples.

Quelque soit votre sort, tout vous le révélera, lorsque vous rentrerez dans l'assemblée, avant qu'on ait pris la parole pour vous en instruire : si votre pièce est admise, le sourire voltigera sur toutes les bouches, excepté sur celles de vos antagonistes, qui, se pinçant au contraire avec plus ou moins de force, vous offriront une grimace passablement laide. Il y a plus, un peu d'attention vous fera deviner l'espèce de réception appliquée à votre ouvrage, au degré d'empressement avec lequel vous serez accueilli; les comités dramatiques

(1) Qu'on n'aille pas croire cette assertion hasardée; mes preuves sont prêtes.

ont aussi leur protocole. Pour une réception à grandes espérances, les membres du conseil se leveront; ils viendront au-devant de vous jusqu'à la porte; l'un d'eux vous haranguera : ce sera presque un triomphe. Pour une réception simple, on se levera seulement; ces messieurs seront affables; leur sourire sera permanent. Pour une réception conditionnelle, personne ne bougera; le sourire de vos amis ne fera qu'effleurer leurs lèvres; en récompense, les lèvres de vos ennemis ne se pinceront qu'à demi. Mais si l'on n'a qu'un refus à vous annoncer, l'accueil de l'assemblée sera glacial; bientôt vos amis baisseront les yeux; vos ennemis souriront. A cet aspect, et sans attendre le compliment de condoléance, qu'en pareille conjoncture M. l'orateur médite laborieusement, saisissez en silence votre manuscrit, et courez chercher ailleurs un parti plus puissant, ou des opposans moins acharnés à vous nuire.

. . . . . . Non, si malè nunc, et olim
Sic erit.

CHAPITRE VII.

Mise à l'étude.

Courage, mon cher élève, on n'a rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Félicitez-vous bien vîte d'avoir vu votre pièce honorée, n'importe où, d'une *réception simple* (1); il faut maintenant la soustraire aux rats, à la poussière, à l'oubli; il faut annuller l'effet du fatal numéro qui pèse sur son premier feuillet; en un mot, il faut obtenir *un tour de faveur;* dussiez-vous éloigner une production à grandes espérances. Sur cela pas le moindre scrupule; ce sera une addition toute naturelle au million de cas où la médiocrité s'est substituée au mérite. Autrement, vous ne serez peut-être jamais joué; car ce rang d'inscription qu'on vient de vous assigner avec une sorte de solennité, comme la garantie de vos droits, n'est qu'un avantage vain et décevant. Si vous attendez votre tour, vous le perdrez, parce que personne n'attend le sien : le numéro sur lequel vous aurez compté pendant un lustre, sera précisément le fait d'un collègue dont l'ouvrage

(1) Après *une réception à grandes espérances*, on n'a qu'à fermer mon livre...... *une réception conditionnelle* ne demande que l'obéissance.

sera reçu depuis trois semaines; et les comédiens, en admirant votre patience exemplaire, vous reculeront d'année en année, pour satisfaire des auteurs plus pressans que vous. La faveur est la moins prévenante des divinités : elle ne court au-devant de qui que ce soit; mais rappelez-vous qu'elle ne sait pas fuir long-tems celui qui la poursuit avec ardeur.

En calculant d'après les chances ordinaires les plus favorables, l'ouvrage que vous avez fait recevoir hier sera représenté dans deux ans (1); et, pour hasarder cette opinion, j'admets la supposition à peine admissible qu'on le fera passer à son tour. Or, je vous le demande, est-ce en faisant traîner votre char par des tortues, que vous atteindrez la faveur, quelqu'inhabile qu'elle soit dans sa fuite? Non; vous sentez la nécessité d'une marche plus rapide; suivez donc le plan de conduite que je vais dérouler à vos yeux.

L'attente présumée de deux ans vous impose une patience à peu-près inactive d'environ deux mois; vous devez ce sacrifice aux droits de vos prédécesseurs; je veux qu'on observe les bienséances même quand on est auteur dramatique. Mais vous pourrez, dans le silence du cabinet, em-

(1) Il faudrait calculer différemment s'il s'agissait d'une représentation au Théâtre-Français qui, en fait de retards, doit être toujours placé hors ligne.

ployer ce tems à préparer vos batteries; ce n'est pas violer les bienséances que d'y manquer secrétement; demandez plutôt à certaines veuves : le respect humain leur prescrit deux ans de regret; elles l'affichent quatre ans; d'habiles calculateurs ont trouvé que, durée moyenne, elles le ressentent deux... heures.

Après les soixante jours de bienséance, il ne vous sera plus permis de temporiser une seule minute; prenez y garde, je ne vous accorde plus que soixante autres jours pour mettre votre pièce en répétition. N'allez pas cependant confondre l'empressement avec la précipitation : faites vîte, mais faites bien.

Les premiers soins actifs viendront de vos amis : répandus dans le foyer des acteurs, ils feront, d'abord sourdement, l'éloge de votre ouvrage; bientôt, ils le vanteront hautement avec une chaleur progressive. « Les furets de « coulisse (diront-ils) ont révélé l'existence « de cette charmante production : elle est l'ob« jet de tous les entretiens; on ne cesse de la « demander à grands cris dans tous les cercles; « la monter promptement serait un coup de « fortune pour l'administration. » Les zélateurs de votre cause ne s'en tiendront pas à ce discours : ils se plaindront doucement aux comédiens du retard qu'ils apporteront à vous jouer; les accuseront de s'endormir sur un trésor; et, se disant auprès d'eux l'organe du vœu géné-

ral, ils solliciteront enfin ouvertement la représentation du charmant ouvrage.

Tandis que, par ces menées adroites, l'amitié vous préparera les voies, ce sera à vous d'observer assiduement l'effet de son zèle officieux. Ecoutez, sans avoir l'air d'entendre, tout ce qui se dira touchant vos intérêts ; cherchez sur les physionomies l'impression favorable à vos vues, et, dès que vous l'aurez aperçue, ne marchez plus sans porter dans votre poche vos rôles tout copiés. Comme le poëte de la Métromanie, *cramponnez-vous* aux acteurs que vous soupçonnerez devoir jouer dans votre pièce ; faites naître souvent l'occasion de la leur rappeler : citez-en devant eux des passages ; faites remarquer avec finesse à chacun le côté séduisant du rôle qui lui sera confié ; appuyez principalement sur les traits propres à faire briller le comédien. « Mais votre « voix profane (aurez-vous soin de dire), rend « mal une beauté dramatique : l'artiste seul sait « en faire sentir tous le charme. » A ces mots, l'artiste, dont l'amour-propre est chatouillé, récite lui-même... c'est où vous l'attendiez ; un déluge d'éloges est le prix de sa complaisance. Insensiblement les comédiens prennent goût à une pièce qui leur vaudra des applaudissemens ; insensiblement vos citations se multiplient ; insensiblement elles restent dans la mémoire des acteurs ; insensiblement encore vous avez dis-

tribué vos rôles; et sans peine, sans qu'on y ait songé, l'ouvrage entier, un beau matin, se trouve su.

Le plus grand défaut d'une œuvre dramatique, aux yeux des acteurs, c'est de leur imposer un certain travail; de là cette force d'inertie (un écrivain impoli eût dit cette paresse) qui rend les premières représentations si rares au Théâtre-Français (1) et à l'Académie-Lyrique: celle-ci s'enrichit seulement de quelques ballets, parce que les pirouettes qu'il faut créer ne coûtent d'efforts qu'aux jarrets de nos infatigables virtuoses dansans, et qu'il leur importe peu de se battre les gras-de-jambes, quand ils en ont, dans une ancienne ou dans une nouvelle production *chorégraphique*. Quant aux sociétaires du Théâtre-Français, ils nous glissent des pièces remises pour la trentième fois et font bien : pourquoi prendraient-ils la peine de se mettre en tête l'esprit du siècle où nous vivons, quand le public veut bien s'en tenir à l'esprit des siècles passés?... a-t-il grand tort?.. Je me garderai bien de prononcer.

Quoique tous nos théâtres ne soient pas, à beaucoup près, aussi avares de nouveautés que ceux dont je viens de parler, on ne peut dis-

(1) Au Théâtre-Français, cette force d'inertie seconde merveilleusement les petites spéculations des sociétaires sur l'économie des droits d'auteurs.

convenir, je crois, que ma méthode insinuante n'ait un grand avantage sur toute autre, puisqu'elle abrège pour les auteurs les angoisses d'une attente cruelle, en évitant aux acteurs une étude prolongée, qui n'est pas la partie aimable de leur état. Toutefois, malgré l'excellence de cette méthode, je n'ose vous promettre que vous trouverez les comédiens généralement disposés à s'y prêter; mais ne séduisit-elle dans une compagnie (1) qu'un individu sur quatre, ce sera suffisant pour déterminer les autres; surtout si, parmi vos prosélites, vous comptez des femmes, et vous en compterez. Une belle n'est jamais plus désagréablement affectée que lorsqu'elle est assujétie à une tension soutenue de ses facultés vers le même objet : sa fibre délicate s'irrite, ses nerfs se contractent, les roses de son teint pâlissent, ses yeux s'entourent d'un cercle livide... que dis-je? les amours, en secouant leurs ailes légères, se disposent à la fuir peut-être pour jamais... jugez, d'après ce tableau, combien peu volontiers une jeune actrice se livre à l'étude; jugez avec quelle ardeur elle saisira le moyen d'apprendre un rôle pour ainsi dire en se jouant; car ce sera toujours dans ses momens de loisir que vous lui sifflerez le vôtre. Aux conséquences :

Les acteurs qui devront jouer dans votre

---

(1) *Compagnie*..... voilà de la politesse j'espère.

pièce, animés par l'espoir de cueillir de nouveaux lauriers, dont la moisson, grâce à vos soins, leur coûtera peu d'efforts, solliciteront vivement le tour de faveur auquel vous aspirez; voyons quel sera le résultat de leurs démarches. Si les autres acteurs ne considéraient que la gloire de leurs camarades, ils pourraient bien se montrer contraires à vos désirs; mais une considération plus puissante, l'intérêt particulier, les fera raisonner ainsi : « Que gagne-« rions-nous en éloignant cet ouvrage? on s'em-« presserait d'en monter un autre à sa place; « peut-être aurions-nous des rôles dans celui-ci : « il faudrait nous fatiguer la mémoire, étudier « notre jeu, dévorer d'éternelles répétitions, tra-« vailler enfin.... ; alors, adieu la jouissance du « plus naturel des péchés... Tandis qu'en ac-« cueillant la pièce proposée, où nous ne joue-« rons pas, il nous sera permis de demander « un petit congé : ne fût-il que de six semai-« nes, ce sera toujours cela ; au surplus, nous « y ajouterons deux ou trois mois; et les comis-« missaires de police de province choisissent « quelquefois des gendarmes très-polis pour « escorter les comédiens jusqu'à la troupe qui « les réclame. » Tout cela bien examiné, le conseil vous sera unanimement favorable, parce que les raisonneurs en question aimeront encore mieux se priver du plaisir de causer une contrariété à ceux de leurs confrères qui vous

soutiendront, que d'être obligés de s'imposer un travail, ou de s'abstenir d'une jouissance.

Il est encore possible d'obtenir un tour de faveur, en se faisant appuyer par MM. les gentilshommes ayant la haute-main sur les spectacles ; mais cette façon de procéder, à laquelle on ne peut contester l'avantage d'être expéditive, n'y réunit pas celui d'être sans danger. Tout dépositaire du pouvoir est jaloux d'en conserver le libre exercice ; et, chez les puissances du théâtre, cette jalousie ressemble à celle des Espagnols en amour : c'est une passion irritable, toujours prête à distiller le fiel de la vengeance. N'usez donc qu'avec mesure d'une recommandation qui prendrait auprès des comédiens le caractère d'un ordre ; à moins que vous n'ayez la certitude d'en user toujours, et d'éviter ainsi le mauvais parti qu'on ne manquerait pas de vous faire, aussitôt que vous resteriez privé d'appui. Il est seulement deux cas où la prudence permet d'employer l'intervention des personnages dont je viens de parler, c'est quand tous les efforts de l'intrigue n'ont obtenu qu'un fâcheux résultat, ou bien quand le conseil, encore indécis, peut se croire plutôt décidé que contraint par un coup d'autorité. Cette dernière circonstance me rappèle une aventure arrivée, il y a deux ou trois ans, à l'un de mes amis, et qui mérite d'être rapportée : la voici.

Mon ami venait de faire recevoir une pièce ; à quel théâtre? je ne le dirai pas, et pour cause. L'ouvrage était *bon*, suivant l'auteur, *excellent*, au dire des amateurs de son dîner, *détestable*, si l'on devait s'en rapporter à ses rivaux; en balançant ces trois avis, on peut conclure, je crois, que cette production n'était ni bonne ni mauvaise. Mon ami comptait particulièrement, pour hâter son tour, sur le crédit d'une jeune actrice brune, ayant l'œil scrutateur, le sourcil arqué, le nez à la roxelane, le teint animé : possédant, en un mot, une physionomie à faire deviner qu'elle appréciait les formes très-prononcées de son protégé, presqu'autant que le mérite littéraire dont il était pourvu. Le jeune dramatiste, pénétré des bons principes, apprenait, avec beaucoup de soin à l'aimable actrice le rôle qu'elle devait jouer dans sa pièce; genre d'étude auquel, m'a-t-on assuré, la belle prenait un goût assez vif. La leçon se donnait ordinairement du soir au matin, parce qu'au sortir du spectacle, l'imagination encore toute dramatique de la jolie comédienne était, plus que dans un autre moment, susceptible de recevoir certaines impressions. Un soir, donc, que le complaisant répétiteur venait chez son amie remplir sa tâche accoutumée, il était entré, comme à l'ordinaire, sans se faire annoncer; déjà même il avait franchi d'un pied agile la salle-à-manger et le

salon, lorsqu'en traversant un boudoir qui communiquait à la chambre où se donnaient les leçons (c'était celle à coucher), il vit avec étonnement que la porte de cette dernière pièce, ordinairement ouverte, était alors fermée. N'osant pénétrer au fond du sanctuaire pendant l'absence présumée de la divinité, mon ami s'assied dans le boudoir... ; là gissent pêle-mêle sur un divan les attributs les plus opposés : on y remarque ensemble le diadême et le chapeau villageois, la pourpre et le bavolet, la collerette transparente de la coquette et le double fichu de la prude; le carquois de Diane et les guirlandes des Grâces, l'égide de Minerve et la ceinture de Vénus.... Le jeune auteur souriait à cette confusion caractéristique de la vie théâtrale, lorsqu'il crut entendre quelque bruit vers la chambre à coucher; il se lève, et regrettant d'avoir attendu une personne apparamment rentrée, il ouvre la porte, après avoir, par une attention prudente, frappé trois petits coups... Jamais ces trois petits coups là ne pouvaient être plus utiles.... ; l'actrice n'était pas seule : un homme entre deux âges, décoré de plusieurs ordres, lui tenait compagnie ; et la pauvrette, un peu confuse, ne songeait pas à réparer un désorde qui... justifiait bien la présence ailleurs de la ceinture de Vénus : à coup sûr cette parure eût été *génante* dans la position où la belle se trouvait.... L'heureux mortel

n'était guère mieux équipé. On sent qu'il dût y avoir réciprocité d'embarras entre les deux galans : s'il était désagréable pour mon ami d'arriver si mal à propos, il ne pouvait pas l'être moins pour l'occupant de voir entrer à minuit, chez une femme qu'il affectionnait, un garçon des mieux tournés. Mais la belle possédait son Giles-Blas; et se rappelant tout-à-coup la ruse que, dans une semblable circonstance, employa cette adroite Laure qui jouait la comédie à Grenade *pour conserver sa réputation*, elle s'écrie en rajustant certaines choses : « Quoi ! c'est vous, mon frère, « à cette heure... y pensez-vous bien?... allons, « restez, puisque vous voilà... Comte, souffrez « que je vous présente ce jeune homme; cela « sent encore le lycée d'une lieue; vingt-deux « ans, pas d'avantage... en vérité, je parierais... « *(elle lui parle à l'oreille.)* On a pourtant une « pièce reçue chez nous; je remets depuis un « siècle à vous en parler. Nous voudrions obtenir un tour de faveur; mon crédit a déjà levé « presque tous les obstacles; mais cela traîne en « longueur; peut-être vaudrait-il mieux trancher le nœud gordien. J'espère que vous « nous seconderez, mon cher comte : je mettrai « tantôt un souvenir dans votre tabatière; il sera « bon que vous parliez à M. le surintendant. » Le comte qui, sans doute, crut bénévolement à la fraternité, se hâta de répondre : « Comment donc, ma chère? mais avec plaisir; M...

« n'a rien à me refuser : demain votre administration recevra ses ordres. Vous pouvez « compter sur ma promesse, monsieur, ajouta-« t-il, en regardant mon ami ; » et son air voulait dire : « *il ne vous reste plus qu'à vous « retirer.* » Docile à cette injonction tacite, le prétendu frère sortit, sans pouvoir définir précisément ce qui se passait en lui-même ; mais ne se lassant pas d'admirer la merveilleuse présence d'esprit du beau sexe.

Dès le lendemain, la nouvelle Laure, après s'être long-tems égayée avec son protégé sur l'aventure de la veille, lui dit que sa pièce se distribuait ; elle fut jouée jour pour jour, deux mois après ; et le public, par l'accueil le plus favorable, mit le comble à la bonne fortune du nouvel auteur. On n'est pas plus heureux : trouver un protecteur où l'on n'avait vu d'abord qu'un rival, c'est enchanteur... Vraiment, une jolie maîtresse ou une jolie épouse est une mine du Pérou... ; aussi que de gens s'enrichissent grâce à de pareilles *mines* !!!

CHAPITRE VIII.

Répétitions.

Il n'était pas indigne de Lucien et d'Aristote, qui nous ont laissé de si bons préceptes dramatiques, d'étendre leurs soins jusqu'à tracer des règles pour les répétitions. Peut-être que nos acteurs auraient respecté les leçons de ces illustres précepteurs, et nous aurions gagné à cela des pièces bien sues, qu'on ne nous offre pas toujours. A défaut d'un petit code sur cette matière, on enlève journellement quelque chose aux répétitions : ce ne sont déjà plus que des réunions bruyantes où l'on s'occupe de tout, excepté de la pièce nouvelle ; en sorte que les acteurs y apportent pour la première fois une attention sérieuse, au moment de sa première représentation.

Nous avons vu que les auteurs adroits, souples, persévérans, peuvent, malgré les obstacles, déterminer la réception de leurs ouvrages, et quelquefois en rapprocher la représentation ; mais leur pouvoir est absolument nul aux répétions. Si, d'une voix timide, respectueuse même, ils hasardent quelques conseils bien mesurés, on leur tourne le dos, ou le sourire de pitié avec lequel on les écoute semble exprimer ceci : « Canaille du Parnasse, n'êtes-vous

« pas trop heureux qu'on veuille bien, en ap-
« prenant vos misérables opuscules, les tirer
« du néant, et vous de la poussière ? Comment
« osez-vous nous conseiller? nous qui avons
« tant d'esprit dans..... la mémoire ; nous à
« l'oreille de qui viennent expirer les remon-
« trances du parterre, quoiqu'il les prenne par
« fois sur un ton assez aigu pour se faire en-
« tendre ; nous, enfin, qui n'en croyons pas
« même les journalistes, dont les avis quoti-
« diens sont si polis.... Taisez-vous, profanes ;
« on ne peut rien nous apprendre, nous sa-
« vons tout, nous sommes infaillibles. »

« Sur ce pied, me direz-vous, je ne vois pas « pourquoi les auteurs assistent aux repétitions « des ouvrages qu'il veulent faire jouer. » Je vous répondrai qu'ils doivent y assister très-assiduement pour leur instruction : je ne connais pas d'école où l'écrivain qui se mêle de peindre les mœurs ou les ridicules, puisse profiter autant qu'au théâtre, tandis qu'on est censé répéter. Là des acteurs, doués d'une imposante érudition, apprennent gravement à qui veut les entendre combien de pas on compte du château des Tuileries à la barrière de l'Etoile ; ou quel est le limonadier de Paris qui sert les plus gros morceaux de sucre avec le café ; ou qu'il ne faut manger des huîtres que durant les huit mois dont les noms demandent un *r*. D'autres démontrent par *a* plus *b*, qu'à Paris les dames

montrent leur jambe trois pouces plus haut qu'à Marseille. Celui-ci apprend à l'Univers qu'une femme qui fixe son bas au-dessus du genou, est incontestablement plus coquette que celle dont l'habitude est de l'attacher au-dessous. Celui-là, grand politique, fait avancer à marche forcée, contre les Turcs, une innombrable armée russe : il décrit son artillerie, ses munitions, ses équipages; trace jour par jour son itinéraire, et pousse l'attention jusqu'à transporter en Crimée, pour recevoir les troupes marchant à ses ordres, des villes situées au fond de la Perse, ou de la Sibérie. Une grande bataille se livre : les défenseurs du croissant sont vaincus, et cela parce que leurs longues robes les ont gênés pendant le combat; la même cause fait qu'ils opèrent une retraite fort malheureuse; ce qui conduit le narrateur à conclure éloquement que les guerriers sont d'autant plus redoutables que les basques de leurs habits sont plus courtes, et que les plus vaillans héros seraient ceux qui, comme dans les tableaux de David, combattraient *in naturalibus*.

Au cercle des actrices, nouveaux sujets instructifs. « Grande nouvelle, mesdames, dit « avec empressement la médisante Aglaure, « notre camarade Céphise n'a plus le brillant « équipage dont elle était si fière; décidément, « son gros milord a rompu la paille avec elle.

« La belle arrive chaque soir au théâtre en ca-« briolet mesquin; donc, le nouveau soupirant « est un général à la demi-solde, ou, peut-être, « un premier commis remercié; et j'espère que « nous verrons bientôt cette pimbêche prome-« ner à pied sa galanterie, pour finir comme « elle a commencé. — Oh! j'ai quelque chose de « plus piquant à vous raconter, s'écrie Alcine « en riant aux éclats, une aventure unique, im-« payable : hier matin le serin d'Aglaé a pris la « clef des champs, et hier soir ses amours l'ont « quittée, tant il y a de sympathie entre les di-« verses espèces de volatiles.... Ah! ah! ah!... « comment vous ne riez pas, ma chère Lu-« cinde? Hélas! le puis-je? repart celle-ci les « larmes aux yeux, mon pauvre chat est mort « cette nuit d'une colique néphrétique, malgré « les secours de l'art. »

Pendant que ces discours, où brille toute la loquacité féminine, se débitent dans un coin, d'autres scènes sont filées ailleurs : ici, le jeune premier Valsin et la soubrette Laure arrêtent, à voix basse, entre deux coulisses, les principaux articles du contrat de mariage qu'ils vont passer pour trois ans. Là, certain Mondor promet deux chevaux isabelle à la plus expérimentée des ingénues, qui, transportée d'allégresse, manque sa réplique pour la troisième fois. Plus loin, une duègne surannée tricote, en se chauffant les pieds, ne pouvant mieux faire;

tandis que près d'elle une grande utilité, jeune encore, se brode d'élégantes jarretières, vu l'indiscrétion des zéphirs et celle de nos jeunes gens.. Enfin, chacun se livre à une occupation plus ou moins agréable, plus ou moins étrangère aux soins qui devraient l'occuper; et vous sentez maintenant tout ce que l'observateur des mœurs (des bonnes surtout) peut acquérir aux répétitions.

Un autre motif appèle les auteurs à ces espèces de clubs dramatiques, c'est la nécessité d'être toujours prêts à faire les corrections qu'on leur demande... « Comment, en« core des corrections, allez vous vous écrier? » Eh ! sans doute, après les changemens majeurs, imposés au moment où la pièce est reçue, viennent successivement les petits, lorsqu'elle est mise à l'étude. Ceux-ci roulent sur quelques détails gênans pour les acteurs : aujourd'hui, c'est une partie de l'action qui contrarie; demain, ce seront quelques mots pour la prononciation desquels il faut faire la grimace; un autre jour ce sera tel costume, tel attribut indiqué, dont la couleur ou la forme ne sied pas.

. . . .

Il faut changer l'étoffe, il faut faire et défaire ;
Donnez du mérinos, on voudra du satin;
Le corset est mal fait; tout l'habit est mesquin

Le sceptre est trop pésant pour la main de la reine ;
L'amant emprisonné ne veut pas qu'on l'enchaîne.
Enfin, ce sont des cris, des réclamations
Qui troublent, pour le moins, dix répétitions (1).

On se ferait une mauvaise affaire si l'on s'obstinait à repousser de telles réclamations, et cette opposition n'empêcherait pas les changemens d'avoir lieu; car, en pareil cas, les acteurs coupent, taillent, rognent eux-mêmes. Raison de plus pour que l'écrivain mutilé soit présent; il tient du moins note des mutilations qu'on lui fait subir.

(1) M. Alex. Duval, Mémoire en vers sur l'affaire de l'Odéon.

CHAPITRE IX.

Dispositions pour la première Représentation.

Le Monde est plein de fâcheux, qui vous peindront une première représentation comme le plus redoutable des événemens : suivant eux, l'auteur doit s'armer à cette époque d'une inerte résignation, et trembler au seul aspect des juges siégeant au parterre. Gardez-vous bien d'accorder la moindre confiance aux discours de ces Héraclites atrabilaires ;

> Les *juges* dont on *vous* fait peur
> Sont les meilleures gens du monde :

Il n'y a que manière de plaider sa cause devant eux. La crainte anticipée est indigne d'un nourrisson des muses dramatiques : il doit, avant tout autre soin, tremper son âme contre les coups du sort, afin de lui résister avec courage, quelque puisse en être la rigueur. Mais reprenons les choses de plus haut.

Aussitôt que vous connaîtrez l'époque précise à laquelle votre pièce devra paraître, c'est-à-dire après sept ou huit petites indispositions, ayant nécessité le même nombre de remises, et quand les acteurs vous auront bien promis de n'être plus *indisposés* pour votre

compte, vous chercherez sans retard un de ses dignes soutiens du goût connus sous la dénomination d'*entrepreneurs de succès*. La recherche ne sera pas longue; cette espèce de gens abonde, depuis que les réussites naturelles sont devenues si rares; mais le choix est un point important : je veux diriger le vôtre. Prenez, autant que possible, un individu d'une taille athlétique, porteur de gros yeux, de sourcils épais prompts à se froncer, et de favoris touffus venant finir transversalement à chaque coin de la bouche; une paire de moustaches ne gâtera même rien à l'affaire. Ces traits, qui constituent une physionomie passablement rébarbative, devront être soutenus par une voix de Stentor qui, couvrant le bruit des sifflets, des pieds, des cannes, des parapluies, puisse faire entendre ces injonctions vengeresses : *silence donc*, *à la porte*, *à la porte le polisson*. Voilà pour le physique. Quant au moral, il faut que votre homme l'aît tel, qu'au besoin, il sache amener promptement dans une discussion les argumens à *poings fermés* : l'irritabilité est la première qualité distinctive d'un bon entrepreneur de succès. Cependant, comme une logique *agissante* n'est pas toujours nécessaire, il ne doit manquer ni d'adresse, ni d'éloquence persuasive; en un mot, le détail du savoir faire qui lui convient peut se résumer comme l'enseigne du barbier Figaro : *consilio manuque*. Exigez surtout que

cet entrepreneur soit pantomime parfait : ce n'est qu'à l'aide du geste qu'il fait parvenir ses ordres, les modifie, les contre-mande; au moyen de ce secours unique, il donne l'exemple aux braves réunis sous son commandement. Lucien rapporte qu'au théâtre de son tems, la plus petite erreur de geste, commise par un acteur, était jugée faute capitale; c'est bien pis dans le cas dont il s'agit; le moindre signe fautif peut entraîner une funeste conséquence.... on a vu telle pièce, qui devait aller aux nues, tomber à plat, parce que le chef de réussite a fait ce que les Grecs appelaient *un solécisme de la main*, au moment où la cabale malveillante avait quelque avantage.

Reste maintenant à choisir les simples *applaudisseurs*. Ce choix appartient à leur chef : il est juste qu'un colonel recrute lui-même son régiment; mais, en votre qualité de généralissime, la haute inspection vous est réservée; je vais donc tracer quelques renseignemens d'après lesquels vous pourrez, en toute tranquillité de conscience, admettre ou rejeter les partisans qu'on appelera sous vos bannières. Leur mission se bornant *à battre des mains* (1) et à

(1) Dans les cas ordinaires s'entend; dans les cas extraordinaires, il s'agit de battre *avec les mains*, et c'est alors que la vigueur est nécessaire

crier *bravo*, les seules qualités dont ils aient à faire preuve se renferment dans l'organe de la parole et dans celui du toucher; or, votre examen doit porter exclusivement sur ces deux organes.

Toute voix franche, claire, sonore, est admissible; vous préférerez cependant la basse-taille : non-seulement elle se fait mieux entendre que la haute-contre ou le tenor; mais elle imprime encore l'idée d'une puissance physique qu'il semble dangereux d'irriter par l'opposition. Eloignez impitoyablement tout homme enrhumé, tout porteur d'un catarrhe ou d'un asthme, tout sujet ayant une voix aigre approchant du fausset; quand de pareils individus crient *bravo*, on serait tenté de croire qu'ils sifflent.... et jugez où cela peut conduire.

Passant à la vérification des mains, vous y donnerez une attention scrupuleuse; votre succès peut dépendre uniquement de cette opération importante. Il est des signes généraux auxquels on reconnaît l'organe propre aux applaudissemens; écoutez l'instruction qu'une étude approfondie m'a mis à même de vous transmettre sur cet objet. On ne saurait trop se défier d'une main délicate, grasse, potelée : elle s'échauffe au moindre exercice, transpire bientôt, et, se relâchant par l'humidité, ne produit qu'un bruit sourd et presque nul. Recherchez, au contraire, la main rude, grossière,

calleuse, dont les honorables durillons attestent les longs exploits; ces témoignages sont de nature à fixer toute incertitude. Attachez-vous encore à la main qui, sans être précisément maigre, offre, entre la naissance des doigts et celle du pouce, une cavité propre à comprimer beaucoup d'air par le rapprochement précipité de pareille partie; cette conformation promet un excellent service. Enfin, il est une main sèche, décharnée qui, peut-être, est la plus recommandable de toutes : sa claque, semblable au bruit d'un fouet, a le mérite de fondre, en quelque sorte, le son des sifflets, et d'étourdir ainsi l'attention sur leur sinistre concert. Mais c'est lorsque le parterre en vient aux prises qu'il faut admirer le jeu de cette main précieuse : nulle dent n'est à l'épreuve des soufflets qu'elle dispense; aucun œil, s'il en est atteint, ne reste dans son orbite. Malheur au siffleur dont elle saisit la chevelure : l'infortuné se trouve chauve à l'instant. Vous concevez combien un auteur est heureux d'avoir de tels instrumens à sa disposition; et j'espère que vous ne négligerez rien pour vous les procurer.

Ces mesures étant prises, le temps qui vous restera jusqu'à la première représentation, devra s'écouler dans une suite non interrompue de nouvelles sollicitations auprès des acteurs, afin d'obtenir d'eux qu'ils vous donnent tous leurs soins, et de visites à vos amis désintéres-

sés, pour les engager à seconder les défenseurs mercenaires que vous aurez choisis. Le décorateur et le machiniste auront aussi quelques droits à vos politesses : si votre pièce est une comédie, un vaudeville, un opéra, les accessoires n'y seront pas inutiles ; s'il s'agit d'un mélodrame, il ne sera lui-même qu'un accessoire aux machines et aux décorations. Dans l'un ou l'autre cas, vous devrez rechercher deux artistes qui, concentrant l'âme du spectateur dans ses yeux, savent captiver l'intérêt par des torrens de gaze argentée, un océan à l'aune, une escadre cinglant à toutes voiles sur des roulettes, un orage à trois francs la livre, et mille autres détails non moins imposans.

Mais arrivons sur l'aile de l'impatience à ce jour en même tems craint et désiré qui, du moins, va finir votre incertitude. A peine l'aurore aux *doigts rosés* a-t-elle replié les voiles qui couvraient encore les premières heures de cette journée solennelle, que vous sautez du lit : un auteur dont on va jouer la pièce ne dort pas plus qu'une jeune vierge qu'attend l'autel de l'hymen. Un son assez aigu se fait entendre..... vous avez trésailli..... calmez-vous, ce n'est que votre sonnette : elle est agitée par trois ou quatre garçons de théâtre qui viennent, suivant l'usage, vous apporter un bouquet. Vous comprenez ; il faut ouvrir votre secrétaire..... Ah ! diable, des immortelles ! un écu de plus pour

ces immortelles-là. Les complimenteurs étant congédiés ; votre femme de ménage leur succède à propos : érigée en messagère du Parnasse, elle va porter les billets d'auteur que vous allez signer d'une main libérale. . . . . Vîte, signez.... ; signez donc encore ; c'est un plaisir sans mélange, et, dans ce monde par excellence, on a bientôt compté les jouissances de cette espèce, n'en déplaise au docteur Pangloss. Cependant, vous ne connaissez pas tout votre bonheur ; la vieille ménagère est seulement chargée de remettre vos billets ; mais croyez-vous qu'elle veuille s'en tenir à cette commission ? non parbleu ; son zèle, qui n'a pas besoin d'être provoqué, va commencer votre réputation : sous trois minutes la portière saura qu'on joue ce soir une pièce de vous. La portière est fort discrète ; mais elle ne pourra taire cette nouvelle à sa voisine la ravaudeuse, qui ne la contera qu'à l'écaillière du coin, laquelle n'a point de secret pour tout le quartier..... Hein ? sentez-vous l'avantage de cette publicité, le matin d'une première représentation ? Différentes dispositions vous ont conduit à midi ; c'est le moment de la répétition générale : vous ne pouvez y manquer. Peut-être pensera-t-on à votre pièce, si les mouches volent comme à l'ordinaire, si les anecdotes scandaleuses sont épuisées, s'il n'y a point de traités galans à conclure, et si tous les chiens, chats et perroquets de la troupe sont en bonne santé.

Quatre heures sonnantes ne vous rappellent pas, aujourd'hui, que le menu de votre restaurateur s'appauvrit rapidement après ce signal, auquel tous les commis possibles jettent la plume pour saisir la fourchette; l'approche d'un grand événement émousse l'appétit, je sais cela. J'ai pourtant le projet d'ajouter à votre ordinaire; car vous traitez le souffleur du théâtre où l'on va vous jouer. Cet homme-là mérite une honnêteté de votre part : il a tout fait, aux répétitions, *pour secourir les mémoires troublées;* et ce n'est pas sa faute si l'art qu'il exerce ne peut rien sur les mémoires distraites. Or, la demi-bouteille de Surène disparaît devant la bouteille entière d'un beaune corroboratif, auquel succédera le flacon effilé de Médoc, puis le Champagne s'agitant sous le fer qui le captive. A cette énumération bachique, je vous entends dire : « Quoi trois vins différens! voulez-vous donc m'énivrer? » pas précisément; je veux seulement vous amener à ne pas craindre l'issue du combat qui va se livrer pour vous au parterre; et j'espère que, loin d'imiter ces pâles auteurs qu'un funeste pressentiment fait trembler derrière le grillage d'une loge, vous allez, grâce au régime que je vous fais suivre, ne voir dans cette soirée que la première époque de votre fortune.

Quis, post vina, gravem militiam aut
Pauperiem Crepat?

Je ne vous parle point de toilette : ce n'est plus ici le cas d'éblouir ; il est au contraire essentiel que rien en vous ne soit remarquable. Je finirai ce chapitre par une anecdote qui vient à l'appui de mon sentiment, et qui prouve combien on court de risques quand on se fait remarquer mal-à-propos.

Un auteur débutant, du nombre de ceux qui n'examinent leurs ouvrages qu'à travers une gaze couleur de rose, avait vu luire le jour où certain parterre allait réaliser ou démentir les brillantes espérances qu'il avait conçues ; et comme sa réussite ne pouvait, suivant lui, faire le sujet d'un doute, il s'était préparé modestement à recevoir, en personne, les honneurs que d'autres se contentent d'entendre décerner à leur nom. Sa toilette était des plus soignées : habit noir, dessous pareil, boucles d'or, claque sous le bras, l'épée vierge au côté, tout, chez mon poëte, annonçait de grandes prétentions ; quelques médisans ajoutent même qu'il avait poussé l'attention jusqu'à se faire coiffer de manière à ce qu'on pût le couronner, sans déranger sa frisure. Une telle parure ne permettait pas à l'auteur présomptueux d'arriver au théâtre à pied : ce fut un remise qui le déposa radieux sous le péristile. Il entre, la tête haute, le jarret tendu, la main dans le gilet ; et la trace odoriférante qu'il laisse après lui décèle, sur son passage, les parfums dont il s'est inondé. Sur l'escalier,

dans les corridors, au foyer, on le devine, on l'admire, on l'entoure : « Voici l'auteur, dit l'un, « je le reconnais au manuscrit qui sort de sa « poche ; qu'il est gentil, l'auteur ! s'écrie « l'autre, qu'il est bien mis ; je voudrais l'avoir « sous verre dans mon salon ; dérangez-vous « que l'auteur passe, ajoute un troisième ; « place au mérite, messieurs...... » Bref, ce n'est qu'en perçant une double haie de curieux que l'élégant disciple d'Apollon peut arriver à sa loge, située au lieu le plus apparent de la salle. A peine est-il assis, que toutes les lunettes sont braquées sur lui : il devient le point de mire général ; son triomphe est complet : hélas ! pourquoi faut-il qu'il soit prématuré ! La toile, en se levant, ravit à l'auteur charmé l'attention des spectateurs ; mais c'est pour s'occuper de lui qu'ils le quittent. Sa pièce commençait par un monologue si long, si long, qu'on désespérait d'en entendre la fin ; il finit pourtant. Vint ensuite l'exposition : bien des gens croient que ce n'est rien qu'une exposition ; il leur suffira, sans doute, pour être détrompés, d'apprendre que mon auteur n'avait pu mettre le public dans sa confidence à moins de trois lettres et deux récits. L'intrigue se nouait aussi facilement, et le premier acte finissait au milieu d'un imbroglio, dont on espérait pouvoir saisir le fil au second. Jusque là rien n'était déterminant ni pour ni contre l'ouvrage ; cependant,

quelques siffleurs, pressés de jouir, avaient troublé le concert de quelques mains bienveillantes, que mon héros accusait d'une extrême modestie. Dans cette conjoncture mitoyenne, il crut devoir prendre l'air du foyer; mais les discours qu'on y tenait n'étaient plus aussi flatteurs qu'à son arrivée. « Regardez donc l'auteur, « chuchotait-on à sa droite, il a l'air tout con« trit; je le trouve pâle. Le triste auteur! disait« on à sa gauche, que sa pièce est mauvaise: « gageons qu'elle tombera.... vingt-cinq louis « qu'elle réussit, répondait un interlocuteur en « caressant son jabot; les mauvais ouvrages « font fortune cette année..... » Peu d'auteurs, à la place du mien, eussent épousé la gageure; pour lui, qui n'aimait point à se mêler d'une discussion, il regagna promptement sa loge, afin d'être au moins dispensé de compromettre l'innocence de sa pacifique épée. Là, de tristes réflexions vinrent pour la première fois l'assaillir: l'illusion lui retirait tout-à-coup son prisme; la brillante perspective qui s'était offerte à ses yeux se couvrait d'ombres rembrunies; il touchait, en un mot, au moment toujours tardif où les auteurs voient leurs ouvrages tels qu'ils sont. Le second acte sembla d'abord promettre quelqu'adoucissement à cette pénible situation: quelques détails heureux avaient intéressé; une scène entière d'un assez bon comique venait même d'être vivement

applaudie, lorsqu'un diable d'oncle, dont il n'avait point été parlé jusque-là, vint soudain refroidir l'auditoire : ce fut un véritable trouble-fête. Malgré cette apparition inattendue, la pièce pouvait se soutenir encore; un plaisant du paradis lui porta le coup mortel en s'écriant d'une voix rauque : *Ah! ah! c'est du neuf que cet oncle là.* Ce quolibet grossier fit éclater l'orage : mille sifflets partirent à l'instant; mille autres leur répondirent. Quel vacarme!! on eût dit que tous les serpens des deux hémisphères étaient réunis dans la salle; et quand le dieu du Pinde, lui-même, se fût armé pour la défense de son infortuné disciple, il eût épuisé ses flèches redoutables, sans atterer les trop nombreux Pythons qui sifflaient ce soir là.

Tandis que la toile sépare à jamais le public d'une production sans retour condamnée, l'auteur se précipite hors de la salle; mais c'est en vain qu'il espère effectuer librement sa retraite : une foule, à chaque pas croissante, l'atteint, l'arrête, se cramponne à ses habits. Vingt jeunes gens lui demandent à quel jour est remise l'oraison funèbre de sa pièce; vingt autres le complimentent sur son costume, lequel, assurent-ils, ne pouvait être plus convenable pour assister à des funérailles; tous déclarent qu'ils vont lui former une garde d'honneur; et c'est, en effet, au milieu de ce malin cortège, et

sous un feu roulant de lazis qu'il parvient à la porte. Trop heureux d'échapper à ses persécuteurs au prix d'une manchette, d'un parement, d'un pan d'habit et de son claque, le pauvre condamné se jette à la hâte dans le premier fiacre qu'il aperçoit.... vaine ressource, deux siffleurs acharnés montent derrière, et, malgré l'opposition du cocher, reconduisent leur victime au bruit de deux clefs assassines. Ils disparaissent quand la voiture s'arrête; mais admirez la fatalité, à peine le plus disgrâcié des auteurs est-il sous sa porte cochère, qu'un nouveau sifflement frappe son oreille assourdie... Il court, l'œil étincelant de fureur, interpeller sur ce fait l'innocent portier, qui lui répond : « Eh ! Monsieur, ne vous fâchez pas, j'appelais « mon chien; ne l'auriez-vous pas vu ? » Rendu sur son palier, le pauvre dramatiste, que maintenant un rien effraie, frisonne à l'aspect de sa propre clef; toutefois, il se rassure en songeant que celle-là, du moins, sera muette entre ses mains. «Ouf, dit-il enfin (car jusqu'à ce moment « il avait été sans voix),. les barbares! comme « ils m'ont traité! si jamais j'y reviens »..... des sifflets renaissans lui coupent la parole. Les deux conducteurs cruels demeuraient précisément vis-à-vis; et, rentrés chez eux, ils donnaient une sérénade à leur voisin, à la troisième octave d'un fifre et d'un flageolet discordans. Ne sachant plus où fuir, où se cacher, l'infortuné

cherche en vain dans le sommeil l'oubli de ses maux : nouvel Oreste, il retrouve en songe de sifflantes Euménides, qui bientôt éloignent de ses yeux les pavots réparateurs. Heureusement, la sérénade avait cessé; mon héros déchu se relève... : «Veillons pour souffrir, s'écrie-t-il, « puisque Morphée même me trahit » ; après avoir proféré ces mots, que suit un soupir, il se dirige vers sa bibliothèque, et cherche dans les pages philosophiques de *Montaigne* une résignation dont il n'aurait pas eu besoin, peut-être, s'il eût voulu, quelques jours plutôt, puiser à la même source une dose honnête de modestie.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE X.

La toile se lève ; succès ou chute ; moyens de se relever.

Si jamais Rubens, ce peintre ami de l'allégorie, eût à peindre l'opinion publique, quel dût être son embarras ! sous quels traits, en effet, présenter le plus changeant de tous les êtres moraux ? Tracez-là telle qu'elle s'offre maintenant, et vous n'aurez bientôt qu'un portrait infidèle, parce que, dans l'espace de quelques heures, elle aura changé vingt fois : c'est une onde fugitive dont un instant renouvelle la surface, en faisant succéder le flot qui s'approche au flot qui s'écoule. Or, l'extrême difficulté que l'art éprouve à rendre l'opinion publique sur la toile, donne une idée trop faible encore de la difficulté qu'on trouve dans le monde à fixer cette même opinion : appliquons ce raisonnement au sujet que je traite.

C'est à tort que les auteurs dramatiques, à dessein de plaire au public, imitent servilement ce qui lui plût ; le parterre d'un

spectacle se compose différemment à chaque représentation ; et quand les individus seraient toujours les mêmes, ce ne serait pas une raison pour qu'ils jugeassent de la même manière. Chacun apporte au théâtre une teinte des impressions qu'il a reçues dans la journée : aujourd'hui, l'usurier est sûr d'une heureuse spéculation, l'avocat vient d'être choisi par un riche client, le médecin n'a laissé mourir qu'un malade sur trois, le neveu a commandé le monument d'un oncle qui, en mourant, le fait millionnaire, le solliciteur a reçu l'accusé de réception du placet qu'il remit l'année dernière, le pharmacien a purgé tout son quartier, le galant s'est assuré que le mari de sa belle est de garde ; eh bien ! tous ces gens-là sont d'une humeur charmante : ils applaudissent à tout rompre. Mais demain, l'usurier ne prêtera qu'à douze pour cent par mois, l'avocat perdra sa cause, le médecin aura guéri trop vîte un malade, le neveu apprendra que son oncle est sauvé, le solliciteur sera regardé de travers par un premier commis, le pharmacien ne purgera personne, le mari de garde sera venu coucher chez lui ; alors, adieu la belle humeur de mes juges : ils siffleront aussi vigoureusement qu'ils applaudissent aujourd'hui. Voilà donc le sort d'une pièce évidemment subordonné au dégré de satisfaction domestique qui règne dans la salle ; et comme, en dépit de la

philosophie, les hommes contens de leur condition son moins nombreux que ceux disposés à s'en plaindre, on doit, au théâtre, craindre une chute plus souvent qu'on n'espère un succès.

Mais l'intrigue est là pour ramener la balance du côté des auteurs : l'intrigue est toute entière à son objet; et par elle on cueille des lauriers au lieu même où, privé de son aide, on n'aurait trouvé que des cyprès. Je reviens à vous, mon cher disciple.

Vêtu d'un habit modeste, vous vous êtes placé dans un coin du parterre, non loin de votre *claqueur en chef*, qui, prêt à vous soutenir avec toute la chaleur du boll de punch qu'il a fait porter sur votre compte, n'attend plus que l'occasion d'agir. Ses vaillans guerriers, dont le courage vient d'être encore réhaussé par la vertu d'un double *petit verre*, sont également à leur poste, attentifs au signal du brave qui les commande. Parmi vos amis désintéressés, il se trouve bien quelque petit-maître qui va profiter de votre billet pour s'égayer à vos dépens; mais les autres feront leur devoir... si personne d'entr'eux n'est auteur dramatique.

Les choses étant ainsi disposées, passons au résultat; car je ne vous crois pas curieux d'admirer ici le tableau d'une lutte entre la cabale favorable et la cabale malveillante; lutte dont les détails très-connus ne présentent pas d'ail-

leurs un intérêt majeur : Virgile, lui-même, n'aurait pu répandre un coloris aimable sur un sujet où l'on voit la claque opposée au sifflet, et le sifflet à la claque, jusqu'à ce que les coups de cannes ou de poings, opposés aux coups de banquettes, viennent terminer un combat fort peu poétique, quoique l'une des muses en soit la cause primitive.

Si votre ouvrage a réussi, vous n'avez pas besoin de mes conseils pour jouir de votre succès : on sait toujours se conduire assez bien dans la prospérité; qu'elle rende indiscret, vain, insolent même, je ne vois pas à cela le moindre inconvénient; le public se montre d'une indulgence extrême envers ceux qui l'amusent.

Mais si, contre mon attente, les sages dispositions que je vous ai prescrites n'ont pu vous garantir d'un échec, je vole à votre secours; c'est dans l'adversité que l'on trouve ses amis.

Il n'y a point de chute définitive pour l'auteur fécond en expédiens; telle pièce qui tombe avec ignominie peut se relever avec éclat. Croyez-moi, la première représentation a lassé la fureur malfaisante de vos adversaires ; la seconde en offrira seulement quelques accès expirans, qu'étoufferont sans peine les efforts soutenus de votre légion *claquante* ; et le calme qui régnera durant la troisième représenta-

tion vous permettra, j'espère, d'en appeler,

. . . . en auteur peu craintif,
Du parterre en tumulte au parterre attentif.

Le difficile est d'amener cette troisième représentation. Les acteurs qui viennent de recevoir, en votre nom, les sifflets que le public vous destinait, n'affectionnent pas ce genre d'entremise; mais un intérêt partiel doit se taire devant l'intérêt général, et vous ne manquez pas d'argumens pour prouver que la compagnie entière est intéressée à ce que votre pièce se relève. « Quoi, lui direz-vous avec chaleur, « votre lumineuse assemblée souffrira-t-elle « qu'un petit nombre de cabaleurs (1) infirme « le jugement qu'elle a porté sur mon ouvrage? « vous, messieurs, qu'une profonde sagesse, « un esprit cultivé, une mûre expérience ren« dent les arbitres infaillibles du goût, laisse« rez-vous humilier votre réputation par quel« ques Aristarques de boudoirs, profanes *dépré-* « *ciateurs* (2) du mérite?...... non, non, vous « écoutez déjà la voix d'un juste orgueil; votre « cœur généreux se révolte à cet affreux dé-

(1) Un auteur doit toujours considérer ses ennemis comme une faible minorité.

(2) Si ce mot n'est pas français, on conviendra qu'il devrait l'être.

« menti. Faites donc afficher demain ma pièce
« en caractères plus gros que jamais ; que le pu-
« blic, en admirant votre persévérance, rou-
« gisse de sa précipitation ; qu'il reconnaisse que
« lui seul a pu se tromper. »

Ce nuage d'encens énivrera, n'en doutez pas, l'aréopage dramatique ; et rarement on éconduit la persuasion que dame flatterie amène par la main. Toutefois, ce n'est là qu'une partie de vos obligations ; tandis que vous haranguez les comédiens, dix jonrnalistes, dans le silence du cabinet, aiguisent le trait satirique qu'ils vont vous décocher ; voilà l'événement qu'il importe encore de prévenir. Cette opinion publique, dont je vous ai peint l'inconstance, et qui, peut-être, vous sera demain aussi favorable qu'elle vient de vous être contraire, ne changerait pas son arrêt s'il était une fois écrit ; courez donc arrêter les mains qui se hâtent de le tracer. Mais, afin d'employer des moyens suffisamment persuasifs, songez bien que vous n'avez pas à demander un acte de simple complaisance ; vos désirs ne peuvent être satisfaits qu'au prix d'un véritable sacrifice. Déjà plusieurs articles sont terminés : la presse les réclame ; mille curieux les attendent. Si la critique de votre pièce est suprimée, demain les buveurs d'eau sucrée du café Procope, les rentiers de la petite Provence, les habitués de Rosa seront veufs d'une jouissance ; et sous quatre jours, ce

veuvage aura gagné les cercles *littéraires* de Limoges, de Brive-la-Gaillarde et de Quimper-Corentin, qui, faute d'articles à commenter, n'auront pour sujets d'entretien que la pluie, le beau tems, et les scandales locaux.

Quoique le cheval efflanqué d'un cabriolet de place ait précipité vos démarches nocturnes, *il est plus près du matin que du soir* quand vous rentrez; mais l'heure de votre repos n'est pas sonnée : vous veillerez cette nuit, si vous voulez jouir la prochaine d'un sommeil paisible. Après avoir beaucoup obtenu, c'est maintenant à vous d'accorder un peu : certains passages de votre pièce ont particulièrement attiré la critique aigue du parterre; qu'ils disparaissent..... allons point de faiblesse paternelle, élaguez sans pitié; chaque rature vous assure une victoire sur l'ennui : il aura toujours assez de prise. L'ouvrage reconnu.... mauvais, là tranchons le mot, est comme un breuvage désagréable, il faut qu'on puisse l'avaler d'un trait, pour n'en pas sentir l'amertume. Surtout soyez expéditif; l'aurore va luire, et ce n'est pas trop d'une journée pour modifier vos rôles dans la tête des acteurs.

A présent, je devine vos inquiétudes, vous êtes pressé d'apprendre si votre œuvre, revue, corrigée et diminuée, va se relever avec honneur; pourquoi pas? les moyens que je vous indique sont sûrs; il y a plus, le premier de ces

moyens, c'est-à-dire la persévérance des acteurs, suffit assez souvent. Une production tombe-t-elle un soir, on la joue le lendemain sans corrections, malgré dix feuilletons virulens ; en définitif, tout le monde ne lit pas les journaux, et tout le monde n'a pu se trouver à la première représentation. Or, tant que les curieux affluent au bureau, il importe peu qu'il y ait des mécontens dans la salle; et quand tous les amateurs sont dupés, la pièce nouvelle passe à la faveur d'une autre, ou son titre, affiché pompeusement un dimanche, attire encore la foule Plébéienne, pour qui tout est bon.

CHAPITRE XI.

Pièces de circonstance.

Il est en toutes choses un point favorable, à la recherche duquel on ne saurait trop s'attacher; c'est l'*à-propos* : Mars lui doit plus de lauriers qu'à la valeur même; il tresse plus de myrtes pour les amours que le sentiment ou la séduction; son aide fortuite enrichit plus de spéculateurs que les travaux prolongés. L'à-propos fait surtout fortune au théâtre; mais tout le monde ne sait pas en profiter. Une circonstance fixe-t-elle quelques instans l'attention publique? soudain trente fournisseurs dramatiques s'en emparent à l'envi : c'est une mine féconde en droits d'auteur, que ces messieurs s'empressent d'exploiter. Voilà donc trente littérateurs (j'espère qu'on me pardonnera l'expression) qui perdent le sommeil, pour se disputer l'honneur de nous faire ... dormir, peut-être : heureusement, ce ne sera pas debout, car, aujourd'hui, chacun est assis dans nos spectacles. Cependant, parmi les petits chefs-d'œuvre que ces veilles font éclore, deux ou trois, au plus, sont admis; les vingt-sept autres, qui n'avaient de mérite que par l'à-propos,

Ne *font* de chez *l'auteur* qu'un saut chez l'épicier.

Telle est l'ignoble destination réservée aux pièces dites *de circonstance* que livrent des mains inhabiles; mais je ne montre jamais le danger à mes amis pour les y laisser courir; et je ne vous fais envisager ici la honte d'un échec, qu'afin de vous rendre plus adroit à poursuivre le succès.

S'il s'agit d'un *mélodrame comique*, d'un *tableau vaudeville*, de *scènes épisodiques* (admirez combien les genres se multiplient), s'il s'agit enfin de toute autre production théâtrale, l'auteur compose son ouvrage pour le faire recevoir; une pièce de circonstance nécessite une marche opposée : on la fait recevoir d'abord, la composition vient ensuite.... Vous ouvrez de grands yeux; votre pénétration est en défaut; qui diable devinerait ces subtilités là; l'usage seul les rend familières, et vous y viendrez. Poursuivons. Aussitôt que vous soupçonnerez qu'une innovation, un établissement, un personnage pourra s'élever au-dessus de la réputation vulgaire, crayonnez rapidement un canevas sur ce sujet, et courez au comité qui vous aura paru le plus avenant annoncer une pièce de circonstance : plein d'un charlatanisme hardi, faites entrevoir à l'assemblée que plusieurs administrations vous sollicitent, vous harcelent; mais que, ne balançant point à leur préférer celle que vous *affectionnez particulièrement*, vous attendez d'elle, en échange de

cette préférence, une réponse favorable et prompte. Je n'ai pas besoin de vous dire que votre affection particulière abandonnera subitement les comédiens qui vous refuseront, pour se reporter sur ceux auprès desquels vous aurez l'espoir de réussir; et vous concevez que cette translation sentimentale devra se renouveller jusqu'à ce que vous ayez fait accepter votre pièce. Ce mode de réception anticipée s'appèle *prendre date*.

Quelques auteurs, en pareille occurence, usent d'une telle discrétion, ou plutôt d'une telle défiance, qu'ils ne révèlent au comité le titre de leur ouvrage qu'après s'être assurés qu'il est reçu; ce procédé n'est pas à dédaigner, et je vous le recommande.

Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on d'autres moyens propres à seconder, à remplacer même ceux que je propose; je n'en exclus aucun; tous seront bons, s'ils vous font obtenir le pas sur vos rivaux : voilà le grand secret, le secret unique. La faveur que l'à-propos procure au théâtre se saisit à la course; le plus faible génie a le droit d'y prétendre, pourvu qu'il soit monté sur les plus longues jambes.

CHAPITRE XII.

Impression des Ouvrages ; doublures ; reprises.

Je touche, mon cher élève, au terme du travail que je m'étais imposé : suivant ma promesse, j'ai guidé vos pas dans tous les détours de la carrière dramatique littéraire : le flambeau de l'expérience à la main, j'ai successivement appelé votre attention sur les principes, les difficultés, les ressources et les subtilités de l'art auquel mes soins vous ont initié ; il ne me reste plus qu'à vous apprendre à ménager les jouissances qu'il procure.

Le révérend père qui, vers l'an 1450, fixa le premier *la pensée sur des caractères mobiles*, fit à l'humanité le présent le plus précieux et le plus perfide en même tems : sans cette ingénieuse invention, un petit nombre d'élus, seulement, eût connu les hauts faits des Léonidas, des Scipion, des Henri IV, des Turenne ; les lois bienfaisantes des Solon, des Numa, des Henri IV (1) ; les écrits immortels des Homère,

---

(1) Si j'avais mille vertus à citer, je retrouverais mille fois ce nom sous ma plume.

des Virgile, des Voltaire. Mais aussi, sans l'imprimerie, les ais de nos bibliothèques ne plieraient pas à regret sous mille brochures qui ne seront jamais coupées; sans l'imprimerie, chaque aurore ne verrait pas naître un roman lugubre, qu'heureusement chaque soleil couchant voit mourir; sans l'imprimerie, bien des gens, qui distillent le fiel au fond de leur cabinet, se tairaient, parce qu'on rencontre dans le monde des cannes d'une effrayante dimension quand on médit de vive voix; sans l'imprimerie, mille faiseurs de systèmes, mille réformateurs des lois, des usages, des mœurs, mille économistes, mille régulateurs des finances, tous écrivains que personne ne consulte, laisseraient les hommes et les gouvernemens régler eux-mêmes leurs intérêts; sans l'imprimerie, enfin, je ne serais pas obligé de vous saisir au collet sur le seuil de *Barba*, au moment où vous allez livrer inconsidérément votre pièce à l'impression. Que voulez-vous faire! quoi, parce que vous venez d'obtenir un succès, peut-être équivoque, vous courez gaiement vous exposer à la critique des salons? suspendez, croyez moi, cette démarche irréfléchie; examinons de sang froid la réussite dont votre orgueil s'autorise, et voyons si vos projets soutiendront l'épreuve du raisonnement. Vous avez réussi; mais qui peut calculer jusqu'à quel point vous ont favorisé le talent des acteurs, la magie du décor, les dispositions

pacifiques du parterre, l'influence de la cabale favorable, surtout?.... l'auteur le plus célèbre est effrayé quand il considère combien il doit à tout cela; jugez s'il vous est permis d'être rassuré. C'est cependant dépouillé de tels secours, et réduit à sa valeur intrinsèque, que vous allez faire circuler votre ouvrage.. ; qu'en résultera-t-il? une nuée de censeurs, qui vous attendent à la lecture, vont déchiqueter ligne par ligne, mot par mot vos vers ou votre prose : leur censure minutieuse ne vous passera rien, pas même les fautes d'ortographe, qu'il est plus piquant d'attribuer à l'écrivain qu'à l'imprimeur. Vous aurez à supporter les remarques du bel esprit, les notes marginales de la prétention, les propos envenimés de la jalousie; bientôt la maligne plaisanterie, l'épigramme traîtresse, le couplet vagabond, s'armeront contre vous : ils vous poursuivront jusqu'au théâtre, où, désormais environné d'un prestige reconnu, vous verrez votre naissante réputation s'affaiblir de jour en jour, et succomber enfin sous les traits du ridicule.

Sans doute il est nécessaire, je dis plus, il est indispensable qu'une pièce nouvelle soit imprimée; c'est un bien qui n'appartient pas seulement à la capitale; la France entière le réclame. Votre gloire, brochée in-12, doit parvenir bientôt à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes, etc. etc., et les témoignages du succès que vous

obtiendrez dans ces villes, doivent refluer vers Paris, réalisés en bonnes lettres-de-change à votre ordre. Mais sachez encore replier vos voiles, pour voguer avec plus de sûreté : il n'est pas tems de vous exposer aux dangers d'une navigation hardie. *J'ajourne à trois mois l'impression de votre ouvrage*.... d'ici là vous aurez lassé la fureur de l'envie, dont les traits s'émoussent d'autant plus vîte qu'ils sont plus acérés ; d'ici là, d'ailleurs, elle aura si souvent changé d'objet qu'elle ne se rappelera même plus que vous l'aurez occupée ; et vous pourrez alors faire gémir ensemble toutes les presses de Barba.

Cette sage temporisation n'est pas la seule mesure de prudence que j'aie à vous recommander ; il convient d'arrêter votre attention sur deux objets non moins essentiels, non moins inhérens à vos intérêts : je veux parler des *remplacemens* et des *reprises*.

Autant les bons acteurs font valoir un ouvrage, autant les mauvais le déshonorent : grâce à ces derniers, tout est affaibli, tronqué, déparé : ils font ressortir un défaut qu'on pourrait esquiver, noyent une beauté qu'il faudrait faire ressortir ; rendent niais l'amour timide, changent l'amour impétueux en frénésie, substituent la roideur à la dignité, l'afféterie au bon ton, la mignardise à la finesse, la farce à la gaieté, le ton licencieux à l'enjouement. Bref, si le comédien ignorant ne s'élance pas au-delà

de la nature, il demeure en deçà, ou la rend méconnaissable sous le masque faux qu'il lui prête. On sent que de tels effets d'impéritie doivent être, en général, nuisibles aux auteurs; mais ils leurs sont funestes lorsque l'acteur inexpérimenté remplace l'acteur intelligent dans un rôle créé par celui-ci : la pièce qu'on accueillait avec le plus d'enthousiasme, quand elle était confiée aux *chefs d'emploi*, perd tout son attrait dès quelle devient la proie *des doubles;* et comment cela n'arriverait-il pas? partout le spectateur admirait le naturel, le talent; partout, maintenant, il en déplore l'absence : chaque instant lui procurait un plaisir, que remplace une privation. Je ne sais par quelle fatalité les administrations dramatiques se prêtent à ces tristes substitutions, qui ne leur sont pas moins désavantageuses qu'aux auteurs; serait-ce spéculation? il est impossible d'en supposer une aussi maladroite; serait-ce condescendance? je le soupçonne. Des sujets sans talent veulent s'élever au-dessus du rang subalterne auquel leur insuffisance les condamne; rien de plus simple; au théâtre comme ailleurs, l'ambition étouffe la voix intérieure qui nous crie : *connais-toi toi même* (1); et l'intrigue, jointe

(1) *Nosce te ipsum.* Juvénal dit que cette sentence est descendue du Ciel.... il faut convenir que jamais cadeau ne fut moins mis à profit.

à l'esprit de coterie, fait réussir les prétentions de ces mêmes sujets auprès d'un conseil que mille petites considérations entraînent, sans le déterminer. Ainsi le troisième amoureux parvient à se substituer au jeune premier, parce que ce troisième amoureux est bien avec la première amoureuse, dont les volontés sont des lois; le quatrième valet joue *une grande livrée*, parce que la soubrette en crédit le protège, et qu'il est dangereux de résister à celle-ci, vu la puissance attractrice qui règne entre ses ongles et les visages de ceux qui la contrarient; enfin, une *coquette accessoire* s'élève à la dignité de *grande coquette*, parce qu'elle reçoit le matin (les méchans disent le soir) quelques seigneurs amis du sur-intendant, et que le *par ordre* pourrait suivre de près un refus.

Cependant, ces motifs ne sont pas tellement fondés en principes qu'on ne puisse les combattre avec avantage; il appartient aux auteurs d'entreprendre cette tâche honorable : le bon droit, la justice, la raison, les seconderont. Ils pourront même appeler à leur secours certaines images d'une vérité frappante : quelle administration ne sera pas attendrie quand on lui peindra, par exemple, une salle presque déserte, quelques habitués baillant, des distributeurs de billets dormant dans leurs bureaux, un caissier se croisant les bras sur son coffre vide....! Mais si jamais vous plaidez cette cause.

souvenez-vous que l'accent d'une douce persuasion est le seul qu'il soit permis d'y faire entendre. Point de reproches, point de vives sorties ; pour réveiller l'intérêt des acteurs, auquel le vôtre sera lié, gardez-vous d'irriter leur orgueil : c'est une corde qu'on ne peut toucher qu'elle ne rende un murmure. Vous n'avez pas oublié, sans doute, la grande querelle survenue l'année dernière à Feydeau : j'ai vu l'instant où les sociétaires de ce théâtre nous mettaient au régime *du Huron, de la Fausse Magie et du Tonnelier*, parce que les fournisseurs d'opéras - comiques nouveaux voulaient s'aviser d'avoir une ferme volonté.... Diable ! on ne se conduit pas ainsi avec les hautes-puissances.... Je passe aux *reprises*.

Plaire beaucoup et plaire toujours serait le plus précieux de tous les dons : s'il existait sur notre globe une fontaine où l'on puisât ce don, là, que de belles, d'après le conseil de leur miroir, que de courtisans, par précaution, que d'auteurs, malgré la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, feraient un pélerinage à cette nouvelle Jouvence ! Pourquoi faut-il qu'elle n'existe que dans le pays fantastique des suppositions.... A défaut de succès durables, il faut bien se consoler d'avoir vu fuir ceux qu'on eût, en songeant qu'ils pourront se renouveller ; en effet, une absence suffisamment prolongée prête quelquefois à l'objet qui plût tout le charme de la

nouveauté : les productions dramatiques *remises*, et les liaisons amoureuses renouées, démontrent cette vérité. Mais, pour assurer le retour de la faveur, les auteurs, comme les amans, ont des précautions à prendre tandis qu'ils en jouissent encore; précautions dont on s'affranchit beaucoup trop sur nos théâtres. Un ouvrage a-t-il réussi? le titre en est moulé tous les jours sur l'affiche, pendant deux mois au moins; on n'en ferait pas davantage s'il s'agissait d'ennuyer certains insulaires, qui viennent au spectacle parce qu'il faut dormir quelque part à la suite d'un dîner terminé sous la table. Le goût français ne se nourrit pas aussi longtemps d'un même aliment; et si telle pièce nouvelle attire la foule à trente représentations, il est à-peu-près démontré que, durant les trente autres, elle risque d'être jouée pour les banquettes, et pour ceux des musiciens qui n'ont pas de quoi soutenir, au café, la réputation du corps auquel ils appartiennent. Qu'attendre, je vous prie, d'une reprise après un semblable ordre de choses? vit-on jamais le plaisir renaître dans la satiété? je ne le pense pas. Il est donc indispensable que les auteurs enlèvent adroitement au public une production qui n'a pas cessé de lui plaire, pour qu'il la retrouve plus piquante lorsqu'on la lui rendra : c'est ainsi qu'on oblige un convive à rester sur son appétit, afin de lui faire savourer, dans un

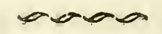
nouveau repas, les mets dont on le prive maintenant. Tout succès offre trois périodes distinctes : *l'accroissement, l'éclat parfait, et le déclin;* l'habileté du spéculateur (car ceci n'est qu'une véritable spéculation) consiste à faire suspendre les représentations entre la seconde et la troisième de ces périodes, de manière à laisser finir l'enthousiasme, sans laisser commencer l'ennui. Cette tâche, je l'avoue, présente quelques difficultés : qu'elle entreprise n'a pas les siennes... On trouvera peu d'administrations d'abord disposées à se dessaisir d'un bien présent, pour une jouissance future et éloignée; « *un bon tiens, vaut mieux que deux tu l'auras*, s'écrieront en chœur les partisans des recettes multipliées, le caissier donnant le ton; « Pal-« pons tant que nous aurons à palper, voilà le « plus sûr et le plus réel ».. Mais qu'auront-ils à répondre ces raisonneurs financiers, quand on leur dira : « Oui, messieurs, palpez pendant « douze ou quinze jours encore des demi-re-« cettes, puis des quarts, puis des huitièmes de « recettes, au bruit, toujours croissant, dont « vous régaleront les causeurs, les moucheurs, « les tousseurs, les cracheurs, les bailleurs; « tous assistans inattentifs ou ennuyés. Vous « êtes les maîtres, préférez un espoir prochain, « mal entendu, à la moins trompeuse, à la plus « brillante perspective; toutefois, apprenez quel « sera le résultat d'une telle conduite : chacune

« de vos représentations hasardées va vous en-
« lever trois des *chambrées complètes* (1) que
« vous promettait la reprise; chaque écu vous
« coûtera plusieurs pistoles : vous sacrifiez l'or
« qu'il ne faut qu'attendre, pour courir après le
« cuivre que vous n'êtes pas sûrs de saisir». Ce raisonnement, qui laisse peu de prise à la réplique, convaincra sans nul doute, pourvu que, dans un beau mouvement d'éloquence, l'orateur n'ait pas trop montré le bout d'oreille décélant l'auteur intéressé. Messieurs les comédiens ne sont pas de ces gens têtus qui s'obstinent à résister aux remontrances les plus sages; et jamais ils n'ont refusé de suivre un conseil...... quand ils ont reconnu qu'il leur garantissait une augmentation de bénéfice.

---

(1) Expression de coulisse par laquelle on entend une salle remplie de spectateurs.

CONCLUSION.



Ma bibliothèque est incontestablement la plus agréable de Paris ; je n'en connais du moins aucune où les nouveautés parviennent plutôt. On y trouve, dès qu'ils paraissent, tous les romans, même ceux de Mme B .... M..... ; tous les almanachs, même celui des Muses ; toutes les pièces de théâtre, même celles qui se jouent aux Variétés ; toutes les poésies fugitives que nos modernes Chaulieu publient en toute hâte durant leur vie, de peur qu'elles ne soient pas publiées après leur mort ; toutes les guerres écrites sur les relations qu'en donnent d'honnêtes gens qui ne virent jamais brûler une amorce, même à la chasse ; tous les voyages mis en lumière par des écrivains, très-casaniers de leur nature, dont la vue ne découvrit jamais d'autre océan que le bassin de la Vilette ; toutes les histoires fidèles que nos historiens brodent journellement ; en un mot, toutes les productions de notre génie littéraire du dix-neuvième siècle. Concevez-vous combien je suis heureux au mi-

lieu de cette collection précieuse?... Vous voilà bien intrigué, bien impatient de connaître un pareil trésor; calmez-vous, malgré les bons exemples du tems, je ne suis point exclusif dans mes jouissances : j'y attacherais même un faible prix, si je n'avais l'usage populaire d'en faire part à tout ce qui m'environne. Or, apprenez, et dites à vos parens et amis qu'on lit gratuitement à ma bibliothèque... située au Palais-Royal, devant la boutique du libraire *Delaunay :* quelques amateurs exigeans se plaindront peut-être d'y faire séance debout; mais mon bibliothécaire est trop poli pour ne pas leur procurer des sièges à la première demande; ceci n'est, au surplus, qu'un léger désagrément, qui se compense par mille avantages, non compris celui de lire les ouvrages sans les acheter.

C'est là que je passe des journées entières à *me former l'esprit et le cœur*; occupation d'autant plus profitable, au Palais-Royal, que, tout en se pénétrant d'une bonne morale écrite, on est sûr d'y trouver à toute heure la morale en action par excellence. Je m'attache surtout aux brochures : si parfois j'en rencontre quelques-unes entachées d'une morosité trop anglicane, mon imagination se repose bientôt sur de jolis opuscules où pétillent cette vivacité, cet enjouement qui font aimer le caractère français; et je me rengorge de tems à autre,

en retrouvant dans quelques pages avouées toute l'énergie de ma nation. Il n'est guères de ces brochures qui ne se terminent par un chapitre obligé portant pour titre le mot *Conclusion*, en petites capitales; j'avoue franchement qu'il ne m'est jamais venu à l'idée de vérifier bien rigoureusement jusqu'à quel point ce chapitre là est *concluant*; mais j'ai cru devoir en inférer qu'il faut, à tout événement, annoncer une conclusion à la fin d'un ouvrage, sauf à la donner après si l'on peut. J'agis ici d'après ce principe, et je reviens à mon sujet.

Je pourrais détailler minutieusement les modifications qu'un écrivain dramatique doit apporter à son plan de conduite, à mesure qu'il avance dans la carrière; mais ce serait faire une part aux conceptions difficiles; et personne ne lirait cette partie de mon ouvrage, parce que chacun croit entendre à demi mot. Je dirai donc seulement que les préceptes, les conseils, les avis contenus dans mes sept derniers chapitres, et que je fais rapporter particulièrement au premier ouvrage d'un auteur, devront s'appliquer à toutes ses productions. Nulle circonstance favorable ne permettra de négliger les soins que je recommande : plus les hommes deviennent célèbres, plus ils ont besoin de précautions, d'adresse, d'intrigue, pour se maintenir au rang supérieur où les élève l'opinion; parce que, placés au-dessus du vulgaire, ils

sont les premiers exposés aux coups du sort :

Sæpius ventis agitatus ingens
Pinus : et celsæ graviore casu
Decidunt turres feriuntque summos
Fulmina montes.

Un auteur ne doit jamais s'endormir sur la foi de sa renommée ; à moins qu'il ne possède cette *ceinture dorée* qui, tout exprès pour démentir le vieux proverbe, exerce une influence remarquable, quand il s'agit de former ou de soutenir une réputation. Mais il est des mortels dont l'orgueil se cabre à la seule idée d'une démarche humble ou simplement prévenante ; d'autres (et ceux là sont nombreux chez nous) tombent en syncope au seul mot de persévérance ; d'autres répugnent à modérer l'élan de leur caractère par une adroite politique ; d'autres, enfin, poussent le scrupule jusqu'à rejeter la plus innocente supercherie. Ces faiblesses sont autant d'obstacles aux succès dramatiques ; il faut les vaincre pour en obtenir.

A Dieu ne plaise, mon cher disciple, que je vous suppose atteint de ces misérables préjugés ; je veux même en croire exempts tous les jeunes écrivains que Thalie enchaîne à son char. Cependant, par précaution, je vous peindrai les vicissitudes attachées à la condition de l'homme sans état ; j'appelerai ensuite votre vue sur le tableau séduisant des béatitudes promises aux

élus dramatiques ; et vous concluerez, j'espère, de ce rapprochement que, pour faire succéder le renom à l'obscurité, la considération à l'estime vulgaire, l'opulence à la médiocrité, je n'exige que de bien légers sacrifices.

Plaignez le malheureux Cléante.... disgrâcié de la fortune, repoussé des emplois, inhabile au commerce, étranger aux arts, avec quelle arme attaquera-t-il l'adversité? trouvera-t-il aux autels de l'hymen ces bienfaits qu'une riche héritière aime quelquefois à répandre sur le mortel qui l'y conduit? ou bien, enlacé dans les liens fragiles des amours, devra-t-il son bonheur aux feux pressans d'une maîtresse reconnaissante? hélas! non; le pauvre garçon ne possède ni les formes qui promettent un Alcide, ni les grâces qui distinguent un Adonis. Que fera-t-il donc? de mauvaises connaissances, des démarches infructueuses, des sottises, d'accablantes réflexions et des dettes. Mais suivons le deux jours seulement dans cette vaste capitale, où le conduisit une divinité charmante, appelée l'Espérance, qui ne console qu'en trompant.

Au fond d'une allée obscure servant d'entrée principale à certain *hôtel* de la rue Saint-Jacques, on rencontre, en tâtonnant, un escalier plus obscur encore, lequel, à l'aide d'une corde grasse et de six repos, marqués par autant d'étages, conduit au plus joli grenier du quartier Latin. C'est là, qu'au prix d'une respiration

tant soit peu laborieuse, contractée en montant chez lui, mon héros jouit du plaisir, si gràcieusement décrit par Tibulle (1), de s'endormir au bruit de la pluie et du vent; plaisir dont il doit ressentir toute la douceur, puisqu'il n'est séparé de la voûte azurée que par l'épaisseur d'une tuile.

Il est huit heures du matin; Cléante

Soupire, étend les bras, *ouvre l'œil* et *se lève...*

non pour déjeûner, mais pour méditer sur un vieux Senèque; auteur dont les argumens ne manquent jamais de convaincre ceux qui n'ont pas le moyen de faire bonne chère, que la sobriété est la première des vertus. Après ce repas philosophique, le Stoïcien moderne va respirer l'air matinal au Luxembourg. Là, nonchalamment étendu sur un banc, il cherche à régler l'agenda de sa journée : tout s'arrange au mieux, hormis le menu du dîner; cet objet est essentiel pourtant; Senèque n'a dit nulle part qu'il fallût pousser la sobriété jusqu'au jeûne absolu. Tandis que l'infortuné Cléante se tourmente l'imagination pour trouver le moyen de satisfaire le plus impérieux des besoins, le cordon de sa montre que, sans y songer, il roule entre ses doigs, lui rappèle qu'il conserve encore ce bi-

(1) Quàm Juvat immites ventos audire cubantem...
Aut, gélidas hibernus aquas cùm fuderit auster,
Securum somnos imbre juvante sequi.

jou.. « Ma montre, s'écrie-t-il, à quoi me sert-« elle? ne sais-je pas toujours assez combien « les heures sont lentes pour les malheureux? « cette aiguille trop fidèle ne fait, hélas! qu'agra-« ver ma peine, lorsqu'elle m'indique en vain « l'instant auquel je devrais me mettre à table; « ah! séparons nous d'un témoin inutile de mon « infortune. L'horloger qui me vendit cette « montre est consciencieux.. peut-être; j'espère « qu'il la reprendra sans me faire supporter une « trop forte perte; courons chez lui. » Cléante va partir, lorsqu'un petit vieillard vient se placer à l'extrémité du banc sur lequel il est assis. C'est un singulier homme que ce petit vieillard là: son vêtement annonce la plus profonde misère; ses yeux son cavés, sont teint est pâle; il est si maigre que l'on compte ses vertèbres au travers de son habit... eh bien! sa physionomie paraît radieuse; que dis-je? il marmotte entre ce qui lui reste de dents ces mots remarquables: « mes malheurs sont finis; je roule sur des « monceaux d'or ».... Cléante, surpris au-delà de toute expression, s'approche du millionnaire déguenillé; « Permettez-moi, Monsieur, lui « dit-il, de vous féliciter sur l'événement qui « semble combler tous vos vœux: vous m'en « voyez enchanté. » On est communicatif au Luxembourg; le petit vieillard, loin d'être offensé d'une politesse un peu hasardée, regarde en riant le complimenteur; « L'événement sur

« lequel vous me félicitez, lui répond-il, n'est « pas encore arrivé; je l'attends demain, à « neuf heures précises du matin.. Vous me regar- « dez d'un air ébahi, mon cher enfant; votre « étonnement va cesser. Je possède cinq numé- « ros....—ah! j'entends.—Non, parbleu, vous « n'entendez pas... ma martingale est à son « terme; ma fortune est infaillible : le boulever- « sement de la nature pourrait seul l'empêcher : « demain, mes cinq quaternes sortiront, ou le « soleil aura cessé d'éclairer notre globe. —Que « vous êtes heureux! — J'en conviens; mais je « dois avouer aussi que mon bonheur arrive un « peu tard; il y a quarante-cinq ans bien comptés « que je suis les mêmes numéros; et je leur con- « fiai ce matin le reste d'un capital de 900,000 f., « que les gloutons m'ont dévoré.—En effet, il est « tems que la fortune s'exécute en votre faveur.. « mais, je le répète, que vous êtes heureux! — « Ecoutez, mon enfant, la cause de ma félicité « peut devenir celle de la vôtre..... votre figure « me plaît; je veux vous enrichir : recevez mes « numéros et courez à l'instant les jouer. Point « de retard, ce soir un créancier avide vous arra- « cherait, peut-être, l'argent dont vous disposez.. « partez, nous nous reverrons après l'événe- « ment : il faudra que nous achetions des terres « dans la même province. » Cléante a du juge- ment; un peu de réflexion lui ferait sentir le néant des espérances qu'on veut lui faire conce-

voir; mais les malheureux sont crédules : celui-ci, déterminé malgré sa raison, court vendre sa montre, pour mettre à la loterie la moitié de son prix. L'horloger la lui avait fait payer *en conscience* neuf louis; *en conscience*, il la reprend pour quatre, quoiqu'elle n'ait servi que deux mois. Mais qu'importe! quand le vendeur doit posséder, sous vingt-quatre heures, plus de cent mille livres de rente.

Cette opération avantageuse étant consommée, Cléante ne voit rien de plus urgent que sa mise; il se décide en faveur d'un bureau dont les vitres sont chargées de jeux *infaillibles*, et sur l'enseigne duquel on lit : *Audaces Fortuna juvat*, entre deux cornes d'abondance laissant échapper une pluie d'or. Il entre. Une demoiselle d'environ dix-huit ans est, dans ce temple, la prêtresse qui reçoit les hommages offerts à la déesse d'*Antium;* et tenant d'une main le registre à souche, tandis que de l'autre elle tourne les feuillets brûlans d'Héloïse, la gentille buraliste satisfait à son devoir en formant son éducation. « *Cinq quaternes secs à six francs*, » dit Cléante quand les jolis doigts ont moulé ses numéros...— « Mais, « Monsieur, la prudence....— est inutile, Mademoiselle, quand le succès est assuré ... — « ah ! c'est différent.... » Après avoir serré précieusement son billet, dans lequel il voit un bon payable le lendemain, le confiant ac-

tionnaire s'occupe, en marchant, à rectifier l'emploi de sa journée; car, se dit-il, ma nouvelle fortune nécessite quelques dispositions préparatoires : il faut que, demain, ma métamorphose puisse être prompte comme la régénération *de la fée Urgèle.*

Des projets aussi sages ne peuvent être suivis d'une trop rapide exécution. Cléante commence par retenir un superbe appartement dans un hôtel garni, en attendant qu'il ait acheté et meublé le sien. Se rendant ensuite chez le tailleur, la lingère, le chapelier, le bottier, les plus à la mode, il leur commande les élémens d'une riche toilette; et tous reçoivent l'ordre d'être exacts au rendez-vous qu'il leur donne à son hôtel pour le lendemain. Ces démarches ont demandé du tems : quatre heures sonnent au moment où elles se terminent. C'est l'heure à laquelle les gens comme il faut finissent leur repas du matin; mais on pardonnera sans doute une légère infraction à l'usage au jeune homme qui ne déjeûna que d'un chapitre de Sénèque. Mon gastronome de fraîche date entre donc chez *Massinot;* il tremble de plaisir en saisissant la carte; son palais se mouille d'une douce sérosité au seul aspect des mets délicats que d'autres dîneurs pressés expédient; et son oreille, habituée aux noms ignobles *du miroton, des haricots, des choux,* se dilate pour mieux saisir les mots *caille, perdrix, gélinotte,*

rouget. Le vin de *Clos-Vougeot* lui semble aussi porter un nom très-harmonieux : c'est celui-là qu'il choisit. A la première bouteille succède promptement la seconde, que va remplacer la troisième, lorsque Cléante s'aperçoit que le nectar bourguignon, entre autres propriétés, à celle de multiplier les objets aux yeux de son buveur, ce qui ne laisse pas d'entraîner quelques petits inconvéniens ; le cachet du troisième flacon reste intact. Toutefois, un dîner recherché ne se termine pas sans le verre de *Chypre*, de *Frontignan* ou de *Madère* : mon héros, craignant de mal choisir, se décide pour ces trois sortes de vin ; suivent le café et l'inséparable *petit verre*. Cléante se lève enfin ; et décrivant une figure géométrique que l'élève le moins expérimenté ne pourrait prendre pour une ligne droite, il arrive au comptoir, où certaine main blanche, qu'enrichissent de gros brillans, lui présente la carte dite *payante*. On distingue mal les objets au travers des fumées bachiques : Cléante, qui n'a vu qu'un *quatre* surchargé d'encre au bas du mémoire qu'on lui remet, croit avoir un reste à réclamer en jetant avec noblesse sur le marbre une pièce de cinq francs toute neuve..... « Ce n'est pas précisé-
« ment cela, lui dit d'une voix doucereuse la
« dame du comptoir : le quatre auquel Mon-
« sieur veut bien faire attention, est accompagné
« d'un *zéro* qui, pour être assez mal formé, n'en

« a pas moins quelque valeur..... sept pièces « encore, et Monsieur est quitte. » Dans l'état heureux où se trouve mon jeune homme, on ne tient pas à l'argent : les sept pièces sont lâchées aussi légèrement que l'a été la première ; et puis c'est une bagatelle..... : les cent mille francs de rente n'arrivent-ils pas demain ?

Cependant, Cléante, se sentant passablement rebelle aux lois de l'équilibre, veut rejoindre son hôtel du quartier latin : il conserve tout juste assez de raison pour sentir qu'il ne lui en reste guères, et quoiqu'ivre, il a le bon esprit de s'avouer qu'il l'est. Cette bonne foi, assez rare en pareil cas, porte mon héros à regagner promptement son lit; mais les projets des hommes peuvent-ils rien changer aux arrêts du Destin ? Une nymphe à la taille élancée, à la démarche légère, débouche d'une rue étroite dont Cléante traverse l'extrémité : la belle, sans doute par précaution plus que par coquetterie, relève avec grâce une robe brune qui, tranchant sur un bas bien tiré, en laisse admirer la blancheur jusqu'au nœud qui le retient; et les contours que ce même bas dessine sont tels qu'ils feraient perdre la tête au nouvel Epicurien, s'il ne l'avait pas déjà perdue. Un dîner succulent, deux bouteilles de *Clos-Vougeot*, du café, des liqueurs, et une jambe divine, en voilà, je crois, suffisamment pour entraîner à faire une sottise... : aussi Cléante la fera-t-il....

Les détails seraient superflus ; il suffit de dire, qu'en rentrant chez lui, le pauvre garçon rapporte de ses quatre louis une ivresse à peu près complète, un commencement d'indigestion et un grand fond d'espérances, reposant sur le billet de loterie qu'il possède.

Les fumées du vin ont prolongé le sommeil de Cléante : il est onze heures quand il se réveille. Les actions, les jouissances, les erreurs de la veille se présentent à son esprit comme un songe éloigné, dont les détails confus lui échappent ; peut-être en chercherait-il vainement le fil, s'il n'apercevait le fameux billet ouvert sur la table. Cette vue lui rappèle soudain le petit vieillard, les cent mille livres de rente qui vont lui arriver, l'appartement qu'il a retenu, les rendez-vous donnés aux ouvriers : il s'habille précipitamment ; le voilà sur l'escalier ; il est dans la rue. Un bureau de loterie fait face à l'allée..... Cléante n'a qu'à lever les yeux pour devenir millionnaire..... : il les lève....., tous ses numéros..... sont restés dans la roue. L'avare qui trouve son coffre vide, la femme *sensible* que surprend un mari fâcheux au milieu d'une conversation sentimentale, le parasite manquant l'heure d'un bon dîner, la jeune fille qui voit rompre subitement les accords de son mariage, sont affectés moins péniblement que ne l'est mon joueur *désappointé*, lorsqu'il voit croûler ses châteaux en Espagne ; sa vue

reste attachée au fatal tableau : il voudrait douter de son malheur....... impossible, le témoignagne en est trois fois répété derrière les vitres; et bientôt ce témoignage accablant se multiplie encore sous la forme des *listes* que le buraliste distribue. « Ainsi, plus d'espoir ! s'écrie « Cléante en se retournant..... — Pardonnez-« moi, Monsieur, lui répond certain petit hom-« me cagneux, portant un paquet dans un « morceau de levantine violette; je n'ai tardé « que vingt minutes, et ce n'est pas trop pour « venir de votre autre hôtel ici »... C'est le tailleur, qu'accompagnent le bottier, la lingère et le chapelier : fidèles au rendez-vous qu'on leur donna, ils y étaient à dix heures précises (1); et comme le pauvre Cléante compte au nombre des vingt sottises qu'il a faites depuis hier matin, celle d'avoir donné son adresse actuelle, les ouvriers viennent, en toute hâte, lui prouver leur exactitude.

Tandis que l'infortuné balbutie quelques phrases sans suite qui décèlent son embarras, la lingère, se détachant du cortège, court chez une vieille dame dont le geste l'invite à venir *causer* un peu : malheureusement cette vieille dame est l'hôtesse de Cléante. Celui-ci, prévoyant tout ce que la charité féminine va faire

(1) On voit que Cléante avait compté qu'il n'aurait qu'à se présenter pour recevoir le montant de son billet.

en sa faveur, entraîne le tailleur et sa suite dans la maison; il veut conjurer, s'il se peut, l'orage qui le menace. Mais, en quelques minutes, l'explication entre les deux commères a été fort loin : il est déjà question de citer devant le commissaire du quartier un homme qui, non seulement néglige d'acquitter le loyer de sa chambre, mais qui ose encore commander linge, habits, bottes et chapeau, sans être à même de payer tout cela. « L'escroquerie est manifeste, « dit la lingère; prouvée, dit le tailleur; indu« bitable, affirme le bottier; l'autorité nous en « fera raison, ajoute le chapelier » .... Le commissaire, attiré par les clameurs des réclamans, arrive au bout d'un quart d'heure: il fait taire celui-ci, interroge celui-là, prend ses conclusions *in petto ;* et le malheureux Cléante, après un bref interrogatoire, où sa présence d'esprit l'a tout-à-fait abandonné, est conduit dans un troisième appartement qu'il n'aurait assurément pas choisi.

Rien ne porte un jeune homme à réfléchir comme la prison; depuis l'instant où le mien sauta de la diligence d'Amiens, il ne s'est pas rendu compte une seule fois de ses actions : il jette aujourd'hui le premier coup d'œil rétrograde sur sa conduite. Son séjour à Paris présente trois époques, formant ensemble neuf mois, dont chacune fut marquée par un emploi différent du temps. Le premier trimestre

appartenait de droit à la curiosité : mon jeune provincial ne pouvait le passer ailleurs qu'aux spectacles, aux bals, aux musées, aux promenades. Le second trimestre s'est écoulé dans cette suite imprévue de courses sans but, d'occupations sans affaires, de plaisirs sans jouissances, que l'on appèle *flanerie :* vous voyez, j'espère, Cléante admirant les caricatures de Martinet; feuilletant les bouquins étalés sur les ponts et les estampes exposées au boulevart; frémissant aux *jongleurs* qui, pour deux sous, avalent une épée en plein vent; essayant, dans la cour des Fontaines, la force de son *poing*, de ses *reins*, de son *souffle ;* s'extasiant aux *calculs* du fameux *Munito ;* s'attendrissant aux accens des chanteuses voilées; prenant note, d'après le journal des murailles, que l'on est coiffé à très-bon compte dans le passage Montesquieu; que, moyennant 22 sous, on dîne chez *Savin* comme Lucullus, que l'on trouve chez *M. Villiaume* de la tendresse conjugale à son choix, etc. etc. Quant aux trois derniers mois, ils ont été consacrés à l'essai de divers états. Tout provincial arrivant à Paris, regarde les lettres de recommandation dont il est porteur comme autant de brevets; Cléante en avait six; il lui a fallu près d'un mois pour recevoir les six... refus grâcieux et *inattendus* qu'elles lui ont procurés. Un autre mois lui a justement suffi

pour déposer un petit écu dans chacun des *bureaux de placement* dont les tableaux indicatifs offrent, par centaines, les places de *régisseurs*, *d'intendans*, de *caissiers*, de *commis-secrétaires;* emplois qui sont toujours donnés de la veille, quand on se présente pour les remplir. Enfin, les lettres dramatiques ont eu leur tour dans les projets de Cléante : il s'en est occupé durant le dernier mois du troisième trimestre. Mais qu'a-t-il pour réussir au théâtre? moins que rien : de l'esprit, du goût, de l'instruction; et le pauvre garçon ne possède aucune des qualités essentielles que j'ai signalées. Imbu des plus robustes préjugés, il va vous soutenir qu'un honnête homme ne peut s'introduire chez un protecteur autrement que de son aveu, par la porte principale, et après s'être fait annoncer; il prend le monosyllabe *non* dans l'acception la plus étroite, et le refus est pour lui sans appel. S'agit-il d'une faveur que la seule persévérance obtiendrait? il use mal de ce moyen : ses démarches sont rares, maladroites, brèves. Il aborde une puissance avec embarras, la salue avec parcimonie, l'entretient sans égard : il faudrait un arrêt pour lui arracher une inclination, tant sa colonne vertébrale est peu habituée à se prêter aux sollicitations... Aussi, les six lettres de recommandation qu'il apporta d'Amiens, ont-elles été reléguées aux papillotes; aussi les co-

mités dramatiques lui ont-ils été fermés hermétiquement : il n'obtint pas même les honneurs d'une lecture.

Trompé dans toutes ses espérances, Cléante vivait donc désœuvré, depuis qu'il avait reconnu combien il est difficile de s'occuper utilement ; les passions, comme on sait, frappent promptement à la porte de l'homme oisif, et les résultats qu'elles obtiennent sont des plus rapides : mon provincial n'a *joué* qu'une fois, *le vin* le subjugua seulement une soirée, *la beauté* lui fit faire un seul *faux pas*, et le voilà sous les clefs de la police ; on ne fait pas plus vîte son chemin.

Tel ne sera pas votre destinée à vous, mon cher élève, qui, scrupuleux observateur des règles que j'ai tracées, faites gaîment à vos intérêts tous les sacrifices qu'ils exigent, même celui de votre amour propre, sacrifice si pénible pour un auteur. Suivez-moi dans le détail des prospérités qui seront la récompense d'un si grand dévouement : je veux vous en donner l'avant-goût.

Ce n'est pas trop exiger de votre muse que d'en attendre vingt-quatre comédies, opéras, vaudevilles ou mélodrames, dans l'année de vos débuts : deux pièces par mois, c'est fort ordinaire pour un auteur un peu fécond ; le tems viendra, j'espère, où vous ne finirez pas votre déjeûner sans avoir tracé trois ou quatre canevas

dramatiques; et si quelque Aristarque sévère critique trop minutieusement l'un des ouvrages conçus ainsi, vous lui répondrez, comme Oronte du *Misantrope*

. . . . au reste vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

Sur vingt-quatre pièces, huit réussiront : c'est le terme moyen pour un commençant. Or, prenant un autre terme moyen entre *les succès d'enthousiasme*, les succès *d'estime* et les succès *contestés*, on peut avancer que vous serez joué trois fois par semaine. Calculons maintenant vos droits d'auteur, à raison de 36 f. par représentation, gratifications comprises, et nous trouverons que la recette annuelle sera de 5,184f., non compris le produit des brochures; ce revenu n'est-il pas déjà fort joli? Cependant, il faut mettre de l'ordre dans ses affaires quand on veut prospérer; il est convenable que, pour cette première année, vous fassiez peu d'additions à vos dépenses; seulement le *bœuf au naturel*, par lequel commençait et finissait votre dîner, sera suivi *d'une côtelette* ou d'un *fricandeau; la demi-bouteille* sera substituée *au flacon;* et je vous permets *le petit verre*. Du reste, comme il entre dans mes vues que vous preniez une ménagère (1), vous pourrez vivre chez

(1) Ne fut-ce que pour entendre vos ouvrages.... Mo-

vous ; mais je vous conseille d'arrêter chaque soir *le livre de la cuisine*, et d'ajouter un second lit à votre mobilier.

L'année suivante, quarante-huit ouvrages, au moins, sortiront de votre plume ; vos réussites, grâce au renom que vous aurez déjà, pourront bien aller jusqu'à vingt ; et rien ne sera plus naturel que de vous voir jouer à deux théâtres dans la même soirée. Vous concevez qu'alors les droits d'auteur pleuvront sur vous... aussi, le modeste troisième étage ne suffira-t-il plus à votre vanité ; il faudra que les six croisées d'un premier, ornées d'élégantes draperies, annoncent que là réside un auteur qui, démentant l'opinion générale, s'enrichit en écrivant. Vos couverts plaqués feront place à de bonne et loyale argenterie ; trois services se succéderont sur votre table ; des vins délicats seront réunis dans votre cave, naguères vide ; vous pourrez offrir votre dîner, sans en excuser l'exiguité ; servir deux fois du même plat, et ne jamais verser d'eau. Un désir satisfait laisse naître un désir à satisfaire, votre chambre à coucher vous paraîtra triste : de belles glaces, des gravures voluptueuses, une couchette dorée n'orneront plus assez cette chambre : bientôt elle devra re-

---

lière, comme on sait, ne dédaignait pas les avis de sa servante ; et nos servantes d'aujourd'hui en savent long, grâce aux romans à 6 sous le volume.

cevoir son plus bel ornement... Les ornemens de cette nature coûtent cher, surtout quand on a la manie d'en changer souvent; mais la fortune vous sourira; elle saura couvrir vos prodigalités.

Plus tard, votre prospérité deviendra telle qu'il ne sera plus possible d'en suivre le cours : plus de chutes, plus de critiques amères à redouter; vos entreprises seront marquées par autant de succès. L'or affluera chez vous par mille sources fécondes : les théâtres de Paris, ceux des provinces, les imprimeurs, les libraires, les marchands de musique grossiront à l'envi la masse de vos richesses. Bien plus, sans ajouter à votre travail, vous ajouterez à vos bénéfices; il suffira, pour cela, d'accepter les associations qui vous seront offertes de toutes parts : votre nom seul entrera dans cette communauté, et la moitié des honoraires entrera dans votre coffre... jugez jusqu'où peut aller ce genre de spéculation. Cependant, il ne vous sera plus permis d'entendre un acteur des Variétés demander *son cabriolet*, sans lui couvrir la voix par la demande du vôtre; votre domestique devra conséquemment s'augmenter d'un jeune homme alerte qui, valet-de-chambre le matin, deviendra jokei le soir, et maître d'hôtel dans les grandes occasions... Il est entendu que le liséré jaune sur la rédingote bleue, et le galon d'or au chapeau seront de rigueur.

Mais c'est à la condition d'actionnaire d'un théâtre que je vous attends : une fois en possession de cet état lucratif, vous ne pourrez plus décemment vous en tenir à votre cuisinière qui, désormais, ne frira qu'en sous ordres, sauf le bon plaisir de *M. le chef*. La jolie maison que vous aurez d'abord louée à Auteuil, sera délaissée pour un grand château qu'un petit seigneur vous vendra, par le conseil de ses créanciers. Le nom passablement commun de vos pères s'enrichira de deux ou trois syllabes; et vous ferez précéder le tout d'un *de* qu'on ne dispute plus à personne, depuis que tout le monde se le donne. Du haut d'un brillant équipage, vous éclabousserez l'humble piéton, qui se trouvera trop heureux d'être croté, si ce léger accident lui attire un sourire bienveillant de votre part. Quant au cabriolet, il sera réservé pour *les parties occultes*.... à cet effet, on lui donnera certaine *couleur de muraille*... passons. Votre épouse, (car il faudra bien que vous en preniez une, ne fut-ce que pour démentir ce distique injurieux :

Messieurs les beaux esprits, d'ailleurs fort estimables,
Ont très-peu de talent à former leurs semblables);

Votre épouse, dis-je, éblouira par l'éclat de ses diamans, qu'elle pourra montrer avec d'autant plus d'orgueil que, grâce à votre opulence, ils ne coûteront rien aux charmes qu'ils pare-

ront. Les assemblées, les thés, les bals, les repas somptueux, se multiplieront à votre intention; partout vous occuperez la place d'honneur; dans tous les cercles vous serez cité comme un homme supérieur. Nos poëtes épicuriens connaîtront votre fête mieux que vous même : à cette époque, ils vous décocheront force couplets, dans lesquels *Aristophane*, *Térence*, *Molière*, ne seront auprès de vous que des écoliers, parce que ces gens là ne font plus boire leurs panégyristes; tandisque vous aurez dans votre cave d'un *saint-Emillon* de la comète, dont les convives du Caveau ne pourront jamais trop apprécier le mérite.

Mai, la verdure et les fleurs vous appeleront chaque année *dans vos terres;* là de nouvelles jouissances rempliront vos rapides journées : aujourd'hui ce sera la chasse, demain ce sera la pèche. Le soir, d'aimables visiteurs de la capitale joueront, sur un théâtre construit à la hâte, de petits imbroglios galans, commencés le matin dans vos bosquets, et dont les dénouemens se prolongeront quelquefois après la chute du rideau, vu la difficulté qu'auront les acteurs à reconnaître leur appartement respectif, dans les vastes corridors du château.

Si, déterminé par des circonstances que je ne puis prévoir, vous vous décidez à passer un hiver dans votre seigneurie, vous verrez qu'au tems même des frimats, la campagne a ses dou-

ceurs. Le juge-de-paix, le maire, le curé du lieu, qu'avait effarouchés la bruyante société parisienne, viendront alors vous visiter : ils accepteront sans cérémonie, mais sans avidité, le dîner de leur seigneur (1). Durant les longues soirées de janvier, tandis que les vents ébranleront en grondant les arbres dépouillés de votre parc, tandis que la neige, tombant à gros flocons, couvrira votre toît, sous lequel les oiseaux engourdis viendront chercher un abri, enfermé, avec votre société campagnarde, dans les replis d'un double paravent, et pressant encore le chêne enflammé qui pétillera dans l'âtre, vous remplirez votre panier des fiches qu'on se laissera gagner au Boston quotidien. Par fois vous sourirez de pitié en lisant les diatribes lancées par des Français contre deux écrivains que l'Europe envie à la France (2); mais souvent, aussi, vous sourirez de plaisir en voyant sur les journaux, qu'au moment où vous vous chauffez paisiblement au fond de la Normandie, vous faites courir en même tems à l'Opéra-Comique, à l'Odéon, au Vaudeville, aux Variétés, à la porte Saint-Martin....

Enfin, tel sera votre bonheur qu'à la ville, aux champs, au printems, en hiver, les plai-

(1) Pourquoi ne vous donnerait-on pas ce titre, puisque vous en aurez les prérogatives.

(2) Voltaire et Rousseau.

sirs naîtront chez vous avant les désirs ; or, cette félicité si parfaite, que vous aura-t-elle coûté ? quelques préjugés vaincus, quelques habitudes sacrifiées, quelques petits passe-droits à cette bonne-foi chevaleresque qui ne réussit plus que dans les romans... Et moi, qui vous aurai formé, combien je devrai me féliciter : j'aurai fait de vous plus qu'un académicien, puisque vous plairez toujours ; plus qu'un philosophe, puisque vous serez heureux.

FIN.

